



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



Room 3



138 a 27



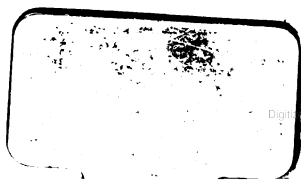




Room 3



138 a 27







LES  
PETITS ÉMIGRÉS,  
DU  
CORRESPONDANCE  
DE QUELQUES ENFANS.

OUVRAGE FAIT POUR SERVIR À L'ÉDUCATION  
DE LA JEUNESSE.

---

---

PAR MADAME DE GENLIS.

---

---

TOME SECOND.

---

A PARIS, CHEZ ONFROY.

A BERLIN, CHEZ FR. DE LAGARDE.

1798.

There are three things highly pernicious  
to the endearments of beauty . . . . .  
*gaming, scandal and politics.*

MURPHY.

Il y a surtout trois choses qui détruisent  
tout le charme de la beauté: *le jeu, la  
médisance et la politique.*

---

C'est être un monstre, que de ne pas aimer  
ceux qui ont cultivé notre ame.

LETTERS DE VOLTAIRE.

---

LES  
PETITS ÉMIGRÉS.

---

LETTRE PREMIÈRE.  
D'ÉDOUARD à EUGÈNE.

*Stuttgard, 4 octobre 1794.*

J'ai pensé à vous, cher Eugène, en entrant dans cette ville où vous avez vendu tant de petits paniers, et j'ai été ce matin avec lord Selby chez le bon homme Fischer. Je lui ai remis vos quatre louis, et en outre lord Selby lui en a donné deux. Toute la famille étoit transportée de voir des amis du *jeune chevalier*. J'ai répondu à bien des

*Tome II.*

A

questions, et puis j'ai été visiter votre petite chambre, et en outre on m'a montré dans le jardin un rosier et un pot de réséda qui vous appartenoient, et que Lolotte arrosoit tous les jours. J'ai demandé de la graine du réséda pour vous l'envoyer, et je vous prierai de l'offrir de ma part à votre aimable cousine; je suis sûr que ce présent lui sera agréable. Le bon Fischer ne peut parler de vous sans avoir les larmes aux yeux; j'aurois été bien touché aussi de tout ce que m'a dit madame Fischer, si je ne m'étois pas ressouvenu de la pipe cassée; mais je crois que depuis ce temps-là elle est devenue aussi bonne qu'elle étoit méchante quand elle vouloit donner le fouet à Lolotte.

Nous voyageons d'une manière bien agréable, et si nous n'étions pas si malheureux ce voyage seroit charmant. Nous sommes six dans la grande voiture de maman; ces six personnes sont:

mon père, maman, lord Selby, mademoiselle d'Elsenne, Juliette et moi. Et dans la voiture de lord Selby sont mademoiselle Benoit, Gogo, Pierrot et un valet-de-chambre de lord Selby.

Nous avons été hier à *Hochheim* voir le superbe palais du duc de Wirtemberg; les jardins sont admirables. On ne les voyoit point de votre temps, c'est pourquoi ils ne sont pas célèbres, car tant que le feu duc a vécu, nul étranger n'y est entré. On a trouvé le moyen de multiplier à l'excès les fabriques dans ces jardins d'une manière très-naturelle; elles représentent un beau village moderne bâti sur les ruines d'une ville grecque antique. Cette idée est très-ingénieuse; de sorte qu'on y voit une église rustique sur les débris d'un beau temple, une chaumière adossée contre un arc-de-triomphe, ou bâtie sur les restes d'un palais. Mon père et lord Selby trouvent qu'on auroit dû rassem-



blier plus de contrastes de ce genre : par exemple sur une prison on voit un salon, ce qui ne signifie rien ; un monument d'hospitalité, un hospice pour les voyageurs eût sans doute été plus heureusement placé-là. Mon père auroit désiré aussi un ermitage sur les ruines d'une antique caserne de soldats. Enfin, le plan général du jardin porte à réfléchir aux vicissitudes des choses humaines : les détails ne répondent pas assez à cette grande idée, mais l'ensemble est singulièrement frappant. Lord Selby disoit que ceux qui voyagent en France présentement doivent faire quelques-unes des réflexions que ce jardin inspire. Lord Selby ajoute qu'il n'y a point en Angleterre de jardin plus beau que celui d'Hochheim, car toutes les fabriques sont d'une excessive magnificence, la plupart des ruines sont faites d'après les monumens antiques de Rome et dans les mêmes

proportions; d'ailleurs ces fabriques sont agréablement coupées par de petits jardins champêtres, des champs de blé, des prairies, des bois; en un mot, on trouve dans ces beaux jardins une agréable variété sans bigarrure et sans confusion, une grande inégalité de terrain, une profusion de fleurs charmantes, et des points de vue admirables. Le duc possède encore plusieurs autres belles maisons de plaisance. Celle qu'on appelle *la Solitude* est la plus renommée.

Nous partons demain. Je n'ai pas voulu quitter Stuttgart sans vous donner de mes nouvelles. Adieu, mon ami, je vous écrirai en arrivant à Altona.

---

LETTRE II.  
DE GABRIELLE D'ELSENNÉ  
à son père.

*Rarup* \*), ce 3 novembre 1794.

Mon cher papa,

Voici la troisième lettre que je vous écris sans avoir eu de réponse. Je crains bien que les autres ne vous soient pas parvenues. Celle-ci sera donnée à une personne qui va directement à Paris, ainsi je suis sûre que vous la recevrez. Je dois vous répéter, mon cher papa, que je suis avec madame d'Armilly ... J'étois dans la plus affreuse situation depuis la perte irréparable de la meilleure des mères! ... Madame d'Armilly vint me chercher, et me re-

---

\*) On prononce *Rarup*.

cueillit chez elle . . . Connoissant vos sentimens pour sa famille je répugnois bien à accepter ses offres, je les aurois même refusées sans ma bonne qui me força de les accepter. Elle étoit mourante, ne pouvoit plus travailler, j'avois tout vendu, nous n'avions plus rien . . . Je ne vous dépeindrai point notre misère, ce détail vous affligeroit trop . . . Madame d'Armilly fit pour moi tout ce qu'auroit pu faire une parente remplie de sensibilité. Elle a placé madame Durand, qui est heureuse, et elle m'emmena chez elle. J'y suis depuis près de trois mois, et traitée comme si j'étois sa fille aînée. J'ai eu beaucoup de peine à m'accoutumer à elle malgré sa bonté qui est inexprimable, je croyois qu'elle me déguisoit son caractère, je la craignois, et je n'osois l'aimer. Mais, cher papa, daignez croire votre fille, je vous assure que si vous connoissiez madame d'Armilly, vous

ne pourriez la haïr. Jamais dans cette famille je n'ai entendu un seul mot qui ait pu me fâcher ou m'embarrasser. On n'y parle de mon cher papa qu'avec estime et intérêt; madame d'Armilly qui ne connoissoit que de réputation ma respectable mère, a fait plusieurs fois l'éloge de son *angélique vertu* (ce sont ses expressions); elle me loue en toute occasion de mon attachement pour vous; son mari, ses enfans pensent et parlent de même: puis-je, me croire chez vos ennemis? . . . Cependant je tremble que mon cher papa ne me désapprouve d'avoir accepté cet asyle, mais je le supplie de réfléchir à ma situation: que serois-je devenue? Sans amis, sans protecteurs, sans connoissances, à mon âge! . . . Madame Durañd forcée de garder le lit, moi-même fort malade, n'ayant plus du tout d'argent, ni linge ni habits . . . Quand madame d'Armilly vint

me voir pour la première fois, j'étois bien foible, j'avois passé trois nuits pour soigner madame Durand, et depuis douze jours je ne mangeois que de la salade et de bien mauvais pain noir, . . . J'avois dépensé le reste de notre monnoie en achetant quelques petites drogues pour ma bonne, et quand sa fièvre fut tombée je vis bien qu'elle avoit besoin de bouillon, et je ne pouvois acheter de la viande; on refusa de m'en donner à crédit! . . . Madame d'Armilly devina tout ce qu'il nous falloit, elle me laissa de l'argent, elle ordonna à l'hôtesse de faire de bon bouillon, et elle me commanda un excellent souper. Elle revint le lendemain, elle m'apportoît du linge et des habits, et elle amenoit un médecin. Ma bonne mangea et fut guérie! . . . Ne serois-je pas ingrate, cher papa, si j'étois insensible à tant de bienfaits? mais ce n'est pas tout. Madame d'Armilly me tient

lieu de maîtres, elle est excellente musicienne, elle me fait jouer du piano, et en outre elle me donne tous les jours des leçons d'histoire et de géographie, et me traite avec une douceur et une bonté qui ne se démentent jamais. Monsieur d'Armilly me fait calculer avec sa fille Juliette; cette dernière m'apprend à broder et à peindre des fleurs; le jeune Edouard, son frère, (qui n'a que treize ans et qui dessine comme un ange) me fait faire des paysages au crayon, et me donne tous les modèles. En un mot, la famille entière me comble de marques d'amitié. Madame d'Armilly a tellement soigné ma santé, que malgré la douleur que je conserverai toute ma vie et malgré toutes mes inquiétudes, je me porte bien à présent et je suis engraisée. Je suis pourtant bien malheureuse, cher papa, ... j'ai fait une perte irréparable, et je la déplorai jusqu'à mon dernier sou-

pir! c'est dans votre sein que je devrois verser de telles larmes, elles en seroient moins amères! ... et je suis privée de cette consolation! ... les soins de madame d'Armilly, loin de me distraire de ma douleur, ne servent qu'à la renouveler sans cesse. Sa bonté me rappelle si bien celle de ma mère! ... ah! si ces deux personnes eussent pu se connoître, combien elles se seroient aimées! Que la prévention est aveugle! Souvent elle nous éloigne de ceux qui nous conviendroient le mieux par leur caractère et leurs sentimens!

Adieu, mon tendre père; donnez-moi vos ordres, et je les exécuterai sur le champ quels qu'ils puissent être. Nous sommes dans le pays de Holstein, à cinq lieues de Schlesvig, dans une jolie chaumière; cette maison habitée par des paysans qui nous en cèdent plus de la moitié, est couverte de chaume, mais le dedans en est bien distribué, propre



et charmant. Il n'y a point en France d'aussi grandes et d'aussi belles chaumières. Adieu, mon cher papa, j'attends votre réponse avec une bien vive impatience.

---

## LETTRE III.

D'AUGUSTE à EDOUARD.

*de Paris, 5 novembre 1794.*

Je n'ai reçu ta dernière lettre, mon ami, qu'à deux mois de date. Cela est inconcevable. Cette lettre nous a fait bien de la peine de toutes manières. Comment est-il possible qu'Adélaïde n'ait pas pu vous trouver ? Elle n'aura pas été en Suisse, ce qui est bien singulier, car tout le monde assuroit que vous y étiez, et elle le croyoit ainsi que nous. Maman pense qu'elle est en Allemagne, et vraisemblablement à Hambourg ou à Altona, parce que ces pays passent pour être si hospitaliers, qu'elle aura imaginé que cette raison a dû vous déterminer à les préférer à tout autre. Maman se rappelle que l'on a dit un jour devant elle que vous y étiez peut-être. Ainsi nous sommes bien

aises par cette raison que vous ayez quitté la Suisse. Nous ne serons tranquilles que lorsque nous saurons qu'Adélaïde vous a rejoints. Tu dis que je suis *heureux* : j'espère, mon ami, que tu ne le penses pas. La délivrance de maman nous a causé la plus grande joie, mais nous ne serons heureux que lorsque nos amis le seront aussi ; en attendant nous souffrirons avec eux et autant qu'eux. Pourquoi donc, Edouard, me parler ainsi ? Cela est injuste, nous en avons pleuré, ma soeur et moi. Tout ce que tu dis aussi sur André nous a causé bien du chagrin. Comment peux-tu croire qu'un *ami* me soit plus cher que toi ? C'est comme si j'étais jaloux de lord Selby que tu aimes tant, ou du jeune Eugène dont tu fais de si grands éloges, ou de mademoiselle d'Elsenne qui te paroît si intéressante parce qu'elle *soupire*. Et nous aussi nous soupirons, je t'assure. Mais moi j'aime

tous ceux que tu aimes, et je n'ai jamais pensé que ton amitié pour un autre pût diminuer celle que tu as pour moi. Tu avois bien de l'humeur quand tu m'as écrit cette triste lettre. André ne loge point chez nous, et nous ne le voyons ici que tous les quinze jours à-peu-près; il vient dîner chez maman deux ou trois fois par mois. Mais je vais le voir une fois par semaine. Le pauvre garçon est bien à plaindre; son père qui a fait des crimes affreux, a été jugé, condamné et exécuté il y a deux mois. Quoique depuis la révolution il eût bien volé, bien pillé et fait une grande fortune, il a tout mangé, tout dissipé en folles dépenses, et a laissé plus de dettes que de bien, de sorte que le malheureux André n'a rien du tout. Mais maman vient de lui assurer par un contrat quinze-cents livres de rentes viagères. Outre cela elle se charge de tous les

frais de son éducation; elle l'a mis dans une bien bonne pension, et elle lui donne tous les maîtres que j'ai moi-même. Le bon monsieur Duplessis a pris aussi la plus grande amitié pour André; il dit qu'il aura l'oeil sur lui, et que s'il tient ce qu'il promet, il lui fera épouser par la suite la petite Sophie qui sera son héritière. Tu connois cette enfant, nièce de monsieur Duplessis; elle a aujourd'hui dix ans, et elle est bien gentille. Juge combien cela seroit heureux pour André; comme j'ai entendu tout cela sans qu'on me l'ait confié, j'en ai averti secrètement André, qui m'en a bien remercié; mais il a un si bon cœur que même sans cette espérance-là, il seroit toujours un bien bon sujet.

Je vais répondre à toutes tes questions sur monsieur d'Elsenne. Tu sais bien que monsieur d'Elsenne, il y a vingt-deux ou vingt-trois ans, sur la

fin

fin du règne de Louis XV, ayant le plus grand crédit, fit dépouiller mon oncle de tous ses emplois, et le fit exiler ainsi que feu mon père; ma mère qui venoit de se marier, suivit mon père au fond du Limousin, et y resta jusqu'à la mort du roi. Il falloit te rappeler cela pour te conter quelque chose d'aussi singulier que l'aventure de mademoiselle d'Elsenne. Imagine-toi que lorsque maman fut conduite dans une *maison d'arrêt*, la première personne qu'elle rencontra dans cette prison fut monsieur d'Elsenne, prisonnier comme elle. Maman, en passant, lui dit ce vers de Warwick:

L'oppresseur, l'opprimé n'ont plus qu'un  
même asyle!

Monsieur d'Elsenne tressaillit, et ensuite resta immobile. Deux ou trois jours après, il s'approcha d'elle, et lui parla avec beaucoup de douceur; et enfin peu-à-peu ils se lièrent ensemble

de la plus grande amitié, et se promirent qu'à si l'un des deux sortoit, il feroit toutes les démarches possibles en faveur de l'autre. Maman sortit la première, et a tenu sa parole. Monsieur d'Elsenne eut sa liberté au bout de trois semaines. Il vint tout de suite faire une visite à maman. Cela me paroissoit bien drôle de le voir chez nous, je ne pouvois pas me lasser de le regarder. Il n'a pas du tout l'air méchant, ce qui m'a beaucoup surpris. Quatre ou cinq jours après il tomba dangereusement malade. Il a été à la mort et dans le délire près de cinquante jours, il est enfin *hors d'affaire*, dit son médecin, mais il n'a pas encore tout-à-fait sa tête, et il est d'une si grande foiblesse que le moindre bruit le fait évanouir. Dès qu'il sera convalescent, maman lui portera la lettre de mademoiselle d'Elsenne, et lui con-

tera tout ce que ma tante a fait pour elle.

Adieu, mon ami; écris-nous bien vite une bonne lettre qui nous console, car ta dernière nous a bien attristés.

---



## LÉTTRE IV.

## Réponse D'EDOUARD à AUGUSTE.

*de Rarup, ce 15 décembre 1794.*

Oui, j'avois tort, cher Auguste, j'avois de l'humeur, une bien vilaine humeur; j'en cōviens avec repentir, et pourtant je le reconnois avec joie! ... Mais Aménaïde m'en veut peut-être encore; je ne serai tranquille que lorsque tu m'auras dit qu'elle me pardonne.

Hélas, mon ami, point de nouvelles d'Adélaïde, cela est désolant! mais d'après des informations prises à Hambourg, il paroît presque certain qu'elle est à Copenhague avec madame Rous-sel. Lord Selby devoit tout naturellement partir pour cette ville le mois prochain, et il a la bonté d'avancer un peu son départ; nous partirons dans

cinq ou six jours (car je vais avec lui),  
 et mon père s'en rapporte bien à nous  
 pour faire toutes les recherches imagi-  
 nables. L'espérance de retrouver enfin  
 et de revoir bientôt cette personne si  
 chère, nous a remis un peu de baume  
 dans le sang, et m'adoucit la peine  
 que j'éprouve à m'éloigner de ma fa-  
 mille. Aussitôt que nous aurons re-  
 trouvé ma soeur, nous le manderons à  
 mon père, qui viendra sur le champ  
 la chercher, mais qui ne repassera la  
 mer avec elle que lorsque les glaces  
 seront fondues. Le passage des *Belts*  
 dans cette saison seroit effrayant pour  
 une femme, car de temps en temps il  
 faut desoendre du bâtiment pour le ti-  
 rer sur des monceaux de glace que  
 l'on passe à pied. C'est une singulière  
 navigation, et je me fais une fête de  
 voir une chose si curieuse. Si nous  
 étions tous réunis, je trouverois qu'il  
 est joli et bien amusant d'être émigré;

cela fait voyager, et cela instruit beaucoup. Il y a pourtant un inconvénient, c'est que souvent on ne reste pas où l'on désirerait séjourner, et l'on ne va pas où l'on voudrait aller. La chaumière où nous sommes établis est charmante, c'est un moulin, mais en outre le meunier est fermier et laboureur, de sorte que nous voyons-là tous les travaux de la campagne. Ce moulin est situé dans un lieu très-solitaire; il est vis-à-vis d'une grande pièce d'eau qui se termine par une belle prairie, et des deux côtés sont de superbes bois; l'un est sur un terrain uni, et l'autre sur une montagne; enfin le bruit des chutes d'eau formées par le moulin, l'agrément de la maison et du jardin, la beauté des arbres rendent cette habitation bien champêtre et bien agréable, même dans cette saison, et elle doit être délicieuse en été. Malgré le froid nous avons fait quel-

ques courses aux environs, lord Selby et moi, et j'ai dessiné quelques vues qui mériteroient bien d'être gravées, entr'autres le moulin de Rarup, les sites ravissans de Leutemark et ceux de Pageroe. Je n'ai rien vu de plus beau en Suisse. On dit que les environs d'Eutin et de Kiel sont encore plus pittoresques; je voudrois bien qu'un habile artiste fît le voyage du Holstein; il en vaut la peine à tous égards. Notre hôte et sa famille sont les meilleures gens du monde, et ils ont reçu une éducation étonnante pour des paysans; ils savent tous très-bien lire et écrire, ils n'ont aucune grossièreté extérieure; le neveu du meunier est fort bon musicien, il joue très-bien de la flûte et du clavecin, et cela est assez ordinaire parmi eux; les filles font des broderies charmantes, et malgré ces talens agréables ils travaillent tous à la terre, hommes et femmes, et ils sont

très-laborieux. Mais leurs travaux sont courts, dans cette saison le jour finit de si bonne heure ! Hier, comme ils rentroient à quatre heures dans la maison, j'étois encore dans le jardin ; je me trouvois à côté du cadran solaire posé au milieu d'une allée : cela m'inspira l'idée de quelques vers que mon père a trouvés passables, ainsi je te les envoie, les voici :

*Vers faits au mois de décembre sur  
le cadran solaire du fermier de notre  
chaumière :*

Eh quoi, déjà s'efface l'ombre  
Qui marquait l'heure, et la nuit sombre  
Déjà la dérobe à mes yeux,  
En déployant ses voiles ténébreux !  
Ornement des célestes voûtes,  
Soleil, pourquoi disparois-tu ?  
Pourquoi ne plus tracer des heures qui sont  
toutes  
Pour le travail et la vertu ?

Tu ne donneras ces vers qu'à ma  
cousine ; à nos âges, on peut bien en-

voyer de telles bagatelles à ses amis,  
mais il seroit ridicule de les montrer  
à d'autres.

Adieu, cher Artaxercès, n'oublie pas  
le fidelle Tancrede.

---

## LETTRE V.

*De madame D'ELSENNE à GABRIELLE D'ELSENNE  
sa fille.*

*de Paris, 20 décembre.*

Avez-vous pu craindre un instant, ma fille, que mon coeur ne sentît pas aussi vivement que le vôtre la reconnoissance dont vous êtes si justement pénétrée? Serois-je père, si les soins et les bienfaits dont vous êtes l'objet ne m'inspiroient pas un tel sentiment? J'écris à monsieur et à madame d'Armillly, mais dites-leur encore que nulle expression ne sauroit peindre ce que j'éprouve! . . . C'est un double bonheur d'acquérir pour amis ceux dont on craignoit l'inimitié; c'est à la fois perdre une prévention coupable, expier une injustice, et remplacer un sentiment triste et pénible par la plus douce

affection qui puisse ennoblir le coeur humain. Monsieur et madame d'Armillly, devenus nos bienfaiteurs, ont goûté toute la satisfaction si pure que la générosité peut procurer aux grandes âmes, mais je leur dois des sentimens qui me rapprochent aussi de cette élévation sublime, et je les trouve dans la reconnaissance. Je gémis de mes torts passés, mais loin d'en être accablé j'aime à me les rappeler, parce qu'ils augmentent mon admiration; et je jouis délicieusement d'une sensibilité et d'un enthousiasme qui peuvent seuls me raccommo-der avec moi-même en acquittant une dette si sacrée. Hélas, la vie est si courte! quelle folie de la consumer en vaines agitations! . . . O combien dans ce temps de discorde et de ressentimens implacables, la haine paroît insensée et criminelle aux bons coeurs! On frémit en voyant à quels excès elle peut conduire! car de tout



ce qui a produit la révolution, la seule cause existante maintenant, l'unique mobile des actions publiques et particulières de ceux que l'esprit de parti fait agir, c'est la vengeance! . . . Voyez, mon enfant, quels en sont les fruits; l'injustice, la violence, la cruauté, et la plus inconcevable démence. Il est affreux de penser que dans le cours ordinaire de la vie, celui qui se déclare l'ennemi d'un autre, quelle que soit sa conduite, porte en lui le germe de ces passions atroces, qu'il entre dans la route ténébreuse qui conduit à ces horribles égaremens . . . Idée terrible qui m'a frappée bien vivement avant même de savoir que ceux que j'ai si long-temps appelés *mes ennemis* eussent adopté ma fille! . . . En entrant dans la prison où j'ai vu l'échafaud de si près, où j'ai vu chaque jour la vengeance nous priver successivement de tous nos compagnons d'infortune, je m'écriai:

Grand dieu, pardonne-moi d'avoir pensé jadis que les âmes fortes conservoient naturellement des ressentimens inflexibles ! je connois enfin que cette noire passion est celle des âmes lâches et cruelles, et que la véritable grandeur est de savoir pardonner ! . . . Je vis dans cette prison un ange (madame de Palmène), et c'est elle qui m'a fait sortir ! . . . Enfin, ma chère Gabrielle, dites à votre famille adoptive qu'elle est devenue l'objet des plus tendres affections de mon âme : après tout ce que j'ai perdu, je n'ai plus d'autres intérêts, je n'ai plus d'autres liens. Mon unique société maintenant est celle de madame de Palmène ; elle a mis le comble à sa bonté pour moi en m'honorant de la plus généreuse preuve de confiance : c'est moi qu'elle a spécialement chargée de suivre les affaires de monsieur d'Armillé ; vous jugez si je m'acquitte de cette commission avec zèle.

Quant à vous, mon enfant, vous ne pouvez rentrer en France, parce que vous aviez *quatorze ans* quand vous l'avez quittée, et une fille de quatorze ans emmenée par sa mère, est proscrite par *nos lois*. Je me consolerois de votre absence pour votre intérêt, si vous pouviez rester dans les respectables mains qui vous ont recueillie, mais je n'ose solliciter ce nouveau bienfait, quoique ce soit cependant le plus cher de tous mes vœux. Monsieur \*\*\* banquier d'Hambourg vous remettra de l'argent, et vous recevrez régulièrement la même somme tous les six mois. Je me flatte que votre généreuse bienfaitrice voudra bien vous chercher une pension et dans son voisinage s'il est possible. Adieu, ma fille, j'ai trouvé une occasion sûre pour cette lettre; dorénavant je vous écrirai avec plus de mystère, de votre côté suivez avec exactitude le plan que vous tracera la

personne qui vous remettra ce paquet, car en vous donnant de mes nouvelles et de quoi vivre, je fais *un crime d'état* qui ne mérite rien moins que *vingt ans de fers*. Cependant, grâce au ciel nous ne sommes plus sous le règne de la terreur; ceux qui gouvernent maintenant montrent de bonnes intentions, c'est pourquoi je suis persuadée qu'ils ne laissent subsister de telles lois qu'afin de rendre plus chers des devoirs sacrés, et pour donner quelque prix à des actions si naturelles et si simples, que sans ces dangers on n'aurait aucun mérite à les faire. J'imagine que c'est-là l'esprit de toutes nos lois nouvelles. Adieu, ma chère enfant, remerciez tous les jours le ciel qui vous a donné si miraculeusement une seconde mère, et priez-le qu'il répande toutes ses bénédictions sur cette famille bienfaisante. Cette prière sera exaucée. Un auteur payen a dit que

*les vœux du cœur reconnoissant qu'il ne peut s'acquitter, transfèrent sa dette aux Dieux. \*)* Ce sentiment honore la divinité, il exprime sans doute un des traits qui la caractérisent.

---

\*) Sénèque.

---

LET.

## LETTRE VI.

*Réponse de GABRIELLE.**Rarup, 25 janvier 1795.*

Mon cher papa,

Votre lettre m'a rendue bien heureuse de toutes manières. J'ai bien plus de plaisir à aimer ma chère bienfaitrice depuis que je suis certaine que vous partagez mes sentimens pour elle. Vos vœux et les miens sont exaucés, cher papa; je reste ici: madame d'Armilly m'a dit qu'elle ne se séparera de moi que pour me remettre dans vos bras, et voici l'usage qu'elle m'a conseillé de faire de la pension que vous me donnez. J'en garderai un quart pour mon entretien et pour m'acheter les choses nécessaires à mon éducation, des crayons, des couleurs, du papier, de la soie, de l'étoffe pour broder; je mettrai un autre quart en réserve, afin d'avoir un

*Tome II.*

C

peu d'argent comptant pour les dépenses imprévues; et j'emploierai le reste, c'est-à-dire la moitié, au soulagement des malheureux émigrés. Nous en cherchons maintenant, et cela n'est difficile à trouver dans aucun lieu de la terre; ainsi nous en découvrirons sûrement bientôt, quoiqu'il y en ait fort peu dans ce canton.

Le jeune Edouard est à Copenhague avec lord Selby. Nous n'avons pas encore de nouvelles d'Adélaïde, mais nous espérons que lord Selby nous en donnera incessamment, car suivant toutes les apparences elle est en Danemark. D'après tout ce que l'on m'a dit, je m'intéresse à cette jeune personne comme si elle étoit ma soeur, et ne dois-je pas la regarder comme telle, puisqu'elle est fille de madame d'Armillly?

Monsieur \*\*\* qui retourne en France, se charge de cette lettre, mais

quand j'écrirai par la poste, ce sera avec les précautions que mon cher papa m'a prescrites d'employer. Adieu, mon tendre père, je vous envoie un échantillon de ma broderie et quelques petits tableaux de fleurs, qui pourront vous faire juger de mes progrès; quand je n'aimerois pas à m'occuper, pourrois-je manquer d'application, puisque c'est un moyen de vous plaire, et qu'en même temps je n'ai que cette manière de montrer ma reconnoissance à celle qui me prodigue tant de soins?

---



## LETTRE VII.

De PIERROT à AUGUSTE.

*de Rarap, 29 janvier.*

Puisque Tancrède n'est plus ici pour te conter les nouvelles, mon cher Artaxercès, ce sera moi qui te les dirai, mais à condition que tu me répondras exactement. Je vais te faire le récit d'une aventure incroyable. Premièrement il faut te ressouvenir de madame la comtesse de Mortane, qui étoit une bien bonne femme, qui donnoit de si beaux goûters d'enfans. Je me rappelle très-bien d'avoir été chez elle, et je vois encore le grand salon doré où l'on dansoit, et l'abbé précepteur du jeune Etienne Mortane; cet abbé étoit sévère, il grondoit toujours, il avoit un nez d'une longueur démesurée et une grosse verrue sur le front: tu vois si j'ai bonne mémoire. A pré-

sent voici l'aventure, qui te surprendra bien. Avant-hier, comme nous sortions de table, Ida, la fille de notre hôte, vint nous dire qu'un porte-balle demandoit si l'on vouloit acheter quelque chose. Elle ajouta que ce marchand passoit souvent dans nos cantons, et qu'il vendoit toutes sortes de jolies bagatelles. Là dessus Gabrielle eut envie de le voir, et au lieu de le faire entrer, elle fut avec Ida chez le fermier. Amalazonte et moi, nous la suivîmes; ma soeur Théodelinde resta avec maman. Aussitôt que le petit marchand nous vit, il déballa sa marchandise; il parloit allemand, il étoit tout jeune (il n'a que treize ans) mais je ne fis pas grande attention à lui. Pourtant il me sembloit que son visage ne m'étoit pas inconnu (tu verras tout-à-l'heure que je ne me trompois pas); je n'ai jamais rien vu de si joli que la boutique qu'il étala. D'a-

bord des jarretières brodées, des mitaines tricotées, des guirlandes de fleurs de paille, de petits paniers charmans faits avec des graines de melon, (ce qui est bien nouveau) et puis de petits cabarets imitant la porcelaine et faits avec des coquilles d'œufs, mais peintes à ravir en petites roses et en bluets, enfin bien d'autres choses. Gabrielle acheta du fil et de la soie pour elle, et elle nous donna, à Amalazonte et à moi, un cabaret très-complet de coquilles et deux paniers de graines de melon; elle prit aussi des fleurs de paille pour Théodelinde, et puis nous retournâmes chez nous. Maman trouva ces emplettes si jolies qu'elle voulut voir le petit marchand; il vint tout de suite. C'est ici où tu vas être bien étonné. Tu ne devinerois jamais quel étoit ce porte-balle: eh bien, imagine-toi que c'est le jeune Etienne Mortane, fils de la comtesse de Mortane qui étoit

si riche, qui avoit une si belle maison, et qui portoit toujours tant de diamans! . . . Je me souvenois beaucoup moins de sa figure que de celle de son abbé, qui m'est restée dans la tête à cause de son grand nez et de sa ver-rue, et puis parce qu'il m'empêchoit toujours de manger des méringues; d'ailleurs le jeune Mortane est fort grandi et fort bruni par le grand air, car il y a dix-huit mois qu'il s'est fait porte-balle, et qu'il court sans relâche du matin au soir. Il nous a conté qu'il avoit été deux fois à pied à Hambourg, il y a d'ici à cette ville trente-six lieues de France. La comtesse de Mortane, qui étoit veuve, émigra avec sa mère et ses deux enfans, Etienne et Lucie de Mortane qui a douze ans. La comtesse mourut à Hambourg il y a deux ans, les deux enfans se trouvèrent avec la grand' mère, qui n'a pas beaucoup d'esprit à ce qu'on dit, et qui

est fort infirme. Comme elle n'avoit presque plus d'argent, elle vint ici et se retira dans le village appelé *petit Brevel* (car il y a deux *Brevel*, l'autre s'appelle *le grand Brevel*.) Cette pauvre femme qui a soixante-quinze ans, s'établit dans une chaumière; bientôt l'argent lui manquant tout-à-fait, elle se mit à tricoter des bourses, la jeune Lucie qui est bien adroite, fit toutes sortes de jolis petits ouvrages, et Etienne Mortane proposa de les aller vendre, ce qu'il a fait avec succès. Il va à Schlesvig et dans les châteaux voisins, et il débite assez de marchandises pour faire subsister sa grand' mère et sa soeur. Ils ont pris d'autres noms; on sait bien qu'ils sont françois, mais on les croit des gens du peuple. Maman fut voir la grand' mère-hier, elle la trouva dans un grenier avec mademoiselle de Mortane, pourtant elle avoit un assez bon lit, mais Lucie couchoit

à terre sur un gros coussin de pailles et sans draps, et le jeune Etienne sur de la paille. Le frère et la soeur sont bien intéressans par leurs soins et leur attachement pour cette pauvre vieille grand' mère. Maman leur a envoyé des draps et quelques petits meubles, Théodelinde leur a porté deux pots de confitures, l'un de marmelade d'abricots et l'autre de gelée de groseilles. Cette aventure nous a beaucoup touchés, mais elle a fait grand plaisir à Gabrielle qui a une moitié de pension à donner, et alors il est bien agréable de trouver une telle famille. Avec cet argent ils ne coucheront plus dans un grenier, ils sont déjà dans un nouveau logement composé de deux petites pièces bien propres, ils ont un bon poêle et de bons lits. Etienne ne sera plus porte-balle, mon père se charge de faire vendre leurs petits ouvrages aux foires de Schlesvig et de Kiel, et tous

les jours Etienne viendra chez nous pour y prendre des leçons d'écriture et d'arithmétique que mon père lui donnera. Lucie restera à la maison pour soigner sa grand' mère, mais Gabrielle ira la voir aussi tous les matins, et lui enseignera différentes choses. Leur chaumière n'est qu'à un petit quart de lieue de la nôtre, ainsi ce n'est pour nous qu'une petite promenade. Mon père dit que ces deux enfans peuvent retourner en France sans difficulté et rentrer dans leurs biens, et il se charge de leurs affaires.

J'ai pensé que cette histoire te feroit plaisir, je te prie de la conter à Aménaiide. Adieu, mon cher Artaxercès; je t'embrasse, et je suis et serai toujours ton sincère ami Orosmane.

---

## LETTRE VIII.

De GUSTAVE D'ERMONT  
à EDOUARD D'ARMILLY.

*Richterwill, -ce premier avril 1795.*

**V**ous m'avez donné tant de preuves d'amitié, cher Edouard, que je suis certain d'avance de la part que vous prendrez à l'heureux changement de ma situation; je vous avoue, mon ami, que depuis trois mois surtout nous étions dans un état déplorable. Les ressources de mes parens étoient tout-à-fait épuisées; et ce qui mettoit le comble à ma peine, étoit la nécessité de nous séparer de monsieur l'abbé Dubourg. Il nous quitta avec bien du chagrin il y a deux mois; il fut à Zurich, chercha une place, et par un bonheur inespéré le prince de \*\*\*, qui est en Suisse avec le jeune prince Frédéric son fils unique, passa à Zurich,



vit monsieur D\*\*\* son banquier, et lui dit qu'il vouloit envoyer son fils voyager en Italie, et trouver pour lui un instituteur françois qui joignât à une excellente réputation, de l'instruction et de l'esprit. Monsieur D\*\*\* proposa monsieur l'abbé Dubourg, qui au bout de quinze jours a été accepté. Cette nouvelle me causa la joie la plus vive, puisqu'elle m'ôtoit toute inquiétude sur le sort de mon respectable ami. Peu de temps après, monsieur l'abbé apprenant que le prince cherchoit en outre un artiste pour suivre aussi son fils, et pour dessiner les plus belles vues d'Italie, me proposa, mais avec les formes qui pouvoient me faire accepter cette place avec plaisir. Monsieur l'abbé montra plusieurs tableaux de moi, et parla de mon caractère avec toute l'indulgence de l'affection paternelle; en même temps il ajouta que ma naissance et les principes de mes

parens ne me permettroient pas d'embrasser la profession d'artiste, mais que je me trouverois honoré d'être attaché sous un titre convenable, à un prince d'une maison souveraine, et qu'alors je lui consacrerois avec zèle mes foibles talens. Monsieur l'abbé a obtenu pour moi le titre qu'il sollicitoit, et le prince sachant quelle étoit la situation de ma famille, a joint à cette grâce celle de m'envoyer une somme d'argent comptant très-considérable outre les appointemens qu'il m'accorda; générosité qui me rend bien heureux, puisque cet argent peut tirer mes parens de tout embarras, et subvenir à leurs besoins pendant deux ans. Ainsi je dois tout à monsieur l'abbé, le goût de l'étude et de l'application, et par conséquent le talent de la peinture, et enfin la place qu'il m'a rendu capable de remplir. Je ne serai point séparé de lui, je pourrai toujours profiter de ses

leçons et de ses conseils; cette idée peut seule m'adoucir la peine que j'éprouve en quittant une famille qui m'est si chère.

Je partirai pour l'Italie dans huit jours. Je me flatte, cher Edouard, que vous m'écrirez quelquefois. Je vous enverrai bientôt mon itinéraire; en attendant écrivez-moi à Zurich sous l'adresse de monsieur D\*\*\*, qui me fera passer vos lettres.

---

LETTRE IX.

Réponse D'EDOUARD à GUS-  
TAVE.

*de Copenhague, 2 mai 1795.*

**V**ous me rendez bien justice, mon cher Gustave, en croyant que je partage sincèrement tout ce qui peut vous arriver d'heureux. Votre lettre m'a fait un bien grand plaisir; il doit vous être doux d'avoir de telles obligations au respectable abbé Dubourg; le ciel vous récompense de votre attachement pour lui, vous l'avez recueilli, vous avez profité de ses soins, et vous recevez aujourd'hui le prix de votre bon cœur et de votre application. Je crois, mon ami, qu'il y a une providence particulière pour les âmes reconnoissantes. Le bienfaiteur suprême, Dieu sans doute les protège, et ne peut abandonner entièrement que les ingrats. Vous allez

voir un pays bien intéressant, j'espère que vous m'en parlerez beaucoup dans vos lettres; de mon côté je vous ferai part de mes observations. La destinée nous a conduits l'un et l'autre aux deux extrémités de l'Europe; il faut se soumettre, et tâcher de tirer de l'instruction et des lumières de cette étrange situation. Copenhague est une fort belle ville, on y trouve une société aimable et brillante, on y reçoit les étrangers avec grâce et bienveillance. Les peuples du nord ont toujours passé pour être hospitaliers, ils soutiennent cette réputation d'une manière remarquable dans un siècle qui assurément en fournit toutes les occasions. Je vous ferai plus de détails par la suite, mais jusqu'ici nous n'avons été occupés que du soin de chercher ma sœur Adélaïde, et malheureusement nos recherches n'ont encore rien produit. Nous savons seulement qu'une femme fran-

françoise nommée madame Roussel (qui est le nom de la gouvernante de ma soeur), est partie d'Hambourg il y a quatre mois avec une jeune personne de quatorze ans d'une très-jolie figure, nommée *Adélaïde Clara*, et qui n'étoit point sa fille. D'autres circonstances nous ont encore persuadés que cette jeune personne ne pouvoit être que ma soeur, et nous le croyons toujours; mais je me rappelle avec douleur l'aventure de mademoiselle d'Elsenne, et je pense qu'il ne seroit pas impossible que le hasard et ces rapports singuliers ne produisissent une seconde fois une semblable erreur. Cependant nous avons recueilli tant de faits, tant de petits détails frappans, que lorsqu'on les rassemble tous, les doutes se dissipent. Ce qu'il y a de certain c'est que ces deux Françaises dont nous avons retrouvé quelques traces ici, ne sont plus à Copenhague; il s'agit de découvrir si

elles sont retournées à Hambourg, ou si elles ont été en Norvège ou en Suède. Mon père, d'après nos lettres, est reparti pour Hambourg, et s'il n'y découvre rien, il parcourra tout le Holstein, et ira même en Jutlande. Nous avons fait insérer dans toutes les gazettes allemandes des articles qui puissent apprendre à ma soeur les noms des lieux que nous habitons; en outre lord Selby a écrit sur le même sujet deux fois à sa mère, il n'en a pas reçu de réponse, mais il avoit pris la précaution d'écrire encore à son correspondant à Londres, pour le charger de faire mettre ces mêmes articles dans les papiers publics, ce qui a été exécuté, car lord Selby les a lus dans trois gazettes angloises qu'on lui a envoyées depuis que nous sommes ici. Nous n'avons jamais imaginé que ma soeur fût en Angleterre, car tout doit nous persuader que rien n'a pu l'engager à

y aller, mais dans une chose si intéressante il faut ne rien négliger, et je vous prie même, mon cher Gustave, de prendre aussi des informations dans les pays que vous parcourrez. Il vaut mieux faire mille démarches inutiles, que d'en omettre une seule de quelque importance.

Donnez-moi souvent de vos nouvelles, mon cher Gustave, et n'oubliez pas un ami qui vous est bien tendrement attaché, et pour la vie.

---



## LETTRE X.

De MÉLANIE de BOISSIÈRE  
à OLYMPE D\*\*\*.

de \*\*\*, ce 15 juin.

Oui, ma chère Olympe, je m'affermis chaque jour dans *ma conversion*, et plus je vis à la cour où je suis attachée, plus je me persuade qu'il est possible de trouver des princes aimables et vertueux. Je vais vous conter un trait qui vaut mieux que mes éloges. La jeune princesse Julie a été malade et d'une manière assez inquiétante; sa maladie a été extrêmement longue, et au bout de quelque temps elle a été forcée de faire une confidence que l'admiration a trahie. Elle a avoué à madame la comtesse D\*\*\* qu'elle payoit en secret plusieurs petites pensions à quelques infortunés, que les termes étoient échus depuis sa mala-

die, et que ne pouvant sortir ni recevoir secrètement ces différens pensionnaires, elle vouloit leur envoyer l'argent qui leur étoit dû. On a fait le calcul de ces dons, et il se trouve qu'ils surpassent de beaucoup la moitié de la pension de cette jeune princesse, sans que personne n'en ait jamais rien su, parce qu'elle y mettoit le plus profond mystère, et le prescrivait à tous les malheureux dont elle étoit la bienfaitrice. \*) Je ne ferai là-dessus nulle réflexion. Quelles phrases pourroient embellir de tels traits! quel commentaire pourroit ajouter au sentiment qu'ils inspirent! ... Enfin, je trouve dans toute cette auguste famille la même bonté, les mêmes vertus ... Je vis sous leur protection; cette idée m'empêche d'exprimer à mon gré tout

---

\*) Ce trait n'est point inventé, je l'ai recueilli avec certitude, et je le rapporte fidèlement.

ce que je sens; une juste délicatesse ôte aux proscrits le droit de louer ouvertement ceux qui leur accordent un asyle; cette privation est la véritable flétrissure du malheur; il n'appartient qu'aux gens heureux et indépendans de se livrer aux effusions si nobles et si douces de l'admiration; les infortunés et les fugitifs ne peuvent offrir que des éloges suspects; ils doivent du moins voiler ceux qui leur échappent, ils sont comme les amans malheureux, n'osant parler qu'avec mystère, ou condamnés au silence.

Vous savez, chère Olympe, que nous nous sommes souvent moquées de cette maxime du peuple: *que les nègres sont tout bons ou tout mauvais*. Mais il me semble que si on l'appliquoit aux princes, elle auroit un sens assez juste. Car en effet, lorsqu'un prince s'est laissé corrompre par la flatterie, je crois sans peine qu'il est *tout mau-*

*vais*; mais lorsqu'il a pu résister à cette séduction, il faut qu'il soit né avec un esprit si distingué et un si excellent caractère, qu'il doit être véritablement *tout bon*.

Je sais que mon père a l'espérance de pouvoir bientôt rentrer en France. Malgré le plaisir que j'aurai à retourner dans ma patrie, et la joie inexprimable de me retrouver au sein de ma famille, je ne quitterai pas ce pays sans attendrissement. Quel sera donc celui que j'éprouverai en repassant à Zurich, et en vous disant adieu! Ecrivez-moi le plus souvent que vous pourrez, chère Olympe; le bonheur de recevoir vos lettres est pour moi sans mélange, puisque je puis espérer de n'en être jamais privée.

---

## LETTRE XI.

*De la comtesse de LURCÉ au chevalier D'ISELIN.*

*du château de \*\*\*, ce 23 juin.*

Oui, mon cher chevalier, je suis toujours enchantée de mon nouvel état. Lorsqu'on jouit d'une tranquillité parfaite, on est heureux dans tous les temps, et dans celui-ci on a trouvé le suprême bonheur. Mon appartement est petit, mais fort propre, et j'ai la jouissance d'un superbe château, d'une immense bibliothèque et des plus beaux jardins du monde; je commande à tous les domestiques qui m'obéissent ponctuellement; je puis me croire la maîtresse de cette magnifique demeure, et si je l'étois réellement j'y serois moins heureuse, car il faudroit compter avec un intendant, chose très-ennuyeuse, il faudroit représenter, s'habiller, se friser,

aller à la cour, recevoir une multitude de gens importuns : quel bonheur d'être affranchie de tout cela ! Qu'est-ce que vivre dans le monde avec une grande fortune ? c'est passer sa vie à sacrifier ses penchans, sa raison, sa santé et son temps, à la mode, à l'étiquette et aux préjugés les plus frivoles. Lorsqu'on a passé la première jeunesse, que l'on n'est ni joueur, ni vain, ni ambitieux, et qu'on a des goûts solides, la vie que l'on mène à la cour et dans le grand monde est véritablement insupportable. Vous me direz qu'alors on est maître de vivre suivant son goût, mais c'est une chose fort difficile avec une fortune considérable ; dans cette situation on a tant de liaisons, tant *d'amis intimes* qu'on n'aime point, mais auxquels l'habitude retient, qu'il faudroit beaucoup de caractère pour se décider à rompre tant de petits noeuds, et pour braver la clameur publique ;

car une personne immensément riche qui renonce à la société, inspire à une grande partie des gens du monde l'es-pèce d'indignation que l'on éprouve pour un négociant qui fait banque-route. De grands soupers, des fêtes de moins, des loges de moins etc. voilà de terribles torts! Aussi ce genre de désertion n'a jamais l'approbation publique; on ne veut y voir que de l'avarice ou de la bizarrerie. Mais d'ailleurs, si l'on se consacre à la retraite, à quoi sert une grande fortune? on n'a plus besoin d'une belle maison si l'on veut n'y recevoir que ceux qu'on aime, que ceux qui n'y viendroient chercher que celui qui l'habite; on n'a plus besoin du faste et du luxe; on ne pourroit employer tous ces trésors qu'en les donnant: ce seroit, j'en conviens, une jouissance céleste, mais quand on ne les possède pas on n'est

pas tourmenté du désir de les avoir pour les répandre; on n'envie les richesses que pour satisfaire sa vanité, et non pour en faire un digne usage. Je dirai même que dans la médiocrité on est bienfaisant avec un plaisir plus pur, parce qu'on l'est avec plus de mérite et de discernement. Des dons éclatans sont communément attribués à l'ostentation, et la vanité qui corrompt tout, s'y mêle toujours un peu. Il est beau de fonder des hôpitaux; il est plus doux d'aller au fond d'une solitude porter du pain dans des chaumières. La conclusion de tout ceci c'est qu'il semble que le ciel ait attaché à la médiocrité toute la félicité de cette vie; et comme les immenses richesses éloignent beaucoup plus de cet heureux état que la pauvreté, il en résulte que vous et moi sommes plus près du bonheur que ne l'ont jamais



été monsieur de Monmartel et monsieur de Beaujon. \*)

Quant aux fonctions de mon état, elles me prennent fort peu de temps; avec du bon sens, de l'ordre et de l'activité il n'est point de devoirs domestiques, bornés à la surveillance, qu'on ne remplisse parfaitement en y consacrant avec régularité une seule heure par jour. Aussi n'ai-je jamais admiré ces femmes *ménagères* à grande réputation dans ce genre, précisément par la raison qui leur attire des éloges, c'est-à-dire parce qu'on les voit toujours affairées: cette occupation continuelle ne me prouve que de la puérité ou de l'affectation. Une femme

---

\*) On sent bien par les exemples qu'elle cite, qu'elle ne parle pas de la *paupreté absolue*, c'est-à-dire de celle où l'on manque à la fois de revenu et de ressources; il n'est ici question que de la situation dans laquelle on n'a que l'absolu nécessaire, ou de celle qui force au travail.

intelligente sait conduire sa maison tout aussi bien et souvent mieux, et personne ne peut remarquer que c'est elle qui dirige tout. Il est vrai que je ne parle point des femmes qui avec une fortune non seulement honnête, mais très-considérable, poussent les vertus économiques jusqu'à faire elles-mêmes habituellement la cuisine; je sais que cet usage qui subsiste en plusieurs pays, paroît à certains voyageurs un gage assuré des mœurs les plus dures; il leur semble qu'une femme doit avoir toutes les perfections de son sexe dès qu'elle sait faire un bon dîner, et qu'elle s'est consacrée à passer sa vie avec des servantes et des valets. Selon eux la cuisine est un *temple* où l'honneur des femmes est toujours en sûreté; ces gens-là contemplent avec autant d'attendrissement que d'admiration une jeune femme hachant de la viande et se brûlant le visage sur un

fourneau. Chacun a sa manière de voir et de juger; pour moi, je crois que lorsqu'on paye une cuisinière, il est inutile de partager avec elle de telles fonctions, et qu'il vaut beaucoup mieux plaire à son mari, soigner ses enfans, se mettre en état de les bien élever, que de passer tous les jours quatre ou cinq heures dans un lieu brûlant et fort sale, à faire sans nulle nécessité un métier dégoûtant et mal-sain, qui finit toujours par détruire la santé. Au reste, ma critique ne tombe que sur les dames riches et cuisinières d'habitude, et qui par *amour pour la gloire* se plaisent à couper de la viande crue; je ne puis me les représenter qu'avec des mains enlanguantées ou noircies par le charbon. Mais j'aime beaucoup qu'une jeune personne ait appris de cet art tout ce qui tient à l'office; ce genre de cuisine n'a rien de désagréable, il semble même que des gelées et

des conserves de fleurs et de fruits doivent être préparées par des mains de femmes.

J'écris assez souvent à *ma maîtresse* la baronne de Flemming; je déguise parfaitement mon écriture, mais d'ailleurs je tâche de lui rendre mes lettres agréables. Je crois pouvoir me flatter d'y réussir, car elle me fait des réponses longues et charmantes, et elle m'assure qu'elle meurt d'envie de me *connoître personnellement*. Elle ne se doute pas que cette entrevue sera une très-belle *reconnaissance* de roman, et un véritable coup de théâtre. Elle compte toujours aller en Angleterre. Ainsi elle ne viendra dans ce château que dans dix-huit mois ou deux ans. Je n'écris d'ailleurs qu'à madame de Blimont et à vous; je n'ai nulle correspondance avec madame d'Ermont, mais je sais de ses nouvelles par sa cousine, qui me mande qu'elle fait

beaucoup de démarches pour rentrer  
 en France. Ainsi cette royaliste pas-  
 sionnée va devenir républicaine ! Il  
 faut avouer que toutes ces apostasies  
 décréditent infiniment les systèmes po-  
 litiques ou les caractères des enthou-  
 siastes des différens partis. Heureux  
 les gens paisibles et modérés, qui n'ont  
 jamais dit d'injures, qui n'ont haï per-  
 sonne pour des opinions ; ils n'ont  
 point de rétractation à faire. Vous me  
 conseillez, mon cher chevalier, de faire  
 aussi des tentatives pour obtenir le re-  
 tour dans ma patrie. J'en ferois cer-  
 tainement si j'étois sûre de trouver la  
 paix en France ; mais comment l'espé-  
 rer ? Je vous remercie des offres que  
 vous me faites à ce sujet ; je vous  
 avoue que j'aime mieux rester concierge  
 dans mon château, que d'aller vivre  
 au milieu des factions et des intrigues,  
 et pour quoi ? pour une fortune dont  
 je me passe si bien ! J'ai consacré  
 mes

mes jours à la douce tranquillité; je ne puis vous dépeindre le calme de mon ame; ô combien j'en jouis délicieusement en le comparant à l'horrible agitation qui consume tant de gens! . . . Les philosophes et les poètes croient nous donner l'idée d'un grand courage, en nous représentant le sage *luttant* avec constance contre l'adversité; je fais mieux que *lutter* contre elle, je l'embrasse non seulement avec soumission, mais avec joie; je sens que je lui dois beaucoup plus qu'elle n'a pu m'ôter; elle m'a donné ce qui tient lieu de tout, la patience, l'indulgence, l'inaltérable sérénité d'une ame douce et résignée, et le bonheur inestimable de connoître toutes ses forces et toutes ses ressources individuelles. Laissez-moi donc dans ma solitude, j'y suis oubliée des pervers et des indifférens, je ne vis plus que pour ce que j'aime; est-il, aujour-

«Hui surtout, une plus douce existence?

Ecrivez-moi longuement et souvent; il faut avoir vécu dans une absolue retraite pour savoir quel prix on peut attacher aux lettres d'un véritable ami qui écrit comme vous. Les lettres ici n'arrivent que le soir, mais la seule espérance d'en recevoir répand un intérêt inexprimable sur tous les jours de poste, et je ne pourrais vous donner une idée du plaisir que j'éprouve lorsqu'on m'apporte une grosse lettre bien épaisse sous une enveloppe sur laquelle je reconnois le timbre de *Brème*. Adieu, mon ami; croyez que l'absence, loin d'affoiblir l'amitié, ne peut que l'exalter lorsqu'on vit dans une profonde solitude.

---

## LETTRE XII.

De JULIETTE à sa cou-  
sine ADRIÈNE.

*Rarp, 23 août.*

Non, ma chère cousine, nous n'avons point encore de nouvelles directes d'Adélaïde, mais il paroît certain qu'elle est en Danemarck ou en Suède. Lord Selby mande à mon père dans sa dernière lettre qu'il croit enfin avoir positivement trouvé des traces certaines qui la lui feront découvrir incessamment. Vous jugez, chère amie, de tout ce que nous avons souffert dans cette longue attente! La santé de maman en est bien dérangée.

On parle de nous renvoyer en France auprès de ma tante, mes frères, ma petite soeur et moi, à cause des biens qu'on nous rendra; mais cela nous feroit bien du chagrin de sortir d'exil,

E 2



et d'y laisser mon père et ma mère. Comment me plairois-je dans une belle et grande maison en songeant qu'ils habitent une petite chaumière! J'aurois pourtant un grand plaisir à revoir ma tante, mon cousin, et vous, chère Amenaïde; mais c'est avec maman que ce bonheur seroit parfait! On a décidé que mon frère aîné resteroit en Danemarck tout le temps que lord Selby y passera, et qu'Orosmane, Amalazonte et moi ne retournerons en France qu'au commencement de l'hiver; peut-être qu'alors mon père et maman pourront y venir aussi.

Notre habitation est charmante dans ce moment; nous avons un voisinage bien agréable, nous allons souvent à Dollrott; si je savois mieux écrire je vous ferois le portrait des maîtres de ce château, mais cela seroit bien long, car je crois qu'il seroit impossible de pouvoir détailler dans une seule lettre

tout ce qu'ils ont de bon et d'aimable. J'ai aussi une charmante amie à Flarup; c'est une jeune personne de mon âge, adoptée par une dame qui lui donne une éducation parfaite.

Nous faisons de longues promenades dans lesquelles nous trouvons beaucoup de plantes et des papillons superbes que nous peignons avec les fleurs; ainsi vous voyez que nous sommes aussi heureux que peuvent l'être des émigrés. Gabrielle est tout-à-fait contente à présent; elle est toujours un peu mélancolique, mais elle est aimable et bien bonne. Elle a des soins touchans de la famille émigrée dont je vous ai parlé, madame de Mortane et ses petits-enfans. Ces enfans dont mon père a arrangé toutes les affaires, retourneront en France le mois prochain et avec leur grand' mère qui est rayée de la liste des émigrés, grâce aux soins de papa.

Amalazonte tricote et lit à merveille,  
Orosmane grimpe sur les arbres comme  
un écureuil; d'ailleurs, il apprend fort  
bien, et parle l'allemand d'une ma-  
nière surprenante. Adieu, chère Ame-  
naïde; aimez toujours votre Théode-  
linde, et dites-le-lui bien souvent.

---

## LETTRE XIII.

*De madame de PALMÈNE à sa  
sœur, madame D'ARMILLY.*

*de Paris, 30 septembre.*

**D**après votre dernière lettre, chère amie, j'espère que vous avez enfin retrouvé notre Adélaïde, et qu'elle est maintenant dans vos bras. J'ai fait de mon côté toutes les démarches possibles pour acquérir quelques lumières sur son sort, mais bien inutilement. Que je serai heureuse quand je la saurai près de vous! Qui mieux que moi peut concevoir et ressentir tout ce que vous avez souffert dans une telle incertitude! Vos affaires ici vont fort bien, monsieur d'Elsenne s'en occupe exclusivement. La reconnoissance est dans son ame une véritable passion, aussi cette ame est-elle sensible et généreuse à un degré bien rare. Vous ne

voulez pas décidément nous envoyer  
 Edouard tout de suite, mais nous vous  
 demandons les autres par les raisons  
 que monsieur d'Elsenne vous détaille.  
 Il vous conjure de lui confier Pierrot,  
 qu'il gardera jusqu'à ce que vous puis-  
 siez lui ramener Gabrielle. Je vous  
 assure que Pierrot trouveroit en lui  
 l'instituteur le plus assidu et le plus  
 affectionné. Vous représentez-vous cet  
*ennemi* terrible, implacable, cet ancien  
 persécuteur, monsieur d'Elsenne enfin,  
 uniquement occupé de vos intérêts et  
 de tout ce qui vous touche? Hélas  
 trop souvent l'indifférence et l'inimitié  
 succèdent aux affections les plus ten-  
 dres; il est doux d'admirer un change-  
 ment tout contraire, et de voir la  
 haine remplacée par un sincère atta-  
 chement. Si nous connoissions bien  
 l'étonnante versatilité du coeur humain,  
 une espérance très-fondée nous adou-  
 ciroit les peines déchirantes que pro-

duisent les sentimens violens et déraisonnables; nous nous dirions: Cette passion que je crois invincible, ne laissera peut-être dans mon ame avec le temps que le mépris et le dégoût. Cet objet qui m'inspire une aversion coupable, sera peut-être un jour mon ami le plus cher! . . . O quel bonheur si de telles réflexions pouvoient modérer un dangereux enthousiasme, ou vaincre d'injustes préventions! . . . .

Nous avons connu, l'une et l'autre, une femme qui pendant dix ans crut avoir une insurmontable antipathie pour son mari, et qui au bout de ce temps prit tout-à-coup pour lui une tendresse passionnée qui dure encore. Ces exemples, beaucoup plus communs qu'on ne croit, sont à mon sens l'un des plus forts argumens que l'on puisse faire contre le divorce, indépendamment de toute idée religieuse. Il n'y a de solides que les sentimens inspirés

par la nature ou prescrits par le devoir; tous les autres tiennent à des illusions ou des erreurs que le temps détruira sûrement, et que la raison et la vertu pourroient dissiper.

Vous me demandez des nouvelles de madame de C\*\*\*. Je l'ai revue il y a quinze jours pour la première fois depuis trois ans. Par un bonheur extraordinaire elle a vécu paisiblement en Languedoc, et n'a été ni privée de sa liberté ni persécutée. Elle est toujours aimable, mais elle élève bien mal la petite Clémentine. Cette enfant qui a dix ans, a l'air d'un petit garçon habillé en fille; elle est toujours armée d'un fouet ou jouant avec un tambour, elle grimpe sur les chaises, fait un vacarme affreux; je n'ai rien vu de plus ridicule et de plus importun. A tout cela madame de C\*\*\* sourit en répétant d'un air de complaisance que Clémentine est *une vraie polissonne*;

on voit qu'elle attache à cette accusation une sorte de grâce et de gentillesse, et Clémentine qui ne s'y trompe pas, redouble son tapage toutes les fois qu'elle entend cette phrase, qui n'est pour elle qu'un éloge. Combien on passe facilement d'une extrémité à l'autre ! Madame de C\*\*\* a été frappée de la pédanterie de certaines mères qui veulent que leurs filles âgées de cinq ou six ans *ayent un bon maintien*, et elle donne à la sienne le ton et les manières des petites filles des rues. Elle veut qu'à dix ans elle soit *une franche polissonne*, c'est-à-dire qu'elle ne sache s'amuser qu'avec indécence et grossièreté. Nos enfans n'ont jamais été gênés, ils ont tout le naturel et toute l'aimable gaieté de leur âge, mais avec mesure et bienséance. Nos filles n'ont point la tournure décidée de nos garçons, on ne leur a point ôté les grâces qui dès l'enfance embellissent



et caractérisent leur sexe, la timide douceur et l'instinct de la modestie; à dix ans, quand on leur permettoit de passer quelques instans dans la société, loin d'importuner tout le monde par des jeux bruyans, elles savoient déjà écouter la conversation avec intérêt et par conséquent avec fruit. Et je crois qu'Adélaïde, Juliette, Gogo et Adriène seront des femmes plus aimables que ne pourra jamais l'être Clémentine, quoique cette dernière soit née aussi avec un excellent naturel.

Quant à la belle-soeur de madame de C\*\*\*, elle est toujours telle que vous l'avez vue, enthousiaste par calcul, froidement emphatique, et mortellement ennuyeuse pour tous ceux qui aiment le naturel et la raison. Sa conversation ressemble à ces mauvais recueils de bons-mots faits par des gens sans goût. Son caractère n'est pas plus estimable que son esprit; au

commencement de la révolution elle  
 étoit *zélée constitutionnelle*, vous pou-  
 vez vous rappeler combien elle nous  
 ennuyoit avec ses éloges de *la monar-*  
*chie limitée*, des *gouvernemens mixtes*;  
 maintenant elle est *ardente républi-*  
*caine*; elle seroit sans doute *royaliste*  
*passionnée* si nos braves soldats n'eus-  
 sent pas vaincu toutes les puissances  
 de l'Europe conjurées contre nous. En  
 politique, selon moi, une femme ne  
 peut parler que des choses qui tiennent  
 à la morale, des lois particulières, de  
 quelques institutions sociales; mais lors-  
 qu'elle s'avise de disserter sur la con-  
 stitution et la forme des gouverne-  
 mens, elle devient ridicule au suprême  
 degré; faute d'instruction elle ne peut  
 que répéter avec pédanterie les lieux  
 communs les plus usés; ce singulier  
 mélange d'ignorance, de prétentions, et  
 de frivolité offre quelque chose de si  
 comique et de si frappant, que je suis

surprise qu'on n'ait pas eu l'idée de mettre au théâtre un semblable personnage. Une pièce intitulée *La femme* ou *Les femmes d'état* pourroit être une excellente comédie de caractère; ce sujet me paroît beaucoup plus piquant que celui des *Femmes savantes* ou des *Précieuses ridicules*. Quel dommage qu'un tel caractère n'ait pas existé du temps de Molière!

Adieu, chère soeur, j'ai le doux sentiment que nous nous reverrons bientôt; mais si vous ne revenez pas d'ici à quatre ou cinq mois, j'irai certainement vous faire une visite. Je confie cette lettre à l'aimable et intéressante Alphonsine, qui passera près des lieux que vous habitez, en s'embarquant pour aller en Danemarc et de là à Stockholm. Cette jeune personne ne pouvant obtenir le rappel de ses parens, part avec son mari pour les aller voir, et en quittant tout pour

faire ce grand voyage, elle croit ne remplir qu'un devoir indispensable. Cette action est en effet très-naturelle de sa part, mais il faut la louer dans un gendre. Madame de N\*\*\* est partie aussi pour aller voir sa mère en Suisse. Je remarque avec un grand plaisir que le malheur et les persécutions ont exalté tous les sentimens vertueux des belles ames. Adieu, mon amie, ne m'écrivez qu'à l'adresse que vous a donnée monsieur Duplessis.

---

## LETTRE XIV.

*De lady ELISABETH à lord AR-  
THUR SELBY son fils.*

*de Londres, 12. novembre.*

Il est vrai, mon cher fils, que depuis dix-huit mois je suis uniquement occupée du mariage de votre cousine Charlotte; ce mariage a été à la veille de se faire, ensuite les caprices de ma belle-soeur l'ont rompu, et enfin il a réussi par mes soins. Cependant croyez, mon Arthur, que malgré le vif intérêt que je mets à cette affaire, j'aurois répondu avec détail aux lettres dont vous me parlez, si je les avois reçues. Mais je vois clairement à présent que vous m'avez écrit trois ou quatre lettres que je n'ai jamais reçues. Je ne sais ce que c'est que cette *fugitive intéressante* dont vous prétendez m'avoir conté l'histoire; mon silence à  
cet

cet égard n'étoit point *un oubli* et l'effet de *ma distraction naturelle*, le mariage de ma nièce *n'absorboit point toutes mes pensées*, mais *les confidences* dont vous me parlez ne me sont point parvenues. Il est vrai que j'ai reçu, il y a trois ou quatre mois, une lettre dans laquelle vous me demandiez de prendre des informations sur toutes les jeunes Françaises émigrées qui sont à Londres. Vous n'ajoutiez rien de plus, et je vous ai rendu compte de cette commission, ce qui vous a fait penser peut-être que j'avois reçu vos autres lettres, car j'imaginais que celle-ci n'étoit qu'une suite des *confidences* que vous croyez m'avoir faites. Hélas, en temps de guerre surtout, des secrets confiés à la mer sont bien hasardés ! Au reste, quand j'aurois su tout ce que j'ignore, je n'aurois pu faire plus de démarches ; j'ai bien senti qu'un *intérêt de cœur* ex-

citoit votre curiosité sur les jeunes  
 Françoises émigrées; j'ai pris les plus  
 minutieux renseignemens sur toutes  
 les jolies prosrites qui sont ici, et je  
 n'ai négligé ces informations que pour  
 celles qui ont la réputation d'être dé-  
 pourvues de grâces et de beauté. Je  
 vous ai envoyé une liste exacte de tou-  
 tes les personnes jeunes et belles et  
 non-mariées qui habitent Londres et  
 les environs. J'ai reçu la réponse dans  
 laquelle vous me mandiez que *toute*  
*cette nomenclature* vous étoit bien in-  
 utile. J'ai pensé que vous aviez chan-  
 gé de sentiment; je ne vous en ai plus  
 parlé. Mais je vois par votre dernière  
 lettre que la même idée vous occupe  
 toujours et profondément, et que vous  
 m'avez écrit plus d'une lettre conte-  
 nant des détails circonstanciés sur cet  
 objet qui vous touche si vivement, et  
 dont j'ignore jusqu'au nom. Depuis  
 que j'ai écrit la liste qui vous est par-

venue, nulle Françoise jeune et jolie (du moins à ma connoissance) n'est venue dans ce pays, et je m'en informe toujours. On parle beaucoup depuis quelques mois d'une petite fille charmante et remplie de talens, et qui est françoise; elle s'appelle *Cordélie*, elle est fille d'un musicien, mais c'est une enfant, elle n'a, dit-on, que dix ou onze ans, ainsi ce n'est point-là votre intéressante fugitive. Je ne l'ai point vue, parce qu'il faut qu'une émigrée ait au moins *quinze ans* pour exciter ma curiosité. Recommencez donc vos confidences, cher Arthur, et avec tous les détails; je n'en veux rien perdre. J'aime, sans la connoître, cette personne qui vous inspire un tel attachement; je me la représente aimable, mais surtout bonne et vertueuse. Je suis certaine que des agrémens frivoles ou la seule beauté ne pourroient fixer un coeur tel que



le vôtre. Adieu, mon cher fils, répondez-moi promptement.

Notre mariage se fera chez moi dans le Devonshire, où je retournerai tout exprès au mois de janvier; j'en reviendrai sur la fin de février.

---

## LETTRE XV.

D'EUGÈNE de VILMORE à  
EDOUARD D'ARMILLY.

*de Londres, ce 2 décembre.*

Depuis un mois que nous sommes en Angleterre je n'ai pu disposer d'un moment, mon cher ami. Je suis bien agréablement dans ce pays, puisque madame la baronne de Flemming y est aussi, et que je vois Lolotte tous les jours. Mais j'ai une belle histoire à vous conter, et je l'ai déjà ajoutée à la suite de mes mémoires, et, comme dit mon père adoptif, elle y fait *un dénouement moral* que l'on y trouve avec plaisir. Je ne veux point vous préparer, pour ne pas vous priver d'une très-grande surprise; ainsi je vais commencer mon récit. Madame la baronne demeure avec Lolotte à Kensington chez une dame de ses amies.

Nous y fûmes déjeuner il y a huit jours, mon père et moi; mon père qui avoit affaire, s'en alla après avoir pris le thé, avec un Anglois qui l'emmena dans sa voiture; je demandai à rester encore un peu de temps; mon père le permit, mais m'ordonna de revenir avant la nuit, parce qu'il faut traverser, pour retourner à Londres, des champs déserts où l'on rencontre souvent des voleurs quand la nuit est tout-à-fait tombée. Je m'oubliai auprès de Lolotte; j'en fus bien fâché, car c'est la première fois que je n'aye pas exécuté exactement un ordre de mon père. Je m'en allai à cinq heures trois quarts. Mon père m'avoit laissé une voiture et un laquais de louage. En traversant ces champs solitaires dont j'ai parlé, j'entendis tout-à-coup des cris perçans; aussitôt je fais arrêter la voiture, mais avec peine, car le cocher ne le vouloit pas. Je saute à terre, et je cours à

l'endroit d'où partoient les cris. Vous savez que je suis grand et fort pour mon âge; j'avois un bon bâton avec une lame, et puis je comptois sur le domestique, mais il eut la lâcheté de ne pas me suivre. J'arrive anprès d'un fossé où je trouve un homme terrassé et blessé par un voleur qui le tenoit à la gorge; je pris une grosse voix pour faire peur au voleur, et je lui dis en anglois, que s'il ne s'en alloit pas, j'allois lui tirer un coup de pistolet. Cela me réussit; le voleur tout de suite prit la fuite à toutes jambes. Je criai cela au domestique qui n'étoit pas loin, et qui vint aussitôt. L'inconnu blessé ne pouvoit pas se remuer, mais il parloit d'une voix basse et bien foible; quoique la nuit ne fût pas bien noire il ne m'étoit pas possible de distinguer ses traits. Nous le tirâmes du fossé; il étoit tout en sang, ce qui me fit horreur; nous le porta-

mes à la voiture, et nous continuâmes notre route. Je voulus le conduire à notre auberge parce qu'il demeurait à l'autre extrémité de Londres, et que j'étois pressé d'arriver, supposant que mon père étoit inquiet de moi. Comme nous entrions dans notre rue cet homme s'évanouit, ce qui me fit beaucoup de peine, croyant qu'il venoit d'expirer. Arrivés à l'auberge je chargeai le domestique du soin d'expliquer cette aventure à notre hôte, et je fus droit à la chambre de mon père. Il venoit de rentrer, et s'apprêtoit à ressortir pour m'aller chercher. J'ouvre la porte, mon père s'avance, jette les yeux sur moi, devient pâle comme la mort, et s'écrie : Ah ! mon dieu ! et tombe sur une chaise. Je restai fort surpris ; je ne songeois pas que j'étois tout convert de sang ... Enfin nous nous expliquons ; mon père m'embrasse en pleurant, je pleurois aussi, mais je di-

sois: Hélas, mon père, je n'ai pu lui sauver la vie, il est mort dans la voiture . . . Dans ce moment on vint nous dire que cet homme avoit repris sa connoissance, et qu'il parloit. J'en fus transporté de joie, et mon père aussi, car en approuvant mon action, il trouvoit que j'avois manqué de prudence en ne faisant pas tout de suite ma déclaration en entrant dans Londres, et que si cet homme fût mort cela auroit pu m'exposer à de fâcheuses procédures. Nous descendîmes dans la chambre du blessé; le juge de paix et d'autres gens de justice et un chirurgien y entrèrent en même temps que nous. La chambre étoit fort éclairée, on avoit mis le blessé sur un lit dont les rideaux étoient tirés. Le chirurgien passa dans la ruelle pour visiter sa plaie et la panser, et mon père m'emmena sur-le-champ dans un salon voisin avec les gens de justice; on

appela le cocher et le domestique de louage, et nous fîmes nos dépositions. Tandis que je contoïis cette histoire je fus attendri plus d'une fois, parce que mon père qui étoit à côté de moi eut souvent les larmes aux yeux; il m'étoit bien doux, mon cher Edouard, de voir ce bienfaiteur chéri, le meilleur des hommes, regarder de temps en temps avec satisfaction les gens de justice, et tâcher d'augmenter l'étonnement qu'ils montroient d'une action si simple et si naturelle, en leur disant mon âge, car ils me croyoient moins jeune que je ne le suis. Quand j'eus fini de parler, mon père me serra dans ses bras en me disant: Mon Eugène, mon fils, je suis content de toi. O mon père, répondis-je, quelles douces paroles! et quelle indulgence quand je ne suis parti qu'à la nuit! Mon père, sourit et dit: C'est Lolotte qui mérite d'être grondée. Cependant j'a-

vois bien envie de savoir des nouvelles de mon inconnu, et de le voir. Le chirurgien vint nous retrouver, et nous dit qu'il croyoit les blessures mortelles, et que cet homme ne passeroit pas la nuit; il ajouta qu'il avoit toute sa connoissance, qu'il paroissoit riche, qu'il étoit étranger, et qu'il demandoit à voir son libérateur. Ce mot de *libérateur* me fit plaisir et peine en même temps, en songeant que cet homme étoit mortellement blessé. Sur-le-champ mon père me prit par la main pour me conduire dans l'autre chambre; nous nous approchâmes du lit, et l'hôte et le chirurgien tirèrent les rideaux. Comme l'hôte venoit de me dire que le blessé étoit françois, je lui parlai dans cette langue. Il me répondit quelques mots, et puis s'arrêta tout-à-coup en me regardant attentivement d'un air étonné. Je le fixai à mon tour, et un souvenir confus me



rappela ses traits. Il me semble, lui-dis-je, que je ne vous vois pas pour la première fois: me connoissez-vous? Je me nomme Eugène de Vilmore. O mon dieu, s'écria-t-il avec force . . . Je sentis mon coeur palpiter . . . Je venois de le reconnoître . . . Le croirez-vous, mon cher Edouard, cet homme assassiné et dépouillé par un voleur, étoit le voleur *Bérard*, ce cocher de mon pauvre oncle! c'étoit ce misérable domestique qui à Stuttgard nous vola tout notre argent! . . . Dans la minute emporté par l'idée que son crime avoit fait mourir de chagrin mon malheureux oncle, je ne pus m'empêcher de m'écrier: Ah! scélérat! mais aussitôt je me repentis de ce premier mouvement. Je ne vis plus qu'un homme prêt à mourir, et je ne songeai qu'à le consoler. Il me demanda mille pardons, et me parut bien repentant. Il avoit fait une espèce de fortune pour

un homme de son état. Il déclara qu'il me devoit une restitution, et me laissa la somme qu'il nous avoit volée. Il avoit quitté l'infame nom de Bérard; il s'étoit mis dans le négoce, et ses affaires étoient en très-bon état. Je l'engageai à voir un prêtre: il a montré beaucoup de remors et d'effroi, et il mourut dans de cruelles angoisses, la nuit même, vers les quatre heures après minuit. J'ai donné aux pauvres avec l'approbation de mon père la somme entière qui m'a été restituée. Il me semble que c'est une espèce d'hommage que j'ai rendu à la mémoire de mon oncle, qui étoit si vertueux et si charitable; d'ailleurs, pouvois-je employer autrement un argent qui a passé par de telles mains, et qui a coûté la vie à mon respectable oncle?

Cette aventure a bien fait pleurer Lolotte, et depuis ce temps, loin de me

retenir jusqu'à la nuit, elle me presse vivement de m'en aller au grand jour. Vous m'avez recommandé, mon ami, de vous conter tout ce qui m'arrive d'intéressant, ainsi je vous devois cette histoire. Adieu, mon cher Edouard; Lolotte et moi nous parlons souvent de vous, et nous vous aimons bien tendrement.

---

## LETTRE XVI.

D'EDOUARD à AUGUSTE.

*Copenhague, ce premier janvier 1796.*

**L**a poste va partir, cher Auguste, et nous partons aussi dans une heure pour Stockholm. Enfin, mon ami, après tant d'inquiétudes et de recherches nous croyons avoir découvert avec certitude les traces de ma soeur. Je t'ai rendu compte de tous les indices qui jusqu'au mois d'octobre de l'année passée nous ont fait soupçonner qu'elle étoit dans le nord; voici des faits plus positifs. Un Suédois, nommé monsieur-le comte de.\*\*\*, qui revient de Norvège et avec lequel nous avons fait connoissance, a vu plusieurs fois une jeune personne de quatorze ou quinze ans sous la conduite d'une gouvernante nommée madame Roussel; cette jeune personne est belle, remplie de talens; sa gouver-

nante convient qu'elle est françoise sous un nom supposé, qu'elle est d'une grande naissance, et qu'elle cherche ses parens émigrés comme elle, et dont divers événemens lui ont fait perdre les traces. Nous avons demandé des détails sur sa figure qui se rapportent fort bien à ma soeur, sinon qu'elle est fort grande et très-formée pour son âge; mais il est bien possible que les voyages et le temps qui s'est écoulé aient produit en elle ce changement. Le comte de \*\*\* n'a pas été frappé de sa ressemblance avec moi; cependant il trouve que nous avons un air de famille. Cette jeune personne qui a pris le nom de *Clara*, a parlé devant le comte de son père et de sa mère avec une grande sensibilité; une autre fois elle a dit qu'elle avoit une soeur charmante, et un frère qu'elle aimoit bien tendrement. Nous pensons que si elle n'a fait mention que d'un frère

et

et d'une soeur, c'est que Gogo et Pierrot étoient trop enfans quand nous nous sommes séparés, pour qu'elle ait pu en conserver un souvenir aussi tendre que de Juliette et de moi. En un mot, nous ne doutons point que Clara ne soit Adélaïde, et pour comble de bonheur nous savons positivement où elle est. Une dame suédoise, nommée la baronne de Klingsbourg, et qui a passé quelque temps à Copenhague, a vu cette jeune émigrée, et a pris pour elle l'amitié la plus tendre. Comme *Clara*, ou pour mieux dire, Adélaïde imaginoit que nous étions dans le Nord, elle a d'abord été en Norvège avec la baronne sa protectrice, qui a, dit-on, des parens dans ce pays, et c'est pourquoi nous n'avons pu la rencontrer en Danemarc; ensuite elle est partie pour la Suède il y a cinq ou six mois avec la baronne; on sait qu'elle n'a point quitté cette dame, et qu'elle loge dans

sa maison; ainsi nous sommes bien sûrs de la trouver. Tu peux juger de ma joie! Lord Selby la partage. O mon ami, si j'en avois le temps, je te ferois le détail de mes espérances . . . Je crois que je ne m'abuse pas, et que lord Selby (quoiqu'il ne m'ait rien dit) désire autant que moi que nous puissions retrouver Adélaïde. Depuis qu'il a lu son journal et les lettres de monsieur Duplessis, il est si occupé d'elle! Ah! s'il étoit vrai, rien ne manqueroit à mon bonheur! j'aime tant lord Selby! il est si bon, si aimable, si vertueux! . . . la femme qu'il épousera sera si parfaitement heureuse! Adieu, cher ami, on me presse, il faut partir, je te réécrirai en arrivant à Stockholm.

---

## LETTRE XVII.

*Du même au même.**Stockholm, ce 10 janvier.*

Oui, mon ami, Clara est en effet Adélaïde! . . . mais il n'existe point de bonheur sans mélange! Ecoute le récit d'un événement bien étrange et bien extraordinaire.

Après avoir pris les informations nécessaires sur la baronne de Klingsbourg, nous nous sommes rendus chez elle hier à midi; on nous dit à sa porte qu'elle étoit partie la veille pour la campagne avec mademoiselle Clara. Ce voyage nous parut singulier dans cette saison; nous demandâmes si nous pourrions voir la gouvernante de mademoiselle Clara. On répondit qu'elle étoit aussi à la campagne. Enfin on nous apprit que cette maison de campagne n'étoit qu'à deux petites lieues.



de France de Stockholm, et lord Selby se décida à y aller sur-le-champ. Il se faisoit un plaisir extrême de jouir de la surprise d'Adélaïde, et d'être témoin des premiers mouvemens de sa joie et de sa sensibilité: c'est pourquoi je ne lui avois pas écrit. La difficulté d'avoir des chevaux, une voiture, un interprète, et une infinité de mal-entendus, furent cause que malgré toute notre impatience il ne nous fut possible de partir qu'à sept heures et demie du soir. A moitié chemin notre voiture cassa, ce qui nous retarda de trois mortelles heures au moins; enfin nous n'arrivâmes à ce château qu'un peu avant minuit. Nous avons trouvé sur la route beaucoup de voitures et de traîneaux qui revenoient du lieu où nous allions, et en entrant dans l'avenue du château nous fûmes étonnés de la trouver tout illuminée. Nous vîmes que le château étoit aussi magni-

fréquemment illuminé, et que tout annon-  
 çoit une fête brillante. Comme il y  
 avoit à la porte d'entrée une longue  
 file de voitures qui sortoient des cours  
 de la maison, lord Selby et moi nous  
 prîmes le parti de descendre; nous en-  
 trâmes à pied par une petite porte, on  
 ne prit pas garde à nous, et après avoir  
 traversé rapidement une immense cour  
 nous entrâmes dans le château. On y  
 dansoit encore dans plusieurs pièces,  
 et je ne sais pourquoi ce bruit d'in-  
 strumens et tout cet appareil de fête  
 me firent de la peine; j'étois interdit  
 sans pouvoir en deviner la cause. C'é-  
 toit un véritable pressentiment. Notre  
 interprète fut questionner les domesti-  
 ques, et pendant ce temps nous restâ-  
 mes dans une antichambre où tout le  
 monde alloit et venoit. L'interprète  
 nous rejoignit au bout de quelques  
 minutes, et nous dit que madame la  
 baronne de Klingsbourg venoit dans

l'instant de repartir pour Stockholm avec les nouveaux mariés. Quels nouveaux mariés ? demanda lord Selby avec émotion. Le frère de madame la baronne, reprit l'interprète, et cette jeune françoise émigrée, mademoiselle Clara, qui se sont mariés ce matin, et qui retournent ce soir à Stockholm. A ces mots lord Selby pâlit, et je fondis en larmes. Il me prit la main, me la serra fortement, et sur-le-champ m'entraîna hors du château. Nous remonâmes bien tristement en voiture. Durant le trajet il ne dit pas une parole, mais il soupira plus d'une fois. Je ne pouvois voir son visage à cause de la nuit. En arrivant à notre auberge il me serra encore la main, et fut aussitôt s'enfermer dans sa chambre. Ce matin on m'a éveillé à neuf heures par l'ordre de lord Selby ; on m'a remis un billet de lui qui ne contient que ces mots : „Le frère de la baronne

de Klingsbourg se nomme le comte d'Harfeld ; le domestique qui vous remettra cette lettre sait son adresse. Allez chez lui, mon cher Edouard ; pour moi je ne sortirai point aujourd'hui."

Je m'habillai, et je suis sorti à onze heures. Arrivé chez le comte d'Harfeld, j'ai demandé d'abord à voir madame Roussel. On m'a dit qu'elle étoit restée à la campagne, et qu'elle ne reviendrait que le soir. Alors, voulant faire prévenir doucement ma soeur, j'ai désiré que l'on me conduisît dans son antichambre. L'on m'y a mené, et là j'ai demandé à parler en particulier à l'une de ses femmes. L'on m'a fait entrer avec mon interprète dans un joli cabinet, où j'ai attendu plus d'un quart d'heure. Je me promenois en long et en large avec une extrême agitation ; mes yeux sont tombés par hasard sur un bouquet de roses blan-

ches artificielles posé dans un joli petit vase de porcelaine; je regarde ce vase de plus près, et je me rappelle que j'en ai donné un pareil à Adélaïde. Au même moment je me ressouviens que j'avois fait écrire dessous le socle ces mots: *don de l'amitié*; je lève le vase, je regarde dessous, et je trouve en effet ces mêmes paroles. Ce petit incident m'a attendri jusqu'aux larmes, puisqu'il me donnoit l'entière certitude que Clara est véritablement ma soeur. Je n'en doutois pas, mais cette preuve si positive a presque produit en moi l'effet que sa vue même pourra me faire. Après avoir attendu quinze ou vingt minutes, un domestique est venu me dire que les femmes de la comtesse étoient occupées, que la comtesse elle-même n'étoit visible pour personne, mais que si je voulois repasser à cinq heures, on m'accorderoit l'audience que je sollici-

tois. On m'a demandé mon nom; je n'ai pas voulu le dire, craignant qu'une déclaration si brusque sans aucune préparation, ne causât à ma soeur un saisissement dangereux. En rentrant j'ai vu lord Selby qui m'attendoit avec impatience, je lui ai conté ce qui m'est arrivé, sans oublier la circonstance du petit vase de porcelaine. Il ne m'a rien dit, mais il est bien triste et bien réveur. Ah! mon ami, il l'auroit aimée, son projet étoit de l'épouser si elle eût répondu à l'idée qu'il avoit d'elle! . . . j'en suis certain! . . . lord Selby seroit devenu mon frère! . . . j'aurois été trop heureux! . . . Se peut-il qu'Adélaïde ait ainsi disposé d'elle-même, si jeune! sans le consentement de ses parens! . . . Elle a fait, il est vrai, un excellent mariage; elle étoit sans ressource, sans appui; cependant, se marier à quatorze ans et huit mois sans que son père et sa mère en soient

informés! . . . Ce mariage est sans doute valable dans ce pays, mais je crois que dans tout autre il ne le seroit pas. . . . Enfin, je ne dois pas la condamner sans l'entendre; il faut l'écouter. En attendant l'heure du rendez-vous, j'ai écrit à mon père, j'avois le besoin de t'écrire aussi. O cher Auguste, que je suis agité! je vais donc la revoir, cette soeur chérie! . . . cette fille bien-aimée! . . . Que diront mon père et ma mère? . . . ils blâmeront ce mariage! . . . Combien toutes ces idées me tourmentent! . . . O quelle différence si je l'eusse retrouvée libre! . . . quelle seroit ma joie maintenant! . . . Adieu. Il est quatre heures et un quart, je reprendrai cette lettre en revenant.

*de Stockholm, 11 janvier.*

Grand dieu, cher Auguste, qu'ai-je à t'apprendre! — — Je ne sais pas moi-même si je suis satisfait ou af-

fligé! . . . mais je suis l'un et l'autre. Je vais tout te conter avec ordre et brièvement . . . Hier à cinq heures moins dix minutes j'entre dans la maison du comte d'Harfeld; on me mène dans un salon, un instant après survient, comme je l'ai désiré, une femme-de-chambre, je lui demande si elle entend le françois, elle répond qu'oui, alors voulant commencer à l'instruire: Je m'appelle Edouard d'Armilly, lui dis-je . . . D'Armilly? interrompit-elle, ah! ce nom est bien cher à madame; . . . mais, monsieur, poursuivit-elle, seriez-vous le frère d'Adélaïde d'Armilly?— . . . Oui, répondis-je . . . O ciel, s'écria-t-elle, quelle joie pour madame! . . . En disant ces mots elle me quitte brusquement, et je la rappelle en vain . . . Le cœur me battoit violemment . . . J'entends ouvrir et fermer des portes, et marcher précipitamment. La femme-de-chambre re-



paroît tout essoufflée en disant : Voilà  
 madame la comtesse . . . Je me précipi-  
 te vers la porte en tendant les bras,  
 et, je me trouve vis-à-vis d'une jeune  
 dame très-parée que je n'ai jamais  
 vue. Je recule deux pas, et je reste  
 immobile, puis je dis : Mais, madame  
 la comtesse d'Harfeld où est-elle ? . . .  
 C'est moi, monsieur, dit la jeune dame.  
 Vous, grand dieu, m'écriai-je . . . et  
 Clara ? — Oui, c'est moi qui suis Clara.  
 A ces mots, je tombe sur une chaise  
 en versant un torrent de larmes. La  
 comtesse paroît fort étonnée. Je lui  
 explique en peu de mots mon erreur,  
 elle m'apprend à son tour qu'elle a ren-  
 contré Adélaïde, et passé cinq mois  
 avec elle en Hollande, qu'elles se sont  
 liées l'une et l'autre de la plus tendre  
 amitié, mais que s'étant séparées au  
 mois d'octobre 1794, elles n'ont plus en-  
 treteñu de correspondance, de sorte que  
 la comtesse ignore, ainsi que nous, le

nom de l'asyle d'Adélaïde. Cependant elle m'a dit qu'elle lui avoit témoigné le désir d'aller en Angleterre, et certainement c'est là que le ciel l'aura conduite. J'avois un empressement inexprimable de retourner à notre auberge afin d'instruire lord Selby de tout ceci. J'y reviens, je vole à sa chambre, il s'avance au devant de moi, je me jette à son cou en m'écriant: Clara, comtesse d'Harfeld, n'est point Adélaïde ... ma soeur n'est point mariée! ... Et en disant cela je pleurois, mais sans amertume; dans ce moment je ne sentois que de la joie ... Il étoit si touché qu'il ne pouvoit parler, ... il s'assit ... il étoit pâle ... (il pâlit toujours quand il est affecté), je lui contai bien vite tout ce que la comtesse venoit de me dire. Il me serra les mains, se leva, fit deux ou trois tours dans la chambre, revint s'asseoir auprès de moi, et me serrant encore la main;

Edouard, me dit-il, depuis hier vous avez encore acquis de nouveaux droits sur mon coeur . . . Il s'arrêta, il avoit les larmes aux yeux; pour moi je pleurois toujours, et je l'embrassois. Enfin, reprit-il, nous avons d'elle des nouvelles plus fraîches de six mois, c'est quelque chose, elle se portoit parfaitement bien . . . Il est vraisemblable qu'elle est en Angleterre, je devois naturellement y retourner bientôt. Nous la retrouverons, mon cher Edouard! . . . Cette soirée, cher Auguste, fut douce pour moi; malgré le chagrin de n'avoir pas revu ma soeur, j'étois si content qu'elle ne fût pas mariée! et d'ailleurs jamais lord Selby ne m'a montré tant d'amitié. Aujourd'hui nous avons été ensemble chez la comtesse, nous n'avons parlé que d'Adélaïde, la comtesse nous en a conté mille traits charmans, et lord Selby l'écoutoit avec un grand plaisir. Nous repartons pour

Copenhague dans quatre jours. J'ai encore un million de choses à te dire. Tu auras bien des détails dans ma première lettre. Pardonne-moi le désordre de celle-ci; je n'ai jamais éprouvé tant d'agitation.

---

## LETTRE XVIII.

*Du même au même.**de Copenhague, 26 janvier 1796.*

Lord Selby ne peut partir d'ici que dans un mois. Mais il a écrit le 13 à sa mère au sujet de ma soeur par une excellente occasion. Un Suédois qui partoît pour Londres, s'est chargé de sa lettre; il passe par Hambourg, mais il nous a protesté qu'il ne s'y arrêteroit pas, et qu'il iroit tout de suite en Angleterre. En outre, un Anglois de notre connoissance part demain pour Hambourg; lord Selby le charge encore de plusieurs lettres, je lui donne celle-ci, qu'il m'a promis de te faire parvenir par une bonne occasion. Je vais reprendre les détails que je t'ai annoncés. La comtesse d'Harfeld est une jeune personne charmante, elle est un peu plus âgée que ma soeur, elle a quinze

quinze ans et dix mois. C'étoit apparemment pour nous faire plaisir que ce Suédois nous dit qu'elle et moi avions un *air de famille*, car il n'y a pas le moindre rapport entre sa figure et la mienne. Elle ne ressemble en rien à Adélaïde, mais elle a comme elle une grande blancheur, de beaux yeux, un petit nez, de belles dents, quoique moins bien rangées, des cheveux superbes et à-peu-près de la même couleur. Elle est bien jolie, mais Adélaïde a plus de grâces et une physionomie beaucoup plus expressive; et puis Clara est un peu trop forte et trop grasse pour son âge. Son histoire est singulière. Elle est fille du marquis de R\*\*\* qui a joué un rôle dans la révolution, et qui est patriote. Malgré cela il fut mis en prison sous le règne de Robespierre, avec sa femme, sa fille aînée qui venoit de se marier, que ma tante et ma mère connoissent,

et qui s'appelle Alphonsine de M\*\*\*. La comtesse a encore un jeune frère qui est justement de mon âge. On mit en séquestre les biens de monsieur de R\*\*\*, un ami se chargea de son fils, Clara resta dans une ferme avec une gouvernante. Monsieur et madame de R\*\*\* étoient en prison ensemble dans une ville de Picardie, et séparés de leur fille aînée enfermée à Paris. Cette dernière apprit que son père et sa mère alloient être transférés à Paris, ce qui entraînoit toujours un jugement de mort. Elle trouva le moyen de leur faire passer un diamant de prix qu'elle avoit emporté dans sa prison, en leur donnant l'utile avis de tâcher de s'échapper; ils y parvinrent, et voulant emmener Clara, ils lui firent dire de s'échapper de France, et de se rendre avec sa gouvernante hors des frontières, dans un lieu qu'ils indiquèrent. La commission fut mal com-

prise ou mal faite : Clara se rendit dans un autre lieu que celui où l'attendoient ses parens. Ayant quelque raison de penser qu'ils étoient en Hollande, elle y passa ; dans ce trajet elle se trouva dans une voiture publique avec ma soeur, et ces deux jeunes personnes prirent l'une pour l'autre la plus vive amitié ; elles allèrent à Amsterdam, et y logèrent ensemble pendant cinq mois. Cependant Clara cherchant toujours ses parens, apprit qu'une maison à Oudenaarden étoit louée par un François nommé comme son père monsieur de R\*\*\*. Comme plusieurs personnes portent ce même nom, elle lui écrivit pour lui demander s'il étoit son père. Le lendemain une femme d'un certain âge et d'un extérieur fort honnête vint dans une voiture attelée de quatre chevaux demander Clara, et lui dit qu'elle étoit envoyée par son père et sa mère qui l'attendoient à



Oudenaarden; elle ajouta que madame de R\*\*\* ne venoit point la chercher parce qu'elle étoit malade et dans son lit. Clara fit à la hâte ses paquets et ses adieux à ma soeur; les deux jeunes amies pleurèrent beaucoup en se quittant, et Clara monta dans la voiture avec sa gouvernante et la femme inconnue. Au bout d'une heure elles arrivèrent à Oudenaarden devant une jolie maison isolée dans un bois. La femme inconnue fait descendre Clara, qui sans regarder derrière elle se précipite vers la maison dont la porte s'ouvre et se referme sur elle. Alors elle s'arrête et commence à s'émouvoir en ne voyant point son père; dans ce moment elle entend distinctement sa gouvernante pousser deux ou trois cris . . . Clara épouvantée se retourne du côté de la porte, mais une servante et un vieux domestique paroissent, la prennent par les bras, et malgré sa ré-

sistance l'entraînent dans un salon . . .

La pauvre Clara, plus morte que vive et prête à s'évanouir, tombe sur un

canapé. La Fleur, dit en françois la

servante au vieux domestique, vous

pouvez vous en aller en attendant que

monsieur revienne. Mais fermez la

porte à double tour; si j'ai besoin de

vous, je sonnerai. A ces mots le do-

mestique sortit, et Clara fondant en

larmes s'écria: Que signifie tout ceci?

où est maman? où est mon père?

qu'est devenue ma bonne? O made-

moiselle, dit la servante, vous ne ren-

contrerez plus de *Jacobins*, il ne faut

plus penser à cela; et vous devez bien

en remercier le bon dieu. Clara répé-

toit toujours: Où est maman, où est

ma bonne? et la servante lui dit net-

tement qu'elle ne les reverroit jamais.

Tu peux juger du désespoir de cette

jeune personne et de sa terreur. D'ail-

leurs, elle avoit beau questionner; la

servante répondoit constamment : Quand monsieur rentrera, il vous instruira de tout. Elle passa ainsi trois heures ; enfin on frappa en maître à la porte ; la servante s'écria : *Voilà monsieur*. Clara frémit, une minute après elle entendit dans l'antichambre une grosse voix d'homme qui dit d'un ton brusque : *Où est cette petite fille ? ...* On répondit qu'elle étoit dans le salon. Eh bien, reprit la grosse voix, qu'on me l'amène dans ma chambre où je vais me débotter et me coucher. A ces paroles Clara jetant les hauts cris se cramponna au canapé, et déclara que rien ne l'en arracherait ; mais le vieux domestique rentra. A sa vue Clara s'évanouit ... En reprenant ses sens elle se retrouva sur le même canapé, et elle vit à côté d'elle un vieillard d'un aspect sévère, et dont la figure ne lui étoit pas inconnue ; elle le regardoit avec étonnement et cependant

moins d'effroi. Eh bien, lui dit-il, me reconnoissez-vous? ... Quatre ans d'absence à votre âge ont pu m'effacer de votre souvenir; je suis le vicomte de R\*\*\* votre grand-père ... Cette déclaration rassura Clara sur une crainte horrible; cependant elle fut très-affligée de se trouver au pouvoir de ce vieillard, qui royaliste enthousiaste, avoit pris depuis la révolution la haine la plus violente et la plus implacable contre son fils qui s'étoit engagé dans le parti contraire. Elle répondit avec respect, mais elle montra le regret de n'avoir point rencontré son père, et le désir de l'aller rejoindre. Le vieillard fronça le sourcil, et la regardant avec des yeux enflammés de colère: Ne me parlez jamais, dit-il, de cet infame scélérat, ni de sa femme qui ne vaut pas mieux que lui. Je vous ai tirée de leurs mains pour vous arracher à la corruption qui les environne. Vous

ne les reverrez de votre vie, ils ne vous sont plus rien, oubliez-les, et justifiez la bonté charitable qui me porte à me charger de vous, en reprenant des sentimens conformes à votre naissance. Après ce discours le vieillard sortit sans attendre de réponse. Clara justement indignée d'entendre ainsi parler de son père et de sa mère, s'abandonna à la plus vive douleur. Mais décidée à fuir pour aller retrouver ses parens, elle prit le parti de dissimuler; elle garda un profond silence, et parut se soumettre à son sort. Quatre jours après, monsieur de R\*\*\* partit précipitamment avec Clara, et se rendit à Brème. Il laissa en Hollande la femme qui avoit enlevée Clara, et n'emmena que la servante et le vieux domestique. Clara se conduisant avec une extrême douceur, étoit beaucoup moins surveillée. Il y avoit quinze jours qu'elle étoit à Brème, lorsqu'un matin

que le vieillard venoit de sortir, la servante lui dit qu'une marchande de rubans demandoit si elle vouloit acheter quelque chose. Clara refusa; la servante fut le dire, et rapporta une carte disant que c'étoit l'adresse de la marchande. Clara lisant cette adresse fut frappée de ces mots : *Madame Roussel d'Amsterdam, marchande de rubans*. Le nom de Roussel étoit celui de la gouvernante de ma soeur, mais Clara reconnut l'écriture de la sienne. Elle comprit que le nom de cette dernière étant connu du vieillard, cette femme n'avoit osé le prendre, et en avoit choisi un qui devoit naturellement éveiller la curiosité de Clara. La marchande fut rappelée sous un prétexte plausible; c'étoit en effet la gouvernante de Clara, qui le jour de l'enlèvement ayant été retenue de force dans la voiture au moment où Clara en descendoit, avoit été reconduite à

Amsterdam sans pouvoir se plaindre en justice de cette violence, puisque le ravisseur étoit le grand-père de la jeune personne. Cette femme qui a, dit-on, beaucoup d'esprit, découvrit que le vieillard alloit se rendre à Brème, elle l'y suivit, et s'introduisit chez Clara comme je viens de le dire. Elles concertèrent leur fuite, qui eut lieu peu de jours après. La gouvernante garda le nom de Roussel, Clara prit d'abord celui d'*Adélaïde*, mais le quitta par la suite, se rappelant que les parens de ma-soeur devoient sans doute la chercher, et que ce nom, réuni à celui de Roussel, pourroit les induire en erreur. C'est pourquoi nous apprîmes à Hambourg qu'elle y étoit arrivée sous le nom d'*Adélaïde*, et en étoit partie sous celui de Clara. *Emilie* étoit son véritable nom; elle avoit un extrême intérêt à le cacher, afin d'échapper aux poursuites de son grand-père, et de ne

pas risquer de retomber entre ses mains. Et voilà les précautions qui produisirent tous les rapports singuliers, qui nous ont abusés. Clara fuyant son aïeul et cherchant son père, vint en Danemarc, fit connoissance avec la comtesse de Klingsbourg, qui la prit sous sa protection et la mena à Stockholm où l'heureuse Clara retrouva son père et sa mère. Le comte d'Harfeld, touché des vertus, de la modestie et des agrémens de Clara, devint amoureux d'elle, et la comtesse Klingsbourg même l'engagea à l'épouser. Quelque temps avant son mariage, Alphonsine, soeur aînée de Clara, arriva à Stockholm, et eut le plaisir d'assister aux noces de Clara. Cette dernière sachant que son grand-père est toujours à Brème, et qu'il étoit tombé dans l'indigence, s'est empressée de lui envoyer une somme considérable en lui écrivant la lettre la plus respectueuse et la plus tendre.



Enfin monsieur et madame de R\*\*\* viennent d'obtenir leur rappel; en retournant en France ils passeront par Brème, pour y voir le vieux vicomte de R\*\*\* et tâcher de se réconcilier avec lui; mais que le vieillard s'apaise ou non, tu penses bien que son fils lui assurera une pension qui puisse lui procurer toute l'aisance dont on a besoin, surtout à son âge. Voilà l'histoire de cette famille intéressante dont tous les individus sont aimables et vertueux, à l'exception pourtant du grand-père, car l'on ne peut être ni bon ni aimable, lorsqu'on est si haineux et si vindicatif. Tu peux croire que nous avons fait à Clara toutes les questions imaginables sur ma soeur. Elle nous a dit qu'elle étoit petite pour son âge, et que sa taille est si mince et son visage si délicat, qu'elle a l'air d'une enfant; mais qu'elle est d'une grande fraîcheur et jolie comme un ange, qu'elle

parloit sans cesse de mon père, de ma mère, de moi et de nous tous, et toujours avec un extrême attendrissement; que cependant elle n'étoit pas triste, parce qu'elle avoit confié à Clara sous le sceau du plus grand secret qu'elle n'étoit point inquiète de nous, et qu'elle étoit sûre de rejoindre mon père et maman sous peu de mois, mais qu'elle ne pouvoit s'expliquer davantage à cet égard, ayant donné sa parole d'honneur de se taire sur ce point. Ceci est fort extraordinaire et absolument inexplicable. Une autre chose qui m'a fort surpris, c'est que Clara m'a dit qu'elle étoit certaine que madame Roussel maltraitoit souvent ma soeur, quoique cette dernière n'en soit jamais convenue et qu'elle eût la plus grande soumission pour madame Roussel. Clara ajoute que cette femme paroît hautaine, bizarre, impérieuse, mécontente, et garde presque toujours le plus profond silence.

Reconnois-tu madame Roussel à ce portrait? elle qui étoit si bonne, si raisonnable, et d'une humeur si égale et si gaie? Elle a été vingt-cinq ans au service de ma grand' mère, et elle avoit toute sa confiance. Je me flatte encore que Clara pour quelque sujet frivole l'aura prise injustement en aversion; pourtant Clara paroît être extrêmement sincère, et ce détail me fait bien de la peine. Du reste, Adélaïde s'occupoit toute la journée, elle cultivoit avec soin ses talens, elle écrivoit, elle jouoit de la harpe, elle peignoit. Elle a peint à la gouache et d'une manière charmante, sa propre tête en profil qu'elle a donnée à Clara. \*) J'ai bien envié ce portrait que lord Selby ne se lasse pas d'admirer; mais la comtesse n'a pas voulu m'en faire le sacrifice. La

---

\*) Il est très-facile de peindre son propre profil avec deux miroirs etc.

veille de mon départ de Stockholm, elle fit mettre sur la table où nous venions de prendre le thé, le petit vase qui contient le bouquet de roses blanches dont ma sœur lui fit présent. Adélaïde, dit-elle, en me donnant ces roses de son ouvrage, me fit promettre que si je me mariois, je porterois ce bouquet tout blanc le jour de ma noce. Je lui ai tenu parole; je voudrois que ces fleurs qui me sont chères par tant de raisons, servissent aussi à parer mon amie dans le moment le plus intéressant de sa vie. En disant cela, Clara coupa une branche de roses, et me pria de la prendre pour la remettre à ma sœur sous la condition qu'elle imposoit; elle joignit à cela une jolie petite chaîne d'or qu'Adélaïde sera priée de faire river à son bras le jour de son mariage pour ne la plus quitter, suivant l'usage qui s'observe en Danemarck, au lieu de donner un anneau. Le soir

en rentrant à notre auberge, je dis à lord Selby que j'avois peur de gâter ou de perdre la branche de roses, et la chaîne d'or, et que je le priois de serrer ces deux choses, et de les garder jusqu'à ce que nous eussions retrouvé Adélaïde. Adieu, mon ami. Je sais que tu montres mes lettres à ma cousine, et je pense avec plaisir que tous ces détails l'intéresseront. Mon père m'écrivait dernièrement qu'il sait par monsieur Duplessis qu'elle est bien grandie, et qu'elle joue supérieurement du piano; ô! quand pourrai-je la voir et l'entendre! . . . .

---

L. E. T.

## LETTRE XIX.

*De lady ELISABETH à son  
fils, lord SELBY.*

*de Londres, ce 22 janvier.*

**L**a tête me tourne de cette enfant dont je vous ai parlé dans ma dernière lettre. Je l'ai vue aujourd'hui pour la première fois, cette charmante petite Cordélie; c'est une douce et ravissante créature, et belle comme le jour. Elle est moins jeune qu'on ne me l'avoit dit, elle a quatorze ans, cependant elle a une tournure beaucoup trop enfantine pour que je puisse supposer que ce soit là votre *intéressante fugitive*. . . . Imaginez que cette pauvre petite depuis son émigration a perdu sa tante, qui étoit sa conductrice et son seul appui; la pauvre enfant est toute seule, et se conduit avec une prudence ad-

*Tome II.*

I

mirable à son âge. Elle s'est mise en pension chez des gens fort honnêtes, ne sort presque jamais, et vit de ses talens qui sont véritablement surprenans. Elle donne des leçons à des femmes, et toujours chez elle. Jouant supérieurement de la harpe, elle a constamment refusé de se faire entendre dans les concerts; enfin, c'est un ange à tous égards. Elle m'inspire un tel intérêt que je suis décidée à la prendre chez moi, et à l'adopter si son esprit et son ame répondent à l'idée qu'en doivent donner sa conduite et son angélique physionomie. Cher Arthur, vous aurez-là une soeur qui sera bien dangereuse dans deux ou trois ans! ... Eh bien, si elle a de l'esprit, si elle est bonne et sensible, croyez-vous que je fusse capable de sacrifier votre bonheur à l'absurde préjugé de la naissance? Je pense sur ce point comme Voltaire:

L'homme de bien, modeste avec courage,  
 Et la beauté spirituelle et sage,  
 Sans biens, sans nom, sans tous ces titres vains,  
 Sont à mes yeux les premiers des humains.

Dès qu'on vit dans la société, il y a sans doute des convenances qu'il n'est pas permis de mépriser; on ne pourroit les blesser sans manquer de délicatesse. Je sais qu'il existe des professions justement avilies par les mœurs de ceux qui les exercent, mais nul homme ne peut s'abaisser en épousant une jeune personne qui a toujours vécu dans la retraite et dans une obscurité volontaire. Quel que soit l'état de la beauté modeste qui cherche à se dérober à tous les regards, elle honorera celui qui recevra sa main. Je ne puis savoir encore quelle sera la belle-fille que le ciel me destine, mais puisse-t-il m'en donner une qui ressemble à ma



Cordélie ! Je prendrai cette enfant chez moi, aussitôt que je serai quitte des embarras de notre noce. Nous n'irons point dans le Devonshire ; le mariage se fera toujours chez moi, mais seulement à quarante-huit milles de Londres, dans ma maison de \*\*\*\*. Je pars demain de grand matin, je ne serai absente que quinze jours : pendant ce temps on arrangera l'appartement que je destine à Londres à ma petite Cordélie. Je ne vous parle que de cette enfant : j'en ai véritablement la tête remplie, et à tel point que je suis désolée de ne pouvoir l'emmener tout de suite avec moi. Mais cette maison de campagne n'est pas grande, et j'aurai beaucoup plus de monde qu'elle n'en peut contenir ; et puis pendant ces quinze jours je ne veux m'occuper que des nouveaux mariés et de ma belle-soeur, qui a plus d'humeur que jamais dans ce moment, et c'est assurément

beaucoup dire. Je ne lui ai point encore annoncé que je voulois me charger de cette charmante orpheline; je suis sûre d'avance qu'elle trouvera cette action bien extravagante.

Je vous ai écrit une assez longue lettre le 12 de novembre, et vous n'y avez point encore répondu. Mais les vents ont été contraires pendant si long-temps, que j'imagine bien que vous n'avez pu la recevoir qu'à six semaines ou deux mois de date. Ainsi vraisemblablement je n'en aurai la réponse qu'à mon retour. Adieu, mon Arthur, je me flatte que j'aurai le bonheur de vous revoir ce printemps; vous seul pouvez savoir combien alors je serai heureuse.

---

## LETTRE XX.

*Réponse de lord SELBY à sa  
mère.*

*de Copenhague, 13 février.*

Ma mère,

Je reçois dans l'instant votre dernière lettre, et elle me cause une émotion inexprimable. Pour cette fois je ne crois pas me tromper : cette Cordélie que vous dépeignez si bien, est certainement mademoiselle d'Armilly ! ... Vous avez sûrement reçu à présent plusieurs lettres de moi qui vous expliquent les motifs de l'intérêt extrême que je prends à cette jeune infortunée. ... Je ne puis partir d'ici que dans un mois, il faut terminer les affaires dont on s'est chargé ; mais Cordélie est avec vous, je suis tranquille. O ma mère, aimez-la ; c'est elle que je cherche, c'est elle que mon cœur a choisi.

sie, quoique je ne l'aye jamais vue; mais je la connois si bien! ... Cordélie joue supérieurement de la harpe, elle est prudente, a quatorze ans; c'est Adélaïde! ... Cordélie a une figure angélique, et elle se cache: c'est Adélaïde! ... Le hasard ne peut former de tels rapports, comme la nature ne sauroit produire deux êtres parfaits et semblables! Adélaïde vous a déjà conté son histoire, vous la connoissez, vous m'approuvez; ô concevez mon bonheur! ... Je ne vous presse point de m'écrire promptement; je suis sûr que cela est fait ... J'attends à chaque instant une lettre de vous, ... les premiers mots de cette lettre seront ceux-ci: *Mademoiselle d'Armilly est dans mes bras!* ... O providence adorable! ... après beaucoup de méprises je n'ai pas un doute; Cordélie est Adélaïde, j'en suis certain! ... Adélaïde est dans vos bras! ... Cependant j'ai

la raison de me taire avec mon jeune ami ; je ne l'instruirai que lorsque j'aurai acquis la certitude physique ; quand je recevrai la lettre que j'attends, je la lui montrerai, et j'écirai à ses parens. Quelle sera la joie de cette intéressante et vertueuse famille, et quel sera mon bonheur ! . . . Adieu, ma tendre mère, adieu ; je ne suis pas en état d'écrire une longue lettre !

---

## LETTRE XXI.

*Du chevalier D'ISELIN à ma-*  
*dame de BLIMONT.*

*Basle, ce 28 février 1796.*

J'ai, madame, une bonne nouvelle à vous apprendre; c'est que je suis presque certain d'obtenir avec mon rappel, celui de madame de Lurcé. J'agis sans qu'elle le sache. Quand la chose sera faite, je l'en instruirai; elle fera ce qu'elle voudra. Je vous avoue que sans elle je n'aurois aucun plaisir à retourner en France:

La patrie est aux lieux où l'ame est en-  
chaînée, \*)

et mon ame est enchaînée aux lieux qu'habite notre amie. C'est une déclaration que je n'ose lui faire, car je suis fort loin d'espérer qu'elle y soit

---

\*) Voltaire.

sensible. Je ne crois pas que l'on doive appeler *amour* le sentiment qu'elle m'inspire; elle a trente-cinq ans, j'en ai quarante; à nos âges un grand attachement ressemble beaucoup plus à l'amitié qu'à l'amour, mais il n'en est que plus solide. Il est singulier que j'aie passé toute ma jeunesse avec elle sans en avoir jamais été amoureux, quoiqu'elle m'ait toujours paru charmante, et qu'elle eût de plus alors l'éclat et la fraîcheur de la jeunesse. Mais elle n'étoit ni veuve ni coquette; il faut toujours un peu d'espérance pour se livrer à l'amour, et la plus belle de toutes les femmes n'inspirera jamais que de l'estime et de l'admiration, si elle est véritablement vertueuse. Il faut convenir aussi que madame de Lurcé a montré depuis notre émigration des qualités et une force de caractère que l'on n'auroit jamais pu reconnoître en elle sans tous nos malheurs.

Comment ne pas s'attacher à une personne si résignée et même si aimable dans l'infortune, à une personne que rien ne peut abattre ou décourager, que rien ne sauroit aigrir, et qui, paisible et gaie au milieu des revers, n'a de sensibilité que pour les peines des autres ?

Vous me demandez, madame, s'il est possible que je puisse devenir *républicain* ? Hélas, il le faudra bien, puisque je sollicite mon rappel en France ! Tous les systèmes doivent s'anéantir devant la probité. Dès que je me décide à briguer le titre de *citoyen* d'une république, si l'on m'accorde cette grâce, je ferai sans retour le sacrifice de mes opinions politiques, et aussitôt que j'aurai mis le pied sur le territoire français, je serai le plus paisible et le plus fidèle de tous les républicains, puisqu'on ne me rendra qu'à cette condition un état, mes biens et mon pays.



Ne jamais tromper, sera toujours la règle de ma conduite et de ma vie. Ce principe est bien simple, mais il suffit à tout.

Oui, madame, monsieur de S\*\*\* est toujours à Brème; son fils, cet aimable Donatien dont je vous ai tant parlé, vient d'obtenir à quinze ans un emploi qui procure à son père une honnête subsistance. Ce jeune homme, modèle de la piété filiale, est devenu un prodige d'instruction pour son âge, uniquement par le désir de répondre aux soins de son père, et par l'espoir de lui être utile. Son père m'écrivait dernièrement: „Voilà Donatien placé; „c'est lui maintenant qui me fait vivre, et qui fait en même temps mon „bonheur et ma gloire.“ \*)

Ah! s'il est sur la terre une gloire qui ne soit pas vaine, c'est en effet

---

\*) J'ai lu cette lettre, et j'en transcris la phrase que j'en rapporte.

celle que l'on retire des objets de ses affections, et surtout de ses enfans !

Adieu, madame. Si vous avez toujours l'intention de venir ici sur la fin du mois prochain, donnez-moi vos ordres et vos commissions, et comptez sur le zèle de l'homme du monde qui vous est le plus dévoué.

---

## LETTRE XXII.

*De lady ELISABETH à son  
fils, lord SELBX.*

*De Londres, 14 février 1796.*

Il me seroit impossible, mon cher fils, de vous dépeindre le chagrin que j'éprouve, vous n'en pourrez juger que par le vôtre! ... Hélas, Cordélie est Adélaïde d'Armilly! ... Par une inconcevable fatalité les deux lettres qui auroient pu me le faire soupçonner, ne me sont point parvenues ... J'ai reçu, il est vrai, une lettre datée de Copenhague du 13 de janvier, dans laquelle vous me répétez tout ce que vous aviez écrit dans les lettres qui sont perdues. Mais le Suédois que vous aviez chargé de ce dernier paquet, n'est arrivé à Londres que le second février, et il n'étoit plus temps! ... La malheureuse Adélaïde, abusée par sa can-

deur et par un monstre, est partie de  
 Londres le vingt-quatre de janvier;  
 elle s'est embarquée pour aller en Por-  
 tugal chercher ses parens! ... O que  
 ne l'ai-je emmenée avec moi! ... En  
 partant elle a laissé un paquet pour  
 moi, contenant une copie de son jour-  
 nal et une lettre. Je vous envoie le  
 tout; ... cette lecture vous déchirera  
 le cœur! Quel ange! ... et comment  
 se consoler de l'événement qui remet  
 cette créature céleste au pouvoir du  
 plus abominable de tous les hommes!  
 Car outre qu'il est évident par le jour-  
 nal de l'innocente infortunée, que cet  
 homme est un infame séducteur, j'ai  
 pris des informations sur lui, qui m'ont  
 appris qu'il a sur tous les points la plus  
 affreuse réputation. Il est clair aussi  
 qu'il avoit gagné l'hôtesse d'Adélaïde,  
 mais il paroît que le mari n'a point  
 trempé dans cet exécrationnable complot.  
 J'ai fait d'ailleurs tout ce qu'on pou-

voit faire, j'ai découvert le nom du vaisseau sur lequel elle est embarquée, je vous envoie cette notice. J'ai fait écrire en Portugal; Adélaïde sera réclamée: .... puisse le ciel veiller sur cette intéressante enfant! ... Adieu, je suis trop accablée pour pouvoir vous en dire davantage. Que pourrais-je ajouter à tout ce que vous sentez comme moi? Mais c'est une consolation pour moi de penser du moins, que vos regrets ne viennent que de l'imagination; les miens partent du coeur! ... je l'avois vue! ... Adieu, je suis véritablement inconsolable.

---

LET-

## LETTRE XXIII.

D'ADÉLAÏDE D'ARMILLY à  
*lady* ELISABETH.

*Londres, ce 23 janvier, au soir.*

Madame,

C'est un devoir pour moi de vous instruire des motifs sacrés qui m'empêchent de profiter de vos bontés. Je sens que j'aurois été bien heureuse de vivre sous votre protection; je n'oublierai jamais vos offres généreuses, et vous confier tous mes secrets est la seule preuve de reconnoissance que je puisse vous donner. C'est pourquoi je vous supplie d'accepter une copie de mon journal, que je destinois à mon frère aîné; mais je lui en ferai une autre. Vous verrez par là, madame, que *Cordélie* n'est pas mon vrai nom, et que je m'appelle Adélaïde d'Armillly. Après bien des traverses et des inquié-

*Tome II.*

K

tudes j'ai enfin découvert positivement que mes parens sont en Portugal; et qu'il leur est impossible de venir en Angleterre; je dois donc les aller chercher sans délai. Le plus respectable et le plus généreux des hommes, monsieur Godwin, se charge de me conduire; il part demain avec sa femme, je me hâte de profiter d'une si bonne occasion de faire ce grand voyage avec autant de décence que de sûreté.

Je me souviendrai toujours, madame, de la bonté touchante que vous avez daigné me montrer; j'en étois si attendrie, que je vous aurois confié tout de suite mes secrets si cela m'eût été permis dans cet instant; mais vous verrez par mon journal que je ne le pouvois pas.

Je suis avec respect et la reconnoissance la plus vive et la plus tendre,

Madame,

votre très-humble etc.

Adélaïde d'Armilly.

## Journal d'Adélaïde d'Armilly. \*)

..... de Romeval, ce 25 d'avril 1794.

**M**adame Roussel et moi nous sommes bien effrayées, parce que nous savons que le commissaire Brutus le boucher passera demain dans ce village, et viendra surement au château. On dit que c'est un bien méchant homme, et qui fait des cruautés abominables. Il est affreux d'être obligé de recevoir un tel monstre! .... cette nouvelle nous consterne!

ce 26.

Je suis encore toute tremblante, car le citoyen Brutus sort d'ici. Voici comment cela s'est passé. Notre bon fermier est venu bien vite nous avertir que ce terrible commissaire entroit

---

\*) Il y a beaucoup de lacunes dans ce journal, parce qu'on en a supprimé un grand nombre de répétitions et de détails dénués d'intérêt.



dans l'avenue. Là-dessus je voulois me cacher; mais le fermier et madame Roussel ont dit qu'il ne le falloit pas. Ainsi je suis descendue avec madame Roussel dans le salon, je tremblois comme une feuille, et madame Roussel aussi . . . Le citoyen Brutus n'étoit encore que sur l'escalier, que nous entendions déjà sa voix; il a une voix de tonnerre, et sa figure est encore plus effrayante. Il a une taille de géant, je suis sûre qu'il a au moins six ou sept pieds, et il est d'une grosseur énorme. Son visage est rouge comme de l'écarlate, il a des sourcils noirs si épais que ses yeux en sont à moitié cachés, mais sa conversation est pire que tout cela, et je ne peux pas écrire toutes les expressions dont il se sert, parce qu'elles sont trop mal-honnêtes. En m'apercevant il a bien vu toute ma frayeur, car j'étois pâle comme la mort, et cette remarque a fait rire ce vilain homme.

Il s'est assis dans un fauteuil, et il m'a appelée en me tutoyant; comme je restois immobile, il s'est levé, est venu me prendre par la main, m'a entraînée, s'est remis dans son fauteuil, et a voulu me faire asseoir sur ses genoux. Cette insolence m'a donné du courage, je me suis débattue, j'ai eu le bonheur de m'échapper de ses indignes mains; dans ce mouvement mon fourreau de linon s'est accroché à l'éperon de sa botte, et a été tout déchiré, et j'ai été tomber sur une chaise à quelques pas de lui. Alors il a grondé madame Roussel, en lui disant qu'elle m'élevait en *aristocrate*, et mille autres choses ridicules et grossières. On a apporté du vin, du cidre et des fruits; madame Roussel m'a fait un signe, et j'ai versé du vin dans un verre que j'ai posé sur la table en l'invitant à le boire. La table étoit entre lui et moi. L'odieuse créature m'a souri. Je n'ai ja-

mais vu un sourire si méchant! Il a bu, mangé, et puis il a demandé de l'eau-de-vie. Au milieu de tout cela il a fait cent questions sur moi, sur la terre de Romeval, sur mon revenu. Et tout d'un coup m'adressant la parole, il a voulu savoir mon âge. J'aurai treize ans dans dix-neuf jours, mais j'ai répondu simplement que j'avois douze ans. Oh que j'ai été saisie de ce qu'il a dit là-dessus! . . . Douze ans, a-t-il répété, mais l'on peut se marier à douze ans! cela est bon à savoir! . . . Grand Dieu, qu'a-t-il voulu dire! . . . nous en sommes encore épouvantées! . . . Il est resté deux heures, et en s'en allant il a dit qu'il reviendrait, ce qui nous met au désespoir. —

ce 23.

Bonne journée. Maman en seroit contente si j'avois eu le bonheur de la passer sous ses yeux. J'ai fini la layette que je faisais pour une pauvre femme

en couches, j'ai été la lui porter. En revenant je suis entrée dans la chaumière du bon vieux père Jérôme qui est malade; j'avois un livre d'évangiles dans ma poche, je lui en ai lu deux chapitres, sa femme et ses filles étoient présentes. Cela console ces bonnes gens qui ne savent pas lire, et qui n'ont plus d'églises et de prêtres, mais je leur fais ces lectures en secret afin d'éviter les persécutions. Ce devoir de charité chrétienne m'en est plus cher quand je pense qu'il y a du danger à le remplir. Je suis rentrée au château, je n'ai pas perdu un moment dans toute la journée. J'ai lu de l'histoire de France, j'ai tricoté des bas pour les pauvres, j'ai dessiné, j'ai chanté et joué de la harpe, et puis mes prières, et puis écrit ce journal.

ce 30.

J'ai été témoin aujourd'hui d'un événement bien touchant. J'ai vu mourir

le vénérable Jérôme, et c'est moi qui l'ai exhorté à la mort; voici comment. Au moment où je sortois de table à une heure après-midi, Nanette tout éplorée est venue me dire que son grand-père étoit bien mal, et qu'il me demandoit pour lui parler de Dieu et de la mort, et pour lui lire quelque chose. Cela m'a fait frissonner; j'ai regardé madame Roussel qui m'a dit: Allez, mon enfant, puisque ces honnêtes gens malgré votre jeunesse vous honorent d'une telle confiance, allez les assister, j'irai vous rejoindre. La chaumière de Jérôme est tout près du château; j'ai pris mes heures, et je suis sortie avec Nanette, qui m'a dit en chemin qu'il n'étoit pas possible d'avoir le chirurgien qui étoit allé à trois lieues, mais qu'il avoit déclaré la veille qu'il n'y avoit plus rien du tout à faire. Quand le bon Jérôme m'a vue, il a montré une grande joie, et il a

voulu me parler en particulier, ce qui m'a causé un violent battement de coeur . . . Alors il m'a dit qu'il avoit bien *du tourment* de mourir ainsi sans confesseur. Vous, ma chère demoiselle, a-t-il ajouté, vous qui êtes si instruite (ce sont ses propres paroles) dites-moi si je ne risque rien de paroître devant Dieu sans avoir eu l'absolution? Non, non, mon bon Jérôme, lui ai-je dit. Dieu est juste, et ne vous punira pas de l'impiété des méchans; ce n'est pas votre faute si vous ne remplissez pas les devoirs d'un chrétien, vous le désirez, cela suffit. Je lui ai dit encore là-dessus plusieurs choses qui l'ont si bien tranquillisé qu'il en pleuroit de joie. J'étois vivement touchée aussi, mais j'étois trop saisie pour pleurer; un souvenir bien douloureux me déchiroit le coeur! . . . Sa femme et ses filles sont rentrées.. Je me suis mise à genoux, j'ai récité des prières. Au bout

d'un quart-d'heure il a demandé un crucifix. Hélas, mon ami, a dit la femme, tu sais bien que les volontaires en fouillant notre maison l'ont trouvé et l'ont emporté . . . Les scélérats ! s'est-il écrié. . . . O mon père, ai-je dit, gardez-vous de les maudire, songez que notre sauveur en mourant a prié pour ses bourreaux. Eh bien, a-t-il dit, je leur pardonne, et que le bon Dieu leur fasse miséricorde. Mais, ma chère demoiselle, promettez-moi que lorsque vous le pourrez, vous ferez dire une messe pour le repos de mon ame. Je le promets. En même temps j'ai détaché ma petite croix de rubis qui me vient de maman, et qui ne me quitte jamais ; je l'ai mise dans ses mains, en lui disant qu'elle est bénite, ce qui est vrai. Il l'a prise avec un respect et une satisfaction extrêmes, en m'assurant que je lui donnois autant de consolation qu'il en pourroit recevoir de notre bon

curé, qu'on a déporté et qui est un si saint homme. J'ai recommencé à réciter des prières; les femmes disoient *amen*. Tout d'un coup ce vertueux vieillard m'interrompant: Avant de quitter ce monde, me dit-il, je veux vous bénir! ... Ce mot m'a fait tressaillir. Grand Dieu! quel moment il m'a rappelé! ... Homme juste et vénérable, ai-je dit, je reçois avec respect votre bénédiction, mais priez Dieu qu'il me rende mes parens. Alors il a joint les mains, et il a fait tout haut la prière que je demandois avec une ferveur si touchante que j'ai fondu en larmes ... Quelques minutes après, sa tête s'est embarrassée, madame Roussel est venue, elle vouloit m'emmenner, je l'ai priée de me permettre de rester jusqu'à la fin. A cinq heures ce respectable vieillard a rendu doucement le dernier soupir ... J'étois si troublée que je ne savois plus où j'étois, et que j'ai oublié



de reprendre ma petite croix de rubis ; Nanette vient de me la rapporter. Je n'imaginois pas que cette croix pût me devenir plus précieuse, mais elle me sera plus chère encore s'il est possible, puisqu'elle a servi à consoler un homme de bien dans ses derniers momens! ....

*ce 14 mai.*

Grand Dieu, quelle est notre terreur! . . . Que ferons-nous, qu'allons-nous devenir! . . . Cet affreux citoyen Brutus le boucher est revenu ce matin avec son fils, un jeune homme aussi méchant que lui . . . O mon père! ô ma tendre mère! . . . où êtes-vous? . . . hélas, je l'ignore! . . . votre malheureuse enfant ne peut vous consulter! . . . Je n'ai même pas le temps d'écrire à ma tante pour lui demander un conseil; c'est le seize, c'est après demain que ces tyrans veulent me mener à \*\*\* pour y faire dans une fête natio-

nale l'infame personnage de *la raison* !  
 ... mais ce n'est pas tout ! ... Je vais  
 tout conter avec ordre si je le puis.

Ce matin à neuf heures le commis-  
 saire Brutus est arrivé avec son fils.  
 J'étois dans le parc avec madame Rous-  
 sel, quand tout-à-coup au détour d'une  
 allée je les ai vus paroître ! ... Cet in-  
 digne Brutus s'est avancé vers moi en  
 m'appelant *sa petite citoyenne*, et en  
 même temps il a eu l'impertinence de  
 me donner une tape sur le cou ... Je  
 ne puis dire ce que j'ai éprouvé en  
 sentant sur mon cou cette grosse main,  
 cette horrible main qui a signé tant  
 d'arrêts de mort ! ... Il s'est retourné  
 vers son fils en disant : Eh bien, Pé-  
 lopidas, comment la trouves-tu ? ...  
 Pélopidas a répondu que j'avois un  
*joli minois*, et l'insolente créature a  
 voulu m'embrasser ; mais aussitôt je  
 me suis mis à courir de toutes mes  
 forces sans regarder derrière moi, et

comme je cours bien, il n'a pu m'atteindre, d'autant plus qu'il est gros comme son père et qu'il avoit aussi des bottes. Arrivée au château j'ai été bien vite m'enfermer à double tour dans ma chambre. Au bout de trois quarts-d'heure madame Roussel a frappé à ma porte, et m'a dit qu'il falloit descendre, et qu'elle me répondoit qu'on ne feroit plus rien qui pût me choquer. J'ai obéi avec bien de la répugnance. En sortant de ma chambre j'ai été frappée de l'extrême pâleur de madame Roussel, elle pouvoit à peine se soutenir, et en me répétant que je n'avois rien à craindre, elle bégayoit et ses lèvres trembloient horriblement. Eh bon Dieu, qu'avez-vous ? ai-je dit. Vous saurez tout, a-t-elle répondu, mais descendons, car je vous proteste que pour le moment vous n'avez rien à redouter. Nous avons donc été dans le salon où les deux

odieux personnages prenoient du café et de l'eau-de-vie. Ils ont beaucoup ri en me revoyant. Mais ensuite le citoyen Brutus affectant un air grave : Viens sans crainte, ma petite, a-t-il dit, nous ne t'en voulons pas, car une jeune fille doit être sauvagée et modeste, il faut des mœurs dans une république, c'est sûr ça, il faut des mœurs. . . . En achevant cette phrase il a avalé un grand verre d'eau-de-vie, et puis il a répété : *Il faut des mœurs et des mœurs austères* . . . Pélopidas, donne une tasse de café à la jeune citoyenne, J'ai reçu cette tasse en faisant une révérence, et ce monstre de Pélopidas a fait un jurement affreux en s'écriant que j'avois *de petites mains blanches à croquer*. Tout beau, tout beau, a repris le père, ne l'effarouche donc pas. Citoyenne, a-t-il continué, mon Pélopidas n'est pas un *muscadin*, ce n'est pas un *petit mièvre*, un *papillon de*

*toilette* et un *mirliflore* comme vous *ci-devant*; mais c'est un *bon vivant*, un *franc républicain*, un *gaillard*, je vous en réponds. Je répète exactement toutes ces étranges choses, afin de donner une idée juste de ces vilaines gens, et afin que mes chers parens puissent bien connoître par la suite que nous ne nous sommes pas effrayés sans raison ou légèrement. Après avoir bien bu et bien mangé, le citoyen Brutus m'a tenu ce discours: Il faut que tu saches, citoyenne, que ta situation est très-*scabreuse*; fille d'émigrés, parente de détenus très-suspects, et enfin de race de *ci-devant*, tout cela t'expose à de terribles événemens, et tu ne peux te soustraire à de si grands dangers qu'en épousant un bon *sans-culotte*. Je te prends sous ma protection, je peux tout dans ce département, et je me charge de te trouver un mari; je n'irai pas bien loin pour cela, ajouta-t-il.

t-il en jetant un regard d'intelligence sur le citoyen Pélopidas, qui lui répondit par le plus effrayant sourire . . . Mais, poursuivit-il en m'adressant toujours la parole, il faut avant tout te populariser, et pour cela je veux que tu fasses *la raison* à \*\*\* dans la fête nationale qu'on célébrera le seize. Tu seras sur un beau char de triomphe, nous te parerons magnifiquement, tu seras jolie comme un *petit bijou*, et tu recevras les hommages du peuple. La ville n'est qu'à trois lieues, je viendrai le seize *du courant*, c'est-à-dire après-demain, te prendre dans *mon équipage*. Pélopidas sera avec nous, je te servirai de *papa*, il faut que tu t'accoutumes à cela, entends-tu, ma petite? Adieu, j'arriverai le seize à dix heures. Citoyenne Roussel, que la petite soit prête et toute *pomponnée*, je ne veux pas attendre une minute. Citoyenne Roussel, vous savez ce que je

vous ai dit, ne l'oubliez pas. En prononçant ces dernières paroles d'un ton terrible, il se leva, et sortit avec le citoyen Pélopidas. J'étois si glacée d'épouvante qu'il m'avoit été impossible de répondre un mot, et même après leur départ je restai quelques instans comme une statue sans pouvoir articuler une syllabe. Madame Roussel a parlé la première en s'écriant : O mon Dieu, venez à notre aide ! . . . Ma chère bonne, ai-je dit, quels méchans hommes ! . . . O mon enfant, a repris madame Roussel, vous ne savez pas encore tous nos malheurs ; imaginez que ce brigand m'a dit que si je ne vous décidais pas à vous donner en spectacle à cette fête impie, et en outre à épouser son fils, il me feroit guillotiner le dix-sept, et vous feroit mettre à l'hôpital ! . . . Ces paroles m'ont fait dresser les cheveux à la tête, et je frémis encore en les écrivant ! . . . Ma-

dame Roussel pleuroit, s'agitoit, sortoit, rentroit, ne prenoit aucun parti; enfin je lui ai dit: ma chère bonne, il vaudroit mille fois mieux mourir que de subir une telle infamie — Oui, oui, a-t-elle répondu, il vaut mieux mourir ... Je consens de tout mon coeur à être guillotinée. ... mais je ne souffrirai point que vous alliez à l'hôpital ... — Mais ma chère bonne, sauvons-nous, nous irons rejoindre mes parens! ... — Et comment nous sauver? je ne me fie à aucun domestique, ils sont tous nouveaux ... — Le fermier est si honnête! contons-lui tout ... — Il ne voudra point émigrer. .... Il nous donnera les moyens de fuir ... — Il craindra de se compromettre ... — Nous lui promettrons le secret.

En effet nous avons parlé au fermier, c'est-à-dire moi, car madame Roussel ne peut que pleurer. Le fer-



mier est bon, mais il a peur, pourtant il nous fait sauver, et nous conduira lui-même cette nuit à cinq lieues. Nous serons bien déguisées. Comme le fermier dira que nous avons pris la fuite à son insçu, il ne veut se charger d'aucune lettre, d'aucune commission . . . Je laisserai un billet ouvert sur ma table, mais je n'y puis rien dire d'intéressant . . . Nous ne pouvons emporter qu'un gros porte-manteau, un petit vase de porcelaine qui me vient de mon cher Edouard, mes bijoux, mon écritoire et ma boîte à couleurs. Le fermier nous a fait donner notre parole que nous ne lui écrivions point, que nous ne parlerions point de lui. Il m'a remis soixante-dix louis, il a une manière de se faire rembourser, en outre j'en avois soixante-six. Madame Roussel en emporte quarante-cinq à elle. Mais nous ne pouvons prendre ma harpe, je la regrette bien ! . . .

Nos petits paquets sont faits, il est huit heures du soir. Nous partons à minuit! . . .

*même jour, à dix heures du soir.*

Je suis tout-à-fait tranquillisée: voici pourquoi. Il y avoit à trois-cents pas du château, tout près du cimetière, une petite colonne de pierre avec une niche, dans laquelle étoit une image de la sainte vierge, à laquelle toutes les jeunes filles du village et même des environs avoient une grande dévotion. De temps immémorial on avoit la coutume de poser dans la niche un vase rempli de roses blanches naturelles en été et de roses blanches artificielles en hiver. On dit que cela fut fondé par une de nos aïeules, qui avant son mariage voyant sa mère à l'extrémité, fit ce vœu, et après la guérison de sa mère érigea cette colonne. Depuis mon enfance j'étois accoutumée à mettre des fleurs dans le vase, et j'aimais

bien cette petite chapelle que les commissaires nationaux ont fait détruire. Mais à la place de la colonne j'ai moi-même transplanté un beau rosier blanc, on y a porté du terreau, j'allois l'arroser soir et matin, j'y faisois chaque jour une prière, et ce rosier a été si bien soigné qu'il est déjà presque tout fleuri. A huit heures un quart, pendant que madame Roussel s'enfermoit encore dans ma chambre afin de défaire et de refaire notre porte-manteau pour la quatrième fois, je suis descendue dans la cour, et j'ai appelé Jeanneton qui ne se doute pas de notre départ, car personne n'est dans le secret que notre fermier.

Jeanneton, ai-je dit, je voudrois avant de me coucher aller faire une petite prière au rosier blanc. Cela ne l'a pas surprise; seulement elle a trouvé qu'il étoit bien tard, et comme elle avoit peur de passer par le cimetière, nous

nous sommes fait suivre par le jardinier, qui est un bon vieillard bien pieux. La nuit est belle, je n'ai jamais vu les étoiles si brillantes; cela inspire la dévotion, et quand on les fixe attentivement il semble que Dieu parle à notre ame! . . . Quand nous avons été près du rosier nous nous sommes mis tous trois à genoux, et nous avons dit à demi-voix les litanies de la Ste Vierge. Ensuite j'ai fait de toute mon ame une prière particulière, pour que Dieu bénisse ma fuite et me réunisse à ma famille. Et puis en me levant j'ai coupé une branche du rosier, que je veux emporter avec moi. En m'éloignant du rosier j'ai pensé que je ne le soignerois plus, et cela m'a fait de la peine. J'ai retourné la tête pour le voir encore une fois, mais je ne pouvois plus le distinguer. . . . Au bout de l'avenue: écoutez, ai-je dit au jardinier et à Jeanneton, je

vous confie que ma bonne ne veut plus que je vienne cultiver ce rosier, mais promettez-moi tous deux que vous en aurez toujours soin, et que chaque jour vous y ferez une prière. Ils me l'ont promis, et j'ai donné un louis au jardinier. Pour Jeanneton je l'ai menée dans mon cabinet, je lui ai donné deux tabliers de mousseline et quelques autres petites choses. Je lui ai dit après cela d'aller se coucher, et je l'ai embrassée; j'étois attendrie, car je ne la reverrai plus, et Jeanneton est une bien bonne fille. Depuis que je suis revenue du rosier, je suis calme et j'ai d'heureux pressentimens . . .

*à onze heures trois quarts.*

Tout dort depuis long-temps dans le château, excepté ma bonne, le fermier et moi . . . tout est prêt . . . j'ai dans mon sein ma chère petite croix de rubis, je tiens ma branche de roses blanches, je fuis l'impiété et l'ignominie,

je vais chercher mes parens, je pars avec courage et confiance. O mon Dieu, guidez-moi et protégez ma tante, ses enfans et nos amis qui n'ont pu s'échapper! . . .

*de Liège, ce 21 mai.*

. . . Enfin nous avons découvert la nièce du curé qui nous a dit positivement que son oncle lui avoit confié que maman est en Angleterre. \*) Ainsi nous partons pour la Hollande d'où nous passerons en Angleterre. Quoi, dans trois semaines peut-être, je serai dans les bras de mon père, de maman! . . . je reverrai mes frères et mes soeurs! . . . Heureuse Adélaïde! . . .

*d'Amsterdam, 2 juin.*

. . . Emilie est charmante: je l'aime de

\*) On verra par la suite que le curé craignant l'indiscrétion reconnue de sa nièce, lui fit cette fausse confidence pour mettre le secret à couvert.

tout mon coeur. \*) . . . . On vient de nous dire qu'un malheureux émigré qui est depuis deux jours dans la maison voisine, est bien malade et manqué de tout. On dit que c'est un vieillard qui a au moins soixante ans. J'irai le voir ce soir avec ma bonne . . .

*même jour, à neuf heures du soir.*

Quelle rencontre! et combien elle m'a touchée! . . . Cet émigré c'est notre bon curé de Romeval! . . . Nous avons bien pleuré ensemble . . . Je lui ai donné cinq louis, et ma bonne en a ajouté un de son argent: cette petite somme le tire d'affaire, car avec cela il peut s'acheter un habit et se rendre à Utrecht où on lui a promis une place. Je l'ai supplié de dire une messe pour le repos de l'âme du bon Jérôme, je n'avois pu m'acquitter plutôt de ce

---

\*) Le lecteur doit se rappeler que cette Emilie est Clara, comtesse d'Harfeld.

devoir parce que ma bonne, pour des raisons que j'ignore, ne veut pas que je sorte, pas même pour aller à la messe. Et elle m'a défendu de donner la moindre commission à qui que ce soit. J'ai profité de cette occasion pour me confesser, il y avoit si long-temps que je n'avois pu le faire ! On est bien tranquillisé quand on a reçu l'absolution, cela soulage d'un si grand poids ! ...

*4 juin, d'Amsterdam.*

Emilie a reçu une harpe qu'elle n'avoit pu emporter et qu'elle avoit fait mettre à la diligence. Cette harpe lui est chère parce qu'elle lui vient de sa soeur Alphonsine. Emilie est bonne musicienne, elle joue à merveille du piano, mais elle n'est pas forte sur la harpe. Elle m'a donné des leçons de piano que je lui rends sur la harpe ; en outre elle a la bonté de me prêter sa harpe tant que je veux, ce qui me fait bien plaisir . . . J'ai arrangé dans



ma chambre une petite chapelle bien jolie. J'avois une estampe en couleur faite d'après un tableau de Raphaël, qui représente la Ste Vierge avec l'enfant Jésus. Je l'ai copiée à la gouache, et je crois que mon petit tableau qui est encadré, n'est pas mal. Au dessous de ce tableau sur une petite table, j'ai posé, en mémoire, du rosier blanc de Romeval, une grosse branche de roses blanches artificielles de mon ouvrage, et j'ai mis cette branche dans le charmant petit vase de porcelaine que m'a donné mon cher Edouard. Tous les matins en nous levant, Emilie et moi, nous faisons une prière devant cette table qui est pour nous un autel. Nos deux prières sont semblables comme nos situations et nos sentimens; nous demandons à Dieu la même grâce, celle de nous rendre à notre famille.

26 juillet, Amsterdam.

J'ai enfin eu avec ma bonne une ex-

plication qui me rend bien heureuse. Je l'ai pressée de vouloir bien me dire pourquoi elle gardoit un si triste silence avec moi, et pourquoi nous restions si long-temps en Hollande au lieu d'aller en Angleterre. Elle m'a répondu: *Soyez bien tranquille; j'agis d'après les ordres de vos parens.* Bon Dieu, me suis-je écriée, vous avez donc de leurs nouvelles? Oui oui, a-t-elle répondu, vous les reverrez dans trois mois. Il ne m'est pas permis de vous en dire davantage. J'ai eu beau la presser, je n'ai pu rien obtenir de plus, mais n'est ce-pas assez pour être heureuse? . . . Madame Roussel est la vertu et la vérité mêmes; elle est incapable de tromper. Ce secret lui coûte à garder, c'est ce qui la rend si triste! . . . Hélas, comment mes chers parens peuvent-ils douter de ma discrétion, et me cacher ce qu'ils confient à ma bonne! . . . Mais je dois obéir et

me soumettre sans murmure . . . Ne me suffit-il pas d'être sans inquiétudes pour eux (car ma bonne dit qu'ils sont tous en parfaite santé), et de savoir que je les reverrai sûrement cette année?

*d'Amsterdam, 2 septembre.*

Le temps s'écoule, grâce à Dieu! dans six semaines je serai dans le sein de ma famille! . . .

A présent que je n'ai plus d'inquiétudes pour moi, j'en ai davantage pour Emilie. Que je voudrais qu'elle fût heureuse! elle mérite tant de l'être! . . . Elle a fait acheter quelques livres, et dans ce moment nous relisons ensemble *les Veillées du château*. Cette lecture nous inspire beaucoup d'intérêt pour l'auteur. La pauvre femme est comme nous errante et fugitive; on dit qu'elle a bien des ennemis, je suis bien sûre pourtant qu'elle n'en a point parmi les bonnes mères de famille et

les jeunes personnes : elle aime tant les enfans ! . . . Nous trouvons qu'elle les fait parler avec beaucoup de naturel ; il faut qu'elle les ait bien étudiés, et qu'elle n'en ait connu que d'aimables. J'ai lu dans un de ses ouvrages, qu'en Pologne un grand seigneur a dans son jardin une île contenant un petit village, uniquement habité par des enfans. Comment madame de Genlis ne va-t-elle pas se réfugier là ? Certainement on l'y recevrait à bras ouverts, elle y vivrait heureuse, et elle n'aurait pas à craindre d'en être renvoyée.

*d'Amsterdam, ce 4 octobre.*

Mon aimable Emilie a retrouvé ses parens ; j'ai partagé sa joie du fond de l'ame. Elle est partie ce matin ; nos adieux m'ont fait bien de la peine, mais elle sera heureuse, cette idée doit me consoler. Elle a voulu absolument me laisser sa harpe comme un gage de son amitié, je désirois lui en don-

ner un de la mienne, elle m'a demandé mon petit vase avec les roses blanches; c'étoit un sacrifice pour moi, ce vase me venant d'un frère si chéri! Mais la harpe d'Emilie fut aussi un présent d'une soeur bien-aimée, ainsi il étoit juste de faire une chose semblable pour Emilie; je lui ai donné le vase et les roses, et je lui ai fait promettre que si elle se marie, elle portera ce bouquet le jour de ses noces. . . . .

*d'Amsterdam, ce 22 octobre.*

O mon Dieu, venez à mon secours! . . . Comment pourrai-je conter ce funeste événement . . . Depuis hier je suis si tremblante, que je ne puis ni dessiner ni écrire . . . Mon écriture est à peine lisible . . . Je reprendrai demain ce journal, il m'est impossible de tenir ma plume . . . .

*d'Amsterdam, ce 23 octobre.*

Mes chers parens, c'étoit donc une  
erreur

erreur . . . Je ne vous reverrai point dans quelques jours! . . . O je ne puis que pleurer et prier Dieu . . . J'écrirai ce soir.

*d'Amsterdam, ce 24 octobre.*

Je n'ai pu écrire hier au soir, je crois que j'avois de la fièvre. Je suis mieux ce matin . . . O maman, si j'ose me flatter encore de pouvoir un jour vous remettre ce journal, quel sera votre effroi en lisant ce détail affreux! . . .

Le 19 de ce mois notre hôte mourut; sa nièce, jeune fille de quatorze ans qui parle assez bien anglois, monta chez nous; cette petite fille qui, à ce qu'il me paroît, manque d'éducation, est peureuse comme Jeanneton, et me fit toutes sortes de contes de revenans. Le lendemain elle m'en fit encore, et me dit que l'ame de son oncle *rôdoit à minuit dans la maison*, et qu'ayant entendu du bruit, elle s'étoit levée et qu'elle avoit vu son oncle dans un

*linceuil blanc assis au comptoir.* Elle ajouta que la servante l'avoit vu *allumant une pipe.* Ces folies m'amusoient, j'en riois; mais pourtant en songeant que le mort étoit toujours dans la maison et justement sous notre chambre, j'avoue que cela finit par me faire peur aussi. C'est bien bête, mais je ne dois rien déguiser. Le soir je n'osois plus aller dans notre cabinet sans lumière ou même seule, et quand la boiserie craquoit, j'avois des tressaillemens involontaires. Enfin j'étois fâchée que ma bonne suivant notre coutume éteignît la lumière en se mettant au lit. J'avois honte de cet enfantillage, et je n'en disois rien. Nous couchons, ma bonne et moi, dans la même chambre.

*Le 21.* Il y avoit environ une heure que nous étions couchées. La peur m'avoit tenue éveillée assez long-temps; enfin je commençois à m'endormir,

lorsque tout-à-coup j'entends distinctement marcher dans la chambre. J'appelle à grands cris ma bonne qui a toujours un sommeil fort léger; personne ne répond . . . Glacée de terreur, je m'enfonce dans mon lit, je mets mon drap sur la tête, et je prie Dieu de tout mon coeur . . . Dans ce moment une violente secousse donnée au pied de mon lit fait trembler toute la chambre, et en même temps on tire avec force toutes mes couvertures. Je ne sais pas comment je ne me suis pas évanouie; je conservois ma connaissance, mais il me sembloit que j'avois un poids terrible sur l'estomac, qui m'empêchoit de changer de place et de respirer . . . Alors une voix basse et enrouée, une voix effroyable a dit: *Allons, allons, il faut mourir!* . . . O j'ai bien cru que je touchois à ma dernière heure! . . . Mais j'ai pensé que Dieu recevroit mon ame; cette



idée m'a donné du courage, j'ai fait le signe de la croix, et reprenant de la force, je me suis jetée à bas de mon lit pour me mettre à genoux. A peine y étois-je, que je me sens presser le cou par deux grands bras tout crus et froids comme de la glace . . . Je me débats, je me relève, je m'échappe, j'entends un bruit affreux de tables, de meubles renversés, on pousse un cri lamentable, et puis un profond silence! . . . Je reste immobile . . . le silence continue . . . j'invoque la sainte Vierge, je me ranime, et je songe à gagner la porte pour m'enfuir. Dans l'obscurité totale où j'étois, je pris un chemin contraire, et en avançant je heurte contre quelque chose et je tombe sur le lit de madame Roussel que je ne pouvois prendre pour le mien, parce que c'est un lit de sangle sans rideaux. Je tâte ce lit; ma bonne n'y étoit pas! . . . Cela me fit frémir d'abord, mais un

moment de réflexion me fit penser que toute cette aventure pouvoit être fort naturelle; j'imaginai que ma bonne avoit fait ces étranges choses en dormant, comme ce domestique de ma tante dont on nous a conté dans mon enfance tant de choses singulières. Quoique toujours bien tremblante, je fus pourtant un peu rassurée par cette idée. Sachant que la porte de la chambre n'est qu'à deux pas du petit lit, j'y fus tout de suite, et j'entrai dans mon cabinet; j'y cherchai à tâtons un flambeau, et puis j'ouvris la porte qui donne sur l'escalier, où brûloit une lampe qui n'étoit pas encore éteinte. Je fus bien contente en revoyant de la lumière! J'allumai la chandelle, et j'appelai une servante qui couche près de nous; elle vint, et je rentrai avec elle dans ma chambre, où je vis ma pauvre bonne en chemise et sans connaissance, étendue sur le plancher. La

servante la porta dans le lit; je lui fis respirer des sels, et elle rouvrit les yeux. Pendant tout cela la servante montrait beaucoup d'étonnement et d'effroi, elle ne parle que le hollandois, je ne comprenois pas ce qu'elle disoit, je la congédiai, et je me retrouvai seule avec ma bonne; j'avois gardé la lumière, je passai une robe dans mes bras, je vins m'asseoir au chevet de son lit, je lui demandai comment elle se trouvoit; elle me regarda fixement sans me répondre; je renouvelai ma question; alors se penchant vers moi, elle me dit tout bas à l'oreille: *Ecoutez, il ne faut pas parler de ceci. . . . Il ne faut pas qu'Adélaïde le sache.* Ces paroles et son air extraordinaire me causèrent une cruelle palpitation de coeur . . . O chère bonne, dis-je en l'embrassant, tranquillisez-vous, remettez-vous, tâchez de dormir . . . De dormir? reprit-elle, quand je

dois être guillotinée le dix-sept? . . .  
 et le dix-sept c'est demain! A ces  
 mots je sentis mon sang se glacer par  
 une nouvelle frayeur qui n'étoit que  
 trop fondée! . . . Et ma bonne repre-  
 nant la parole: Mon sacrifice est fait,  
 dit-elle, mais Adélaïde à l'hôpital! . . .  
 Les barbares! . . . ils l'ont arrachée  
 de mes bras, et l'ont mise à l'hôpital!  
 . . . En achevant cette phrase elle se  
 mit à pleurer . . . Non, je ne puis  
 dépeindre ce que j'éprouvai dans ce  
 moment! . . . La reconnoissance et la  
 pitié m'ôtèrent toute ma terreur, je me  
 jetai à son cou en fondant en larmes.  
 O vous, respectable amie, m'écriai-je,  
 vous qui me tenez lieu de mère, vous  
 mon seul appui, mon seul guide, re-  
 prenez votre raison, reconnoissez votre  
 Adélaïde — Adélaïde! où est-elle? —  
 Elle est près de vous . . . — Non  
 je suis en prison, Adélaïde est à l'hô-  
 pital . . . — Ouvrez les yeux, regar-

dez-moi, je suis Adélaïde. Ces derniers mots la calmèrent comme par enchantement. Son regard fixe s'adoucit, elle reprit une autre physionomie; me serra la main, me regarda tendrement en silence, et au bout d'un moment elle me dit comme si elle fût revenue d'un songe: Que s'est-il donc passé? Rien, chère bonne, répondis-je, il est tard, je vais me coucher. Bonne nuit, dit-elle d'un ton tout-à-fait calme. Je me levai, je portai la lumière dans le cabinet, où je la posai sans l'éteindre, je laissai la porte de la chambre entr'ouverte, et je me remis dans mon lit. Je n'avois plus peur du tout, mais j'étois accablée de douleur . . . Elle dormit assez tranquillement le reste de la nuit: pour moi je ne fermai pas l'oeil. Le lendemain matin elle étoit à-peu-près comme à son ordinaire, elle se plaignit pourtant d'une forte courbature, elle

étoit un peu plus rêveuse que de coutume, et elle avoit l'air de m'examiner avec inquiétude. « J'eus à supporter toute la journée les sottes questions de cette jeune fille dont j'ai parlé. La servante a dit à tout le monde dans la maison, que le fantôme de notre hôte, après avoir culbuté tous nos meubles, avoit voulu *tordre le cou* à ma bonne; je ne veux pas dire la vérité, et l'on est persuadé que nous avons eu la plus terrible apparition. Ce jour-là je vis arriver le soir avec bien de la peine! . . . Chaque mouvement de ma bonne m'effrayoit. Après souper quand nous fûmes toutes seules, au lieu de se mettre à son ouvrage, elle approcha sa chaise tout près de la mienne, et me dit avec sa voix basse et étouffée: Je veux pourtant le savoir; que s'est-il passé cette nuit? qu'ai-je fait? — Mon Dieu, ma bonne, laissons cela, vous étiez un peu ma-

lade; voilà tout . . . — Oui, oui, je suis malade, je n'ai plus ma tête; mon enfant, laissez-moi, fuyez-moi, j'ai perdu la raison . . . Ses sanglots lui couvrirent la parole, je me jetai dans ses bras. Moi vous fuir, lui dis-je en versant un déluge de pleurs, quand vous avez tout quitté pour moi? non rien ne me séparera de vous! . . . — Chère enfant, est-il bien vrai? vous ne m'abandonnerez pas? . . . Cette question qu'elle fit d'un ton si tendre, me déchira le cœur. O ma bonne, répondis-je, puisse-je ne jamais retrouver mes parens si je ne vous soigne pas avec toute l'affection de la fille la plus tendre . . . — Généreuse enfant! . . . mais je connois mon état, il est dangereux, il est effrayant . . . — Il ne peut l'être pour Adélaïde. — J'ai des intervalles, il est vrai . . . je me contiens depuis long-temps à cause de vous . . . mais j'ai toujours la tête

brûlante . . . je rêve toujours . . . je puis me taire pourtant. Ce méchant *Brutus*, c'est lui . . . — N'y pensons plus. Consolez-vous, chère bonne. Vous n'avez que mal aux nerfs, vous guérirez. — Le croyez-vous? — J'en suis sûre. Ce petit entretien lui fit du bien . . . La nuit s'est assez bien passée, seulement elle a beaucoup parlé en dormant, chose qui lui arrive sans cesse depuis notre émigration, mais alors elle parle si bas et si peu distinctement que l'on n'entend qu'un murmure très-sourd, sans pouvoir distinguer une parole.

*d'Amsterdam, 26 octobre.*

Ma pauvre bonne est toujours dans le même état, elle n'a pas un seul instant de parfaite raison, mais elle m'aime toujours, et sa folie en général est douce; dès que la jeune fille ou la servante viennent chez nous, elle est silencieuse, et personne encore ne



s'aperçoit de son mal. Hélas ! tout ce qu'elle m'avoit dit sur mes parens n'étoit qu'une rêverie. Comme elle m'avoit expressément défendu de lui en reparler, je n'osois lui faire de nouvelles questions ; plusieurs fois cependant je hasardai d'une manière indirecte de la faire parler sur ce point, mais inutilement, et elle paroissoit fâchée. J'avois tant de confiance en sa vertu, en sa prudence, en ses lumières ; ma pauvre bonne maman dans ses derniers momens m'avoit, si expressément ordonné de lui obéir en toutes choses, que rien n'égalait ma soumission pour elle . . . .

Je remarquois bien depuis notre fuite un grand changement dans son humeur, mais je ne me permettois pas de réfléchir là dessus . . . Elle écrivoit sans cesse, ce qui étoit en elle une nouveauté ; elle ne me montrait jamais ses papiers ; je croyois qu'elle écrivoit

à mes parens. Je le lui dis un jour, et elle me répondit : *Vous l'avez deviné.* Je lui portois toujours mon journal, ne voulant rien écrire à son insçu; elle avoit l'air de le lire : . . . à présent je ne le lui porte plus, et elle ne me le demande jamais. — —

Une chose bien désolante c'est le temps énorme que nous avons perdu ici. J'ai été si agitée ces jours-ci que je n'ai été capable de rien; il faut pourtant prendre un parti, il faut aller en Angleterre, puisque la nièce du curé a dit positivement que maman y étoit. Hélas, y sera-t-elle encore? . . .

Quelles sont ses inquiétudes sur moi! . . . Je me rappelle que la gouvernante d'Emilie disoit que mon père ayant aimé la révolution, ne seroit pas sous son nom en Angleterre; comment donc le trouverai-je? . . . Et moi-même, puis-je aller dans ce pays sous le nom d'Armilly? oserai-je dire que

j'y viens chercher mon père qui s'y cache? cela pourroit lui être funeste. . . . — Mon Dieu, que ferai-je? . . . O combien de toutes manières je regrette Emilie! elle avoit une gouvernante, je me serois mise sous sa conduite, elle m'auroit conseillée! . . . A mon âge il est doux et facile d'obéir! mais qu'il est embarrassant et cruel de se décider par soi-même! . . . Sans guide et sans expérience, comment se tirer d'une telle situation! si je n'avois pas autant de confiance en la bonté de Dieu, je succomberois à mes chagrins . . .

*d'Amsterdam, 28 octobre.*

Nous partons pour l'Angleterre et sous des noms supposés, c'est le plus prudent. J'ai pris le nom de *Cordélie*; c'est dans *le roi Léar* de Shakespeare une fille bien tendre, voilà pourquoi j'aime tant ce nom . . .

*Londres, 15 novembre.*

Enfin nous quittons cette auberge pour nous mettre en pension chez un apothicaire, un *chimiste*, comme on dit ici. Les gens de cette auberge disent que c'est le plus honnête homme du monde, et très-considéré dans son état; il s'appelle monsieur Purvis. Il m'enseignera un médecin pour ma bonne, et pourra lui-même la soigner; on assure qu'il sait très-bien la médecine. Ma pauvre bonne a bien besoin de faire des remèdes, puisqu'il se joint à son dérangement de tête de si terribles maux de nerfs. En arrivant ici j'ai tout de suite demandé un médecin; je n'ai pu l'avoir encore. Quand on n'a ni domestique ni servante, et qu'on n'ose sortir de sa chambre, on est bien à plaindre dans la situation où je suis! . . . L'argent me manquera bientôt, et assurément je ne veux pas entamer celui de ma bonne . . . Depuis qu'elle

n'est plus en état de faire les comptes  
notre dépense est inconcevable, pour-  
tant je me refuse tout pour moi, mais  
je compte mal, je ne connois pas les  
monnoies angloises, je crois que l'on  
m'a trompée plus d'une fois. Puisque  
ma bonne ne peut plus rien faire, il  
faut que j'apprenne à savonner; le blan-  
chissage est trop cher . . . . Je passe  
ici pour être sa nièce. J'ai prié notre  
hôtesse de me procurer quelques éco-  
lières pour la harpe et pour le dessein,  
mais je ne veux donner des leçons que  
chez moi. Notre hôtesse m'a amené  
un musicien pour juger de mes talens;  
c'est un homme de soixante ans qui  
joue très-bien de l'orgue. Il m'a  
donné les plus grands éloges, et m'a  
proposé d'arranger par souscription un  
concert à mon profit, en m'assurant  
que cela me vaudroit beaucoup d'ar-  
gent; mais je ne consentirai jamais à  
me montrer ainsi en public . . . —

Ce

Ce musicien m'a promis de me donner une écolière qui s'appelle *miss Thornhill*.

*Londres, 20 décembre.*

Je n'ai pu écrire hier à cause de notre déménagement. Nous voilà enfin établies chez monsieur Purvis. Nous y arrivâmes hier matin à neuf heures. Monsieur Purvis est un bien digne homme, et madame Purvis une femme bien vertueuse et bien pieuse; elle est irlandaise et catholique. Miss Sarah, leur fille unique, âgée de dix-neuf ans, n'est pas jolie, mais elle est d'une bonté et d'une douceur parfaites. C'est un grand bonheur pour moi d'avoir été reçue dans cette maison. On m'avoit refusée d'abord à cause de l'état de ma pauvre bonne, mais je pris sur moi d'écrire à monsieur Purvis; ma lettre étoit en bien mauvais anglois, et pourtant elle toucha ce bon homme. J'ai lieu de croire que madame Pur-

vis, effrayée de la maladie de ma bonne, nous voit ici avec peine; elle me traite froidement, mais elle est très-polie, et j'espère qu'avec le temps je gagnerai son amitié. La pension que je paye me paroît bien chère, et nous n'avons pour tout logement qu'une petite chambre très-sombre, et un petit cabinet fort joli, mais où l'on ne peut tenir commodément que trois ou quatre personnes tout au plus.

*21 décembre.*

Monsieur Purvis a examiné ma bonne, et la trouve bien malade. J'ai dit que je voulois absolument avoir le meilleur médecin de Londres; il m'a dit que cela seroit bien cher, mais je ne veux rien épargner pour elle, c'est mon devoir, et je le remplis de bon coeur. J'ai commencé hier à savonner; cela n'est pas si difficile que je le croyois, mais j'avois mis trop d'empois, ce qui fait que j'ai gâté et déchiré trois

fichus . . . Miss Thornhill vient demain à dix heures prendre chez moi sa première leçon de harpe; elle me donnera une couronne par leçon. Cela me répugne bien de recevoir de l'argent pour des leçons, mais enfin c'est vivre de son travail, et cela est honorable. D'ailleurs il le faut bien. Je n'ai plus que l'argent nécessaire pour payer trois mois de notre pension, et je suis obligée d'acheter tant de drogues pour ma bonne, sans compter les visites du médecin qu'il faudra payer.

22 décembre.

Je ne suis pas du tout contente de ma nouvelle écolière, miss Thornhill. Elle a vingt ans, elle est fort laide, et si grande et si grosse qu'elle remplissoit tout mon cabinet. Elle est entrée chez moi tenant sous son nez un flacon de sel, en disant qu'il y avoit dans toute la maison une odeur affreuse de rhubarbe, et qu'il étoit étrange de la



ger chez un apothicaire. Elle étoit suivie d'une femme-de-chambre qui avoit l'air bien grognon, et d'un petit garçon de huit ans, qui est son frère; cet enfant est aussi laid que mal-élevé, il louche à faire peur, et comme il a naturellement la bouche de travers et des manières très-impolies, j'ai réellement cru, quand il s'est avancé vers moi, qu'il me faisoit une grimace, mais c'est son visage ordinaire. Miss Thornhill s'est récriée sur la petitesse de mon cabinet en disant: *Nous étoufferons ici!* J'ai proposé d'éteindre le feu; au lieu de me répondre, miss Thornhill m'a priée de jouer de la harpe, ce que j'ai fait sur-le-champ. Pendant tout ce temps le petit garçon n'a cessé de faire un bruit épouvantable, de se moquer de moi, de me tirer les cheveux, de me donner de petites tapes, et mille gentilleses de ce genre. Miss Thornhill rioit beaucoup

de toutes ces jolies espiégleries, et ne m'écoutoit pas du tout, et avant que j'eusse achevé ma sonate, elle m'a interrompue en disant qu'elle alloit prendre sa leçon. Elle s'est mise à la harpe, et elle m'a montré assez d'application, mais son frère ne nous a pas laissé un moment de tranquillité; il tourmentoit sa soeur sans relâche, qui alors loin de rire, s'est fâchée si sérieusement qu'elle a fini par s'emporter au point de lui donner avec colère un grand soufflet. L'enfant s'est mis à crier, et s'est jeté avec fureur sur miss Thornhill; il lui a fait une grande égratignure au bras avec ses ongles; miss Thornhill lui a donné un second soufflet, la femme-de-chambre s'est précipitée sur lui en disant qu'elle alloit le fouetter. Comme je ne voulois pas voir cela, je me suis sauvée dans ma chambre, mais bientôt tout s'est apaisé; on m'a rappelée, miss Thorn-

hill m'a donné un cachet en m'assurant qu'elle ne ramèneroit plus son frère. C'est ainsi que s'est passée ma première leçon. Le moment où j'ai reçu le cachet m'a été bien désagréable, d'autant plus que miss Thornhill a un air extrêmement dédaigneux. Elle venoit de sortir, et j'étois toujours debout à la même place tenant ce cachet, et j'avois envie de pleurer. Enfin j'ai dit: J'emploierai l'argent de ce cachet pour ma bonne, alors je le regarderai sans peine . . . J'ai réfléchi depuis à ce mouvement d'humiliation, et je crois qu'il est condamnable, parce qu'il ne peut venir que de la vanité, car on ne doit rougir que d'avoir tort, et surement dans cette occasion je n'ai rien fait de répréhensible.

26 décembre.

Le médecin est venu, a vu ma bonne, et ne croit pas qu'on puisse la guérir! Tout ce qu'il m'a dit là dessus, m'a

causé tant de chagrin que j'en ai été malade. J'ai eu un accès de fièvre. Grand Dieu, que deviendrions-nous si ma santé se dérangerait tout-à-fait ! Cette idée est terrible. Je ne me porte pas bien depuis deux mois, et je suis fort maigrie. J'aurois besoin de prendre l'air et de faire un peu d'exercice, mais comment quitter ma bonne ! . . . Cependant je sors tous les dimanches avec madame Purvis pour aller à la messe, et puis faire un tour de promenade ; j'ai un grand chapeau et un voile qui me cachent entièrement le visage. Pendant ce temps une des servantes reste avec ma bonne, je lui donne quelque chose pour cela. Mais jusqu'au moment où je rentre, je suis inquiète. Je sens que personne ne doit et ne peut me remplacer auprès de ma bonne. Pauvre femme ! . . . son état est donc sans espérance ! . . . Hélas combien son attachement pour moi

lui coûte cher ! Elle avoit une pension de ma bonne maman ; si au lieu de venir avec moi, elle se fût retirée avec son mari, elle n'auroit éprouvé ni persécutions ni frayeurs, elle auroit conservé sa raison et sa santé, elle seroit heureuse ! je suis la cause de tous ses malheurs ! — —

*de Londres, 15 janvier 1795.*

Je suis toujours dans le plus grand embarras relativement à mes parens. Je sais bien par monsieur et madame Purvis les noms des émigrés françois qui sont à Londres, mais à quoi cela me sert-il, si mon père y est sous un nom supposé ? et comment pourra-t-il me trouver puisque je me cache ? J'ai pensé plus d'une fois que les gazettes pourroient m'instruire, mais ma mère et ma bonne maman m'ont défendu formellement de lire les papiers publics. Ma bonne maman, deux jours avant sa mort, me renouvela encore

cette défense. Elle me dit que depuis la révolution, les gazettes étoient remplies d'impiétés, ou contenoient le récit des choses les plus abominables en tout genre. J'ai donné ma parole de ne jamais jeter les yeux sur ces papiers...

J'ai bien pensé à me confier à madame Purvis, qui pourroit me conseiller et prendre des informations, mais outre qu'elle me traite toujours un peu sèchement, j'ai remarqué qu'elle parle beaucoup et qu'elle est un peu indiscrete, et si une indiscretion alloit exposer mes parens! — —

Monsieur Purvis est un excellent homme, mais il ne sort jamais, il est très-distract, et s'occupe uniquement de son métier. — —

27 janvier.

Outre mes deux écolières, miss Thornhill et madame Maitland, je vais en avoir encore une autre, miss Dalzel;

c'est madame Maitland qui me la procure.

Depuis trois semaines mes écolières m'ont acheté deux camés, un petit tableau de fleurs et quelques ouvrages à l'aiguille; tout cela m'a valu cinq guinées. Avec cet argent j'achèterai plusieurs choses dont j'ai besoin pour faire des fleurs artificielles. — — —

4 février.

Hier au soir ma bonne fut si mal qu'après l'avoir mise dans son lit à sept heures, je descendis en bas pour supplier monsieur Purvis de monter un moment. J'entrai dans la boutique, ce que je ne fais jamais. J'y trouvai un étranger très-bien mis, qui parloit à monsieur Purvis. Je n'osois avancer, je restois à la porte, espérant que l'étranger s'en irait; mais il me regardoit d'un air surpris, et parla tout bas à monsieur Purvis, qui se retourna et m'appela. Je m'approchai avec

beaucoup de timidité; l'étranger m'en imposoit, et puis je suis devenue bien sauvage. Je priai monsieur Purvis de venir voir ma bonne, (que j'appelle ici ma tante); il me répondit qu'il alloit me suivre. Comme je me retournais pour m'en aller, l'étranger me fit une profonde révérence; que je lui rendis, et je remontai bien vite dans ma chambre. Monsieur Purvis ne vint qu'au bout de trois quarts d'heure; l'étranger l'avoit questionné tout ce temps sur moi, ce qui m'inquiéta d'abord. Mais ce matin madame Purvis est venue demander des nouvelles de ma bonne, et elle est restée assez longtemps avec moi dans mon cabinet, ce qui ne lui arrive jamais. Elle m'a beaucoup parlé de cet étranger; il s'appelle monsieur Godwin, il a une immense fortune dont il fait un usage admirable, c'est un homme bien vertueux et bien pieux, et d'un âge re-



spectable; ainsi l'espèce de curiosité qu'il a témoignée sur moi ne venoit que de sa bonté, et ne doit pas m'inquiéter.

8 février.

Je suis obligée de donner une garde à ma pauvre bonne; j'ai passé les deux dernières nuits à la veiller; je suis bien fatiguée et encore plus affligée. Grâce au ciel je puis subvenir à toutes les dépenses qu'il faut faire. J'ai vendu ma montre, mon étui d'or et mon étoile de diamans. — —

20 février.

Madame Purvis gagne bien à être connue; le chagrin qu'elle me voit et les soins que j'ai de ma bonne, l'ont rendue aussi tendre pour moi qu'elle étoit froide dans les commencemens. Si cela continue, je lui confierai tous mes secrets. — —

28 février.

Ma bonne étant infiniment mieux

depuis plusieurs jours, j'ai été trois fois prendre du thé chez madame Purvis. Les deux premières il n'y avoit, comme je l'ai déjà dit, qu'elle et Sarah sa fille; mais aujourd'hui j'y ai trouvé monsieur Godwin, ce qui m'a d'abord interdite; cependant la conversation de cet homme respectable m'a bientôt assez intéressée pour m'ôter toute ma timidité. La cause de son intérêt pour moi est touchante et singulière; il est marié, et il a une fille unique de mon âge, qui me ressemble, à ce qu'il dit, comme deux gouttes d'eau. Elle est en Portugal, (pays où monsieur Godwin a passé vingt ans). Cette jeune personne est dans un couvent avec le dessein de s'y faire religieuse. Monsieur Godwin ne veut pas qu'elle prononce ses vœux avant l'âge de vingt-un ans; mais il désire qu'elle persévère, et c'est, dit-il, parce qu'il l'aime passionnément qu'il le souhaite, afin

de n'avoir jamais à craindre pour elle les séductions du monde, et afin d'être assuré de son bonheur éternel. Un père qui pense ainsi pour une fille unique, a certainement une piété parfaite, surtout quand il a une grande fortune. Monsieur Godwin m'a montré une bienveillance dont je suis bien touchée; il m'a beaucoup louée de ne vouloir pas jouer de la harpe ou chanter dans des concerts. Il m'a fait toutes les offres de services imaginables, et m'a donné d'excellens conseils. Il m'a demandé si j'avois des livres françois; j'ai répondu que j'en manquois absolument, n'ayant personne pour me guider dans mes lectures. Il a dit qu'une jeune personne ne pouvoit être trop prudente à cet égard; il a même blâmé la lecture des romans les plus honnêtes; en tout, il est très-austère, mais il est bon et extrêmement obligeant. Il a dit, sans que je le lui

demande, qu'il m'enverroit des livres.

*ce premier mars.*

Monsieur Godwin m'a envoyé des livres, et le choix qu'il a fait prouve bien sa piété. Ces livres sont: Les sermons de Bourdaloue, que je ne connoissois que de réputation, le petit catéchisme de Massillon que j'avois déjà lu avec ma bonne maman, et les nuits d'Young en françois, que je ne connois pas du tout.

*3 mars.*

J'ai une nouvelle écolière sur *ma seule réputation*; c'est mistriss Stopford, qui a fait demander à me voir ce matin. Madame Purvis m'a dit qu'elle la connoissoit de nom, que c'étoit une jeune dame très-riche et très-honnête. Je l'ai reçue; elle n'est pas de la première jeunesse, mais elle est fort agréable, elle chante assez bien, et veut apprendre à s'accompagner

de la harpe. Je lui ai déjà donné une leçon.

4 mars.

Enfin j'ai fait toute ma confiance à madame Purvis, et l'extrême amitié qu'elle me montre depuis quelque temps, méritoit bien cette preuve de confiance. Elle m'a promis de lire toutes les gazettes, de feuilleter les anciennes, de m'en rendre compte, et de prendre d'ailleurs toutes les informations possibles. Ce soir elle est revenue chez moi pour me conseiller de tout confier à monsieur Godwin; elle m'a fait observer que je dois compter entièrement sur le zèle et les services d'un homme si bon et si vertueux, et qui peut m'être si utile par ses amis, ses correspondances, sa sagesse et ses lumières. J'ai trouvé ce conseil excellent, et il a été convenu que madame Purvis parlera demain à monsieur Godwin, en lui demandant de ma part

un

un secret inviolable. Enfin je puis donc espérer à présent de découvrir où sont mes parens : que cette idée est consolante ! . . . .

5 mars.

L'excellent monsieur Godwin a reçu ma confiance avec la plus touchante sensibilité ; il veut me parler là dessus, je le verrai ce soir chez madame Purvis.

6 mars.

Je suis dans l'enchantement de ma conversation avec monsieur Godwin. Cet homme incomparable m'a promis formellement de découvrir où sont mes parens. Par un bonheur singulier il se trouve qu'il a une collection complète de toutes les gazettes faites depuis la révolution. Il va les relire toutes. Il m'a dit qu'il étoit sûr d'avoir vu le nom d'Armilly plusieurs fois dans les gazettes, qu'il se souvient même positivement que ces articles in-

diquoient les lieux où se trouvoit cette  
 famille, qu'il est certain aussi qu'un  
 des lieux indiqués étoit l'Espagne, mais  
 qu'il ne se rappelle plus ni le temps  
 ni l'époque ni les numéros des gazet-  
 tes. Il faudra qu'il relise tous ces pa-  
 piers; c'est un travail immense et de  
 plusieurs mois, si le hasard ne le fait  
 pas tomber tout de suite sur les arti-  
 cles que nous cherchons. Je lui ai dit  
 que j'avois appris en Hollande par la  
 gouvernante d'Emilie, qui l'avoit lu  
 dans un journal imprimé, que l'on avoit  
 rendu la liberté à ma tante de Pal-  
 mène, mais que je n'osois pas lui  
 écrire de peur de la compromettre, et  
 puis parce que je ne savois comment  
 faire mettre à la poste une lettre à son  
 adresse sans risquer de faire soupçon-  
 ner qui je suis. Il a fort approuvé  
 cette prudence, et il m'a conté à ce  
 sujet qu'un émigré de sa connoissance  
 ayant écrit dernièrement à sa mère de

la manière la plus réservée, la lettre avoit été ouverte à la poste, et que pour cela seulement la pauvre mère a été remise en prison. Cela fait frémir! quelle prudence il faut avoir! . . . .

Monsieur Godwin qui a des correspondans par tout, se charge de faire remettre par une occasion sûre à ma tante et à monsieur Duplessis des lettres que j'écrirai demain. En outre, il va sur-le-champ écrire en Espagne pour savoir si mes parens y sont encore. — — Je fondois en larmes tandis qu'il me disoit tout cela, il pleuroit aussi. En me quittant il m'a dit: Soyez bien tranquille, mademoiselle, je suis père, je me mets à la place de monsieur d'Armilly, je partage vos peines, mais je sens les siennes. Dans quelque lieu qu'il puisse être, je le découvrirai, et je vous conduirai moi-même dans ses bras. — — Quelle bonté adorable! . . . Il m'a demandé



une chose que madame Purvis trouve très-prudente, c'est de ne confier nos secrets à qui que ce soit sans son aveu. L'esprit de parti a fait à ma famille des ennemis irréconciliables; d'ailleurs monsieur Godwin m'a fait entendre qu'il avoit de puissans motifs de craindre tout pour moi, si l'on me connoissoit. Enfin il est bien juste que je ne fasse pas une démarche importante sans y être autorisée par ce protecteur généreux que la providence me donne. J'ai donc promis ce qu'il desiroit, il a reçu ma parole, et surement je la tiendrai scrupuleusement. Je ne dois pas oublier de dire qu'il m'a beaucoup pressée de ne plus donner de leçons, en m'offrant de me prêter tout l'argent dont j'aurai besoin pour ma bonne et pour moi. Mais quels que soient mon respect et ma reconnaissance pour lui, j'aime mille fois mieux vivre de mon travail que d'em-

prunter, et de faire des dettes que mes parens seroient obligés de payer. J'ai positivement refusé ses offres, mais en le remerciant comme je le devois . . . Dieu bénisse cet homme bienfaisant ! —

12 mars.

Aujourd'hui, comme je donnois une leçon à madame Stopford, madame Purvis est entrée pour m'apporter de la part de monsieur Godwin *Les quatre fins de l'homme* de Nicole qu'il m'a conseillées de lire. Madame Purvis a mis le livre sur la table, et s'en est allée. Alors mistriss Stopford a dit : Je suis sûre que c'est un livre de dévotion, puisque c'est monsieur Godwin qui le prête. Vous connoissez donc monsieur Godwin ? ai-je repris ? Je le connois seulement de réputation, a-t-elle répondu, mais c'en est assez pour savoir que c'est un saint et le meilleur de tous les hommes. Là dessus elle m'en a cité des traits vérita-

blement admirables et que madame Purvis ne m'avoit pas contés. Cet éloge n'est pas suspect d'une personne qui ne lui a jamais parlé; on ne peut pas croire que l'amitié la fasse exagérer. Quel bonheur qu'un tel homme ait bien voulu se charger de mes affaires! Je dois aussi bien de la reconnaissance à madame Purvis pour ses bons conseils et pour la tendresse qu'elle a pour moi. Je ne puis donc nier une idée de ses attentions. Elle m'envoie continuellement toutes sortes de petits présens en bonbons, pâtisseries, confitures, et l'autre jour elle a fait faire des glaces afin de m'en envoyer; enfin je ne crois pas qu'elle ait plus d'affection pour Sarah que pour moi.

18 mars.

La santé de ma bonne est toujours moins mauvaise depuis plus de huit

jours, mais sa tête est plus dérangée que jamais.

Monsieur Godwin veut que je fasse connoissance avec sa femme, qui est un ange comme lui. Elle vit dans la retraite à quinze mille de Londres, elle viendra la semaine prochaine, et je la verrai. Monsieur Godwin nous a conté hier, à madame Purvis et à moi, l'histoire de son mariage; elle est admirable. Monsieur Godwin, dès l'âge de quinze ans, étoit d'une telle dévotion qu'il vouloit absolument se faire moine. Il s'enferma dans un couvent de Portugal qui est beaucoup plus austère que nos religieux de la Trappe; par exemple il couchoit sur un lit dont on ne peut, dit-il, donner l'idée qu'en le comparant à une grande vergette; il dormoit sans draps sur ce crin ainsi posé, qui le piquoit de tous côtés. D'heure en heure, pendant toute la nuit, un religieux passoit dans tous les

corridors avec une grosse sonnette en criant: *Veillez pour prier, et souvenez-vous de la mort!* (cela est bien frappant.) Il portoit toujours une ceinture, une espèce de collier et des bracelets placés sur la peau, et remplis de petites pointes de fer. Il avoit pour toute nourriture du gros pain noir et de l'eau. Il a vécu comme cela cinq ans. Au bout de ce temps son père tombant dangereusement malade le rappela, et il le soigna deux ans. Son père mourut, et en rendant le dernier soupir il lui recommanda de prendre soin des enfans de son ami intime qui étoit mort ruiné. Monsieur Godwin se mit à la tête des affaires de cette famille, et plaça tous les garçons; il restoit une fille à laquelle monsieur Godwin voulut faire une pension, ce qu'elle refusa par délicatesse. Monsieur Godwin touché de ses vertus, l'épousa, uniquement pour lui assurer un sort;

ce n'étoit pas du tout par amour, car elle étoit fort laide et plus âgée que lui. Voilà comment il s'est marié, regrettant toujours de n'avoir pu suivre sa vocation. Il n'est pas étonnant qu'il approuve celle de sa fille, et qu'il soit charmé qu'elle veuille se faire religieuse. Il est bien tendre père; il est toujours aussi frappé de ma ressemblance avec sa fille: elle lui fait tellement illusion qu'é quelquefois en me regardant il tombe dans une totale distraction, ensuite il soupire et il rêve. Je crois que malgré lui il s'afflige en pensant que lorsque sa fille aura fait ses vœux, il sera séparé d'elle sans retour; et sa piété condamne ce mouvement qui est pourtant bien naturel.

Madame Purvis m'a dit que monsieur Godwin, quoique dans le monde, vit toujours avec une extrême austérité, mais il s'en cache pour ne pas paroître singulier; on ne croiroit pas à

le voir, qu'il jeûne si souvent et qu'il porte toujours un cilice, car il est très-gras; mais c'est qu'il est accoutumé à ce genre de vie depuis sa première jeunesse.

25 mars.

Monsieur Godwin cherche toujours une occasion pour envoyer mes lettres à ma tante et au bon monsieur Duplessis, mais il n'en a pas encore trouvé d'assez sûre à son gré. Il est en tout d'une telle prudence qu'il n'a pas voulu décidément que monsieur Purvis fût mis dans nos secrets, disant qu'il est trop distrait, que d'ailleurs il ne nous seroit utile en rien, et que c'est une indiscretion de faire une confiance importante sans nécessité.

Je n'enseigne plus madame Stopford, qui ne peut plus prendre de leçons parce qu'elle va faire un long voyage. La veille de son départ elle m'a encore parlé de monsieur Godwin avec

enthousiasme; elle venoit de voir une famille émigrée à laquelle il a rendu des services inouis; mais il ne se vante jamais de ces choses-là, c'est pourquoi je ne savois pas un mot de toute cette histoire. Chaque jour augmente ma vénération pour lui.

J'ai acquis deux écolières de plus; j'en ai cinq à présent; quand j'en aurai six je n'en prendrai plus de nouvelles, afin de me réserver assez de temps pour mes études particulières.

Je savonne et je repasse très-bien à présent. Je compte beaucoup mieux, je connois bien les monnoies angloises, j'en ai arrangé une petite collection dans une boîte, et j'ai écrit sur chaque pièce le nom et la valeur.

J'apprends aussi de monsieur Purvis les noms et les propriétés des drogues; il m'a donné des échantillons de toutes celles qui ne sont pas des poisons, ce qui me fait une petite pharmacie



bien jolie. Enfin je ne néglige aucun moyen d'apprendre quelque chose de nouveau. Monsieur Purvis est très-bon botaniste; il a été charmé de voir que je savois un peu de botanique, il m'en a donné quelques leçons, et il m'a prêté un bien bel herbier gravé.

2 avril.

J'ai eu ce matin pour la première fois une dispute assez vive avec madame Purvis. Je sens tous les égards que mérite son âge, et toute la reconnaissance que je lui dois, cependant je ne crois pas avoir eu tort. Voici exactement notre conversation. Madame Godwin doit arriver ces jours-ci; madame Purvis étoit seule avec moi ce matin dans mon cabinet, pendant que ma pauvre bonne dormoit encore dans notre chambre; l'entretien est tombé sur madame Godwin, et madame Purvis m'a dit qu'elle m'exhortoit à tout mettre en usage pour plaire à cette

respectable dame. J'ai répondu que j'avois un grand désir d'obtenir l'amitié de la femme de monsieur Godwin. Et de plus, a repris madame Purvis, vous y avez aussi un grand intérêt. — Comment? — C'est que si vous lui plaisez, je suis persuadée que monsieur Godwin, qui vous aime comme un père, lui proposera de vous prendre chez elle; il ne me l'a pas dit, mais connoissant sa bonté je n'en doute pas. — Je crois moi, madame, que vous vous trompez. Il faudroit que j'abandonnasse ma bonne, et certainement monsieur Godwin est loin d'avoir une telle idée . . . — *L'abandonner?* à Dieu ne plaise que je vous conseille une semblable chose! On la mettroit en pension chez un bon chirurgien, on lui loueroit un meilleur appartement que celui-ci, elle auroit une servante et une garde, elle seroit infiniment mieux qu'ici, elle guériroit

peut-être; voyez que d'avantages seulement pour elle! . . . — Mais qui payeroit toute cette dépense pour ma bonne? . . . — Monsieur Godwin se trouveroit trop heureux de faire cette bonne action. — J'en suis persuadée; mais cette action m'appartient, j'en sens tout le prix, et je ne la céderai à qui que ce soit. Si j'acceptois un asyle chez madame Godwin, je ne pourrois plus disposer de mon temps, je ne pourrois plus donner de leçons; par conséquent je n'aurois plus de moyens pour faire subsister ma bonne, et je vous le répète, je ne souffrirai point qu'un autre me supplée à cet égard. — Ecoutez, ma chère demoiselle, parlons raison. Votre bonne est condamnée par les médecins, elle ne recouvrera jamais ni la santé ni la raison, mais elle peut végéter encore long-temps dans l'état où elle est. Songez que la vie que vous menez, finira par détruire

vosre propre santé et toute vosre fraîcheur. Songez combien il est malsain, et même déraisonnable, de coucher toutes les nuits dans la chambre d'une personne si infirme et dont la tête est aliénée ! D'un moment à l'autre il peut lui prendre des accès de fureur dont vous seriez la victime ; cela fait frémir ! . . . Ce que je vous propose, seroit le parti le plus avantageux pour madame Roussel, et en même temps vous rendroit une honnête liberté, et vous affranchiroit des dangers affreux que vous courez continuellement. — Non, madame, je ne crains point ma bonne ; elle n'a plus sa tête, il est vrai, mais elle a conservé son coeur, elle me connoît et m'aime toujours. — Dans la situation où elle est, elle ne se souviendrait plus de vous au bout de vingt-quatre heures d'absence. — Je n'en crois rien, mais du moins je suis certaine que moi je ne

l'oublierois pas, et que je ne pourrois vivre avec le remors de l'avoir quittée volontairement. — Faites une autre réflexion: il est possible que contre notre attente vous passiez encore quelques années sans retrouver vos parens; Dieu seul peut savoir comment finira tout ceci; ne seroit-il pas prudent dans cette incertitude de vous assurer un asyle honorable, et de vous mettre sous la protection d'une dame vertueuse, immensément riche, qui peut s'attacher à vous, et par la suite vous assurer une fortune considérable? Votre extérieur a quelque chose de si enfantin que l'on ne peut pas encore, en vous voyant, vous regarder comme une jeune personne; vous n'avez l'air que d'une enfant, mais vous allez avoir quatorze ans; dans un an, votre figure sera peut-être formée, et alors il sera bien peu convenable de vivre ainsi toute seule sans aucun mentor; soyez

soyez sûre que de cette manière vous exposeriez cruellement votre réputation . . . — Je saurai la conserver irréprochable en vivant dans la retraite et dans l'obscurité. En un mot, ma chère madame Purvis, je dois à madame Roussel une reconnoissance sans bornes ; je lui ai promis, depuis qu'elle est malade, de la soigner constamment et de ne la jamais quitter, et rien dans le monde ne pourra me faire manquer à cet engagement. — Et si vos parens sont en Espagne, et s'ils vous mandent de les aller rejoindre ? — S'ils sont en Espagne, j'irai les rejoindre quand ils ne me rappelleroient pas, à moins qu'ils ne me le défendissent, mais j'emmenerois madame Roussel ; vous savez que les médecins s'accordent à dire que de longs voyages lui feroient du bien, surtout par mer. — Et si votre famille étoit dans le nord ? s'il falloit faire beaucoup de chemin en voiture ? . . . —

l'emmènerois toujours madame Roussel . . . — Je doute qu'elle fût en état de soutenir un long voyage par terre, à moins de s'arrêter souvent, et de voyager avec une extrême lenteur. . . . — Je m'arrêteroïs, et je voyagerois à petites journées. — En allant rejoindre une famille chérie? — Je la reverroïs plus tard, il est vrai, mais elle ne m'en recevroit qu'avec plus de plaisir et de tendresse; j'aurois rempli un devoir sacré. Je connois mes parens, je suis sûre qu'ils me prescriroient tout ce que la reconnoissance m'inspire pour madame Roussel. — En vérité, mademoiselle, je ne puis voir dans vos projets à cet égard, qu'une obstination tout-à-fait extravagante. Ces paroles prononcées du ton le plus sec, me causèrent beaucoup d'émotion. Pose-toi, madame, répondis-je, que monsieur Gostwin ne me désapprouveroit pas. Madame Purvis ne répliqua

rien, et rêva un moment. Ensuite elle me dit: Je ne puis vous cacher que mon mari voit avec beaucoup de peine madame Roussel dans notre maison, et que je ne réponds pas de pouvoir l'engager à la garder encore long-temps. A ces mots je n'ai pu retenir mes larmes. Je serai bien affligée de vous quitter, madame, ai-je répondu; cependant je m'y résoudrai sans balancer, si ma bonne ne peut rester chez vous. Pensez-y bien, me dit madame Purvis en se levant, et réfléchissez, mademoiselle, à tout ce que j'ai eu l'honneur de vous dire. Soyez convaincue, madame, ai-je repris, que vous me retrouverez dans tous les momens les sentimens que je viens de vous montrer. Madame Purvis est sortie fort en colère. Justement ma bonne se réveillait et m'appelait. Que sa voix m'a paru douce et touchante dans cet instant! . . . J'ai volé vers elle, je l'ai



aidée à se lever, je l'ai conduite dans son fauteuil, je lui ai donné une tasse du bouillon que je fais pour elle. Jamais je ne l'ai servie avec tant de plaisir, jamais je n'ai senti au fond de mon ame une satisfaction plus pure ! Je ne pouvois la regarder sans être attendrie ! . . . L'intéressante et chère créature me sourioit, et me serroit les mains. J'ai pressé les siennes contre mon coeur, en renouvelant avec délice la promesse sacrée qu'elle a reçue de moi . . . — Cette après-midi madame Purvis est venue me chercher. Monsieur Godwin étoit chez elle ; elle amenoit Sarah pour rester avec ma bonne. Je l'ai suivie, elle avoit un air embarrassé, mais très-adouci. Quand nous avons été dans son salon, elle m'a avoué qu'elle avoit tout conté à monsieur Godwin, et elle a ajouté avec beaucoup de candeur qu'il lui donnoit entièrement tort (ce qui m'a fait bien

plaisir). Monsieur Godwin est un ange, il a pris la parole pour gronder encore la pauvre madame Purvis. Cet excellent homme a dit qu'il avoit en effet pour moi les sentimens d'un père, mais que par cette raison il désireroit surtout me voir remplir tous mes devoirs; il a loué mon attachement pour ma bonne, et a répété plusieurs fois que je dois la soigner jusqu'à son dernier soupir. Madame Purvis s'est excusée sur l'intérêt extrême qu'elle prend à mon sort; elle m'a dit des choses touchantes; je l'ai embrassée de toute mon ame, et en effet je ne dois pas lui en vouloir, car son tort ne vient que d'un zèle mal entendu. J'ai montré mon inquiétude sur ce qu'elle m'a dit que monsieur Purvis ne vouloit pas garder ma bonne; monsieur Godwin s'est chargé de lui parler et de lui faire sentir combien il seroit inhumain de la renvoyer, mais monsieur Godwin

m'a prescrit de n'en pas dire un mot à monsieur Purvis, parce que la seule chose qui le retient est l'idée que je ne m'en doute pas, et que je compte entièrement sur l'amitié qu'il me témoigne; ainsi je ne lui en parlerai jamais. Que deviendrois-je, bon Dieu, si je n'étois pas guidée par les conseils d'un homme si prudent, si éclairé et si parfait en toute chose!

*ce 13 avril.*

J'ai d'aujourd'hui mes six écolières; c'est monsieur Godwin qui m'a complété ce nombre en me procurant miss Dennis, âgée de quinze ans et fille d'un marchand de la cité. Cette pauvre jeune personne est bien disgraciée de la nature, elle est horriblement marquée de la petite vérole et très-bossue, c'est pourquoi, dit-on, ses parens veulent lui donner beaucoup de talens. Elle me paye comme deux écolières,

car outre la harpe je lui enseigne le dessein. — —

15 avril.

J'ai vu hier madame Godwin; monsieur Godwin a eu l'honnêteté de l'amener dans mon cabinet, où il entroit lui-même pour la première fois. Madame Godwin m'a fait beaucoup de caresses, et m'a invitée d'une manière pressante à aller dîner quelquefois chez elle. J'ai répondu que cela m'étoit impossible à cause de ma bonne, et que je m'étois fait la loi de ne sortir que pour aller à l'église et pour prendre l'air une demi-heure de temps en temps. Malgré cela elle continuoit de me presser d'une manière si singulière que j'en étois embarrassée, lorsque monsieur Godwin est venu à mon secours en approuvant positivement mon refus. Comme je dois tout dire dans ce journal, j'avoue que madame Godwin a un extérieur extraordinaire et repous-

sant. Il y a dans ses manières je ne sais quoi de décidé et en même temps de contraint, que je n'ai jamais vu qu'à une seule personne, madame Stopford. Mais cette dernière étoit belle et jeune encore, au lieu que madame Godwin est excessivement laide et fort âgée, sans avoir l'air vénérable. Elle parle un très-mauvais anglois, et elle emploie des expressions tout-à-fait étranges. Elle n'a vécu que dans la retraite et en province, elle n'a aucun usage du monde, je crois qu'elle manque absolument d'éducation et d'esprit. Monsieur Godwin n'en est que plus estimable d'avoir fait un tel mariage; il a infiniment d'esprit et des manières fort nobles. Je suis sûre qu'il voit parfaitement les ridicules de sa femme, j'ai même remarqué qu'il a été embarrassé deux ou trois fois des choses qu'elle disoit, et qu'il lui a fait plusieurs signes. Mais elle a une belle

ame et une grande dévotion, et c'en est assez pour que monsieur Godwin la chérisse. Il ne parle jamais d'elle qu'avec le plus grand respect, parce qu'il n'est véritablement frappé que de sa vertu. Madame Godwin m'a prié de jouer de la harpe et de chanter. J'ai bien vu que les paroles de mes romances choquoient un peu monsieur Godwin, parce qu'elles n'expriment que l'amour (il ne va jamais aux spectacles à cause de cela) : pendant que je chantois il me regardoit tristement et il étoit fort rouge. J'étois vraiment honteuse en pensant que je faisois rougir un homme, mais c'est que monsieur Godwin est réellement un saint, ce n'est pas une façon de parler. Il a dit que l'on devoit bien faire pour les jeunes personnes des cantiques et des romances morales ; cette idée est en effet très-bonne, et pour moi je sens que je chanterois mieux si j'avois à

exprimer la piété filiale, la reconnoissance et l'amitié fraternelle.

*ce premier mai.*

La pauvre miss Dennis n'a aucune disposition ni pour le dessein ni pour la musique. Elle vient communément toute seule chez moi, mais sa mère l'amène quelquefois, et d'après la manière dont la mère et la fille me parlent de monsieur Godwin, je présume que cet homme charitable est le bienfaiteur de cette famille, et que c'est lui qui paye les maîtres de miss Dennis. Cela me fait bien de la peine de penser que c'est de monsieur Godwin que je reçois cet argent, et surtout qu'il me paye pour faire une bonne action. Je voudrois montrer pour rien à cette pauvre fille, mais je n'ai nul prétexte pour cela, puisqu'on me cache sa situation. Monsieur Godwin ne convient jamais du bien qu'il fait; c'est même le fâcher que de lui en parler.

16 mai.

Mes lettres pour Paris sont enfin parties hier. Monsieur Godwin a trouvé une occasion parfaite. Il n'a point encore reçu de réponse d'Espagne; il l'attend tous les jours. Il lit toujours sa collection de gazettes, mais plusieurs numéros lui manquent, il les cherche inutilement. Il vient de charger un libraire de les lui trouver dans quelque magasin; il dit que cela sera assez long. Quelle persévérante bonté! ... Il joint à cela des attentions charmantes pour moi; lui et madame Godwin m'envoient continuellement les plus belles fleurs du monde, et elles sont fort rares à Londres, et trop chères pour que j'en puisse acheter; par cette raison je ne voulois pas les recevoir, mais elles viennent d'un jardin qui appartient à monsieur Godwin et qu'il cultive lui-même.



18 mai.

Mon cabinet est ravissant; il est tout rempli de fleurs, en grande partie dans des pots, mais j'ai huit carafes. C'est un coup d'oeil charmant. — —

Ma bonne étant mieux depuis un mois, j'avois congédié la garde, mais je l'ai reprise seulement pour trois heures de la matinée, temps où je donne mes leçons dans le parloir de madame Purvis. Ma bonne ne se levant jamais qu'à midi et demi, est alors dans son lit, mais entre chaque leçon je monte un moment chez moi pour voir si elle est calme ou si elle n'a besoin de rien. — —

20 mai.

Hier à midi et demi, après avoir comme à l'ordinaire, congédié la garde et levé ma bonne, je suis rentrée dans notre chambre pour faire le lit de ma bonne suivant ma coutume. Au bout de quelques minutes je l'ai entendue

marcher dans le cabinet, ce qu'elle ne fait jamais, car elle reste toujours dans son fauteuil occupée à effiloquer des chiffons, la seule chose depuis longtemps qui paroisse l'amuser. J'ai été tout doucement regarder à la porte ce qu'elle faisoit, et j'ai vu avec bien de la peine, je l'avoue, qu'elle cueilloit et arrachoit toutes mes charmantes fleurs ! . . . Je l'ai questionnée là dessus ; elle ne m'a répondu d'abord que par un signe mystérieux, c'est toujours sa manière ; j'ai répété ma question, et elle m'a dit qu'elle vouloit faire *des guirlandes pour me parer*. — Qui pourroit avoir la barbarie de la contrarier dans l'état où elle est ? . . . J'ai fait le sacrifice de mes pauvres fleurs . . . Elle les a toutes rompues sans en épargner une seule ; elle les entassoit à mesure dans le pan de sa robe ; cela fait, elle a été se rasseoir, m'a demandé du fil, et s'est mise à faire des guir-

landes. Ensuite elle m'a appelée pour *m'habiller*, a-t-elle dit: je me suis mise à genoux devant elle, et aussitôt elle m'a couverte de toutes ces guirlandes, elle en a posé une sur ma tête, une autre en bandoulière sur ma taille, une troisième en ceinture; et puis elle m'a embrassée en disant que j'étois jolie, et qu'elle m'arrangerait tous les jours comme cela . . . Dans ce moment la porte de mon cabinet s'ouvre, et je vois paroître monsieur Godwin suivi de madame Purvis. Monsieur Godwin s'arrêta, et me regarda avec étonnement. J'ai donné l'explication de cette singularité: pendant tout ce temps monsieur Godwin ne se lassait pas d'examiner ma figure, qui devoit être en effet bien ridicule avec toutes ces guirlandes de fleurs. Eh bien, a dit monsieur Godwin, je vous enverrai tous les matins de nouvelles fleurs pour vous et pour madame Roussel; puis-

que cela l'amuse il ne faut pas l'en laisser manquer. Cela n'est-il pas d'une bonté charmante? . . . Je suis venu, a-t-il ajouté, pour vous apporter une vieille gazette que j'ai retrouvée. A ce mot combien mon coeur a palpité! . . . J'ai pris la gazette, et j'ai lu cet article: „De Madrid, 2 août 1794. Le comte et la comtesse d'Armilly avec leur famille sont encore ici, mais malgré la protection que la cour leur accorde on croit qu'ils partiront dans quelques mois.“ Après avoir lu ces six lignes j'ai été obligée de m'asseoir, l'attendrissement et la joie peuvent faire bien du mal, je ne pouvois plus respirer, et j'étois d'une pâleur effrayante. J'ai vu dans cette occasion toute la bonté de monsieur Godwin, il a pâli aussi: *Un verre d'eau! un verre d'eau!* s'est-il écrié, *elle va s'évanouir!* . . . On m'a fait boire, j'ai pleuré, c'étoit heureusement der-

rière le fauteuil de ma bonne, car si elle avoit vu mes larmes je suis certaine qu'elle auroit été dans la plus grande agitation, ou du moins elle auroit pleuré aussi; c'est une chose dont j'ai fait plus d'une fois l'expérience. Monsieur Godwin placé devant moi, avoit mis un genou en terre; il tenoit un flacon qu'il me faisoit respirer. Incomparable enfant! a-t-il dit, et ses yeux se sont remplis de larmes. Je ne puis dire combien cela m'a touchée, de voir cet homme si respectable prendre un tel intérêt à mon sort. Je ne sais ce que je lui ai dit là dessus, mais tout d'un coup il s'est levé, s'est retourné brusquement, et s'est enfoncé dans l'embrasure de la fenêtre, où il est resté quelques minutes. Il étoit réellement si ému que je suis sûre que le souvenir de sa fille se mêloit à l'attendrissement que je lui causois. Enfin, mes chers parens étoient à

Madrid

Madrid il y a neuf mois! *la cour les protégeoit* . . . Cependant ils vouloient quitter l'Espagne! Ah! c'étoit pour me chercher sans doute . . . je suis persuadée qu'ils sont en Portugal, monsieur Godwin les découvrira surement. O comment pourrai-je jamais m'acquitter envers lui! . . . —

22 mai.

Monsieur et madame Godwin m'envoient tous les matins une telle quantité de fleurs, que ma bonne peut faire des guirlandes *pour me parer* (comme elle dit) sans tout employer . . . —

J'ai oublié d'écrire qu'avant-hier au soir madame Purvis me dit qu'il étoit quelquefois incommode pour elle de se trouver constamment en tiers entre monsieur Godwin et moi, et qu'elle pensoit que je pouvois sans inconvénient recevoir sans elle dans son parloir et même chez moi un homme de son âge et d'un tel caractère. J'ai ré-

Tome II.

Q

pondu, ce qui est bien vrai, que je regardois monsieur Godwin comme un second père, qu'en effet son âge étoit respectable (car je crois qu'il a bien quarante ans), mais que cependant, comme il n'est point précisément un vieillard, je ne pourrois le voir tout seul sans manquer à la bienséance. J'ai ajouté que j'étois persuadée qu'il penseroit ainsi lui-même. Je ne me suis pas trompée, madame Purvis lui en a parlé, et il a rejeté formellement cette proposition. Outre les raisons de décence qui doivent m'empêcher de me trouver tête-à-tête avec un homme quel qu'il soit, j'avoue que monsieur Godwin m'inspire malgré moi un embarras particulier dont je ne puis rendre raison. Personne au monde ne peut le respecter et l'admirer plus que moi, mais il a un certain regard fixe et pénétrant qui m'intimide. Je crois qu'il est très-observateur, ce qui lui a

donné cette manière de regarder qui est vraiment singulière; je ne crains point qu'il lise dans mon ame, et pourtant je ne puis soutenir ce regard, et en tout je ne suis jamais parfaitement à mon aise avec lui. Ma timidité augmente tous les jours; quand j'avois un guide pour m'avertir et pour me reprendre, j'avois bien plus d'assurance. Madame Purvis est bien vertueuse et m'aime tendrement, mais elle n'est pas très-réfléchie pour son âge . . . —

*premier juin.*

J'ai encore revu aujourd'hui pour la troisième fois madame Godwin. Mon Dieu, qu'elle a un ton singulier et des manières désagréables! . . . Point encore de réponse d'Espagne ni de Paris! que cela est long! . . .

Je suis toujours aussi contente de ma petite écolière de dix ans, miss Watson. Elle n'est nullement jolie, mais elle est charmante par ses grâces

Q 2



et sa douceur. Elle fait des progrès étonnans, et joue déjà à ravir. Elle apprend bien parce qu'elle est extrêmement docile. Quand notre leçon est finie, sa gouvernante nous permet de jouer ensemble, et malgré la différence de nos âges cela m'amuse en songeant que mon aimable Juliette a sûrement encore une grande poupée. Celle de miss Watson est charmante, elle l'apporte toujours dans sa voiture; je lui donne aussi sa leçon de harpe, ce qui nous fait bien rire; et puis nous la coiffons . . . — Ce matin miss Watson m'a donné la plus jolie poupée du monde; c'est un petit maillot avec un visage de cire et des cheveux blonds tout bouclés: cela est ravissant. Je la garde pour ma chère petite Gogo. J'amasse aussi beaucoup d'autres choses pour elle et Juliette et pour mes frères. O quand pourrai-je leur distribuer ce petit magasin! . . . —

10 juin.

Miss Dennis fait si peu de progrès que j'ai véritablement des scrupules de recevoir de l'argent pour des leçons absolument inutiles. Je l'ai dit à monsieur Godwin, qui m'a répondu avec sévérité, qu'il avoit espéré que je m'attacherois à une écolière privée de tout espoir d'établissement par la difformité de sa figure, car, a-t-il ajouté, les hommes en général ne sont touchés que des avantages les plus méprisables et les plus frivoles, ils ne recherchent que les grâces et la beauté . . . J'ai assuré avec vérité monsieur Godwin, que je donnois à miss Dennis plus de temps et de soins qu'à miss Watson même, mon écolière favorite; il m'en a remerciée et m'a priée de persévérer encore quelque temps, ce qui me contrarie bien . . . —

15 juin.

La réponse de Paris est arrivée, mais

seulement une lettre du correspondant de monsieur Godwin. Ma tante et ses enfans et monsieur Duplessis sont en parfaite santé. Ma tante a dit que maman étoit allée en Espagne il y a sept mois, que depuis ce temps elle n'a pas eu de nouvelles; ma tante n'a plus eu de réponses, surement maman voyage. Ma tante n'ose absolument écrire un mot, cela étant du plus grand danger; elle m'ordonne la plus minutieuse prudence à cet égard, et de suivre entièrement les conseils de monsieur Godwin. Elle m'enverra incessamment de l'argent par une occasion, et elle désire qu'alors je ne donne plus de leçons. Voilà tout ce que contenoit la lettre. Je l'ai relue dix fois de suite, je la sais par coeur. Les expressions me manquoient pour témoigner à monsieur Godwin ma joie et ma reconnoissance! Comme mon sort est changé depuis que je le connois, et quelle bénédiction

le ciel répand sur moi depuis que je me laisse guider par lui! . . . —

Je voudrais bien avoir des détails sur Adriène et sur Auguste; monsieur Godwin dit que d'après la recommandation que m'a faite ma tante je ne dois pas risquer de leur écrire, mais il leur fera passer quelques petits présens que je leur destine . . . —

*25 juin.*

Aujourd'hui à onze heures et demie, ma bonne étant encore couchée, monsieur Godwin et madame Purvis sont entrés dans mon cabinet, et monsieur Godwin m'a dit qu'il venoit de recevoir par son correspondant l'argent que m'envoie ma tante; en même temps il a tiré de sa poche des billets sur des banquiers, et puis une bourse remplie d'or, tout cela formant la somme de cinq-cents guinées. Il a posé cela sur ma table, en me priant de lui en donner une quittance. Non, monsieur, ai-

je dit, je serois bien embarrassée de garder tout cet argent-là; je vous supplie de me permettre de vous le confier. Mais, a-t-il répondu, ces billets ne sont pas embarrassans; mettez-les dans un porte-feuille que vous enfermerez dans votre armoire. — Non, monsieur, je vous demande instamment de vouloir bien vous en charger. — Du moins prenez cette bourse qui ne contient que cent guinées, vous en aurez absolument besoin pour votre dépense courante. — Point du tout, car je suis décidée à ne rien dépenser de toute cette somme. J'ignore quelle est la situation de mes parens. . . . — Protégés par une cour, ils sont certainement dans une très-grande aisance. — Des événemens imprévus peuvent les en priver, et je veux leur conserver cet argent, pour le leur remettre quand je les reverrai. — Mais cela est impossible; il faut que vous viviez . . . —

Je trouve dans mes leçons des ressources plus que suffisantes. — Mais madame votre tante veut que vous cessiez de donner des leçons. — Elle a dit qu'elle le *désiroit*. Un désir n'est pas un ordre. — Pour un coeur tel que le vôtre, le désir d'une tante si révérée n'est-il pas un ordre? — Oui, sans doute, si elle connoissoit parfaitement la situation actuelle de mes parens, mais il y a sept mois qu'elle n'a eu de leurs nouvelles. D'ailleurs, je ne me croirois obligée d'obéir aveuglément à un ordre de ma tante, que si je le recevois de sa bouche ou signé de sa main. Votre correspondant peut avoir mal compris ou mal expliqué ce qu'elle a dit. Enfin, cette somme est trop forte pour que ma tante me l'ait envoyée pour moi toute seule, et si elle suppose qu'une partie en peut être nécessaire à mes parens, je dois leur réserver le tout, puisque j'en ai la pos-

sibilité. Ce discours a causé beaucoup d'étonnement à monsieur Godwin. Il n'a rien répondu, et après un grand silence madame Purvis a pris la parole pour essayer de me faire changer de résolution; je crois que malgré moi mon visage a exprimé un peu d'impatience; monsieur Godwin a interrompu madame Purvis en disant: Ne la contrarions point, ses raisons sont si vertueuses et si touchantes qu'il n'est pas permis de les combattre. Il m'a encore dit plusieurs choses aimables, ensuite il est sorti en remportant les cinq-cents guinées, après m'en avoir donné un reçu par écrit.

J'ai beaucoup réfléchi là dessus, et je soupçonne que monsieur Godwin qui passe sa vie à faire des actions généreuses en les cachant, aura fort augmenté la somme réellement envoyée par ma tante. J'ai eu cette idée tout de suite, mais quand elle ne me seroit

pas venue, je me serois conduite tout de même. Ainsi j'ose me flatter que dans tous les cas j'ai pris le bon parti. Je remettrai à mes parens cette somme entière; alors ils pourront éclaircir le fait. Jusque là cet argent restera dans les mains de monsieur Godwin. Je crois aussi que monsieur Godwin désire beaucoup que je discontinue mes leçons, par la crainte que parmi mes écolières il ne s'en trouve quelques-unes capables de me donner de mauvais conseils, car il me recommande sans cesse de ne point causer avec elles, et en général de m'en défier. Je sais d'ailleurs par madame Maitland et miss Dalzel, qu'il s'est présenté ici plusieurs personnes pour me voir et me demander de leur donner des leçons, long-temps avant que j'eusse complété le nombre d'écolières que je voulois avoir, et que madame Purvis les a refusées sans me consulter. Je lui en ai



parlé, et elle m'a avoué ingénument que cela étoit vrai, mais que monsieur Godwin auquel elle avoit nommé ces personnes, lui avoit dit qu'elles manquoient de principes et de piété, et qu'il seroit au désespoir qu'elles eussent la moindre relation avec moi. Certainement un père ne pourroit pas prendre plus d'intérêt à la conduite et à la réputation de sa fille. Il pousse cet intérêt si loin qu'il s'informe exactement si je vais souvent à confesse, et si je fais maigre. Il m'a même proposé de me donner son directeur qui a été missionnaire aux Indes, et dont la vie est toute semblable à celle des apôtres; mais je suis très-attachée à mon confesseur que j'ai pris en arrivant à Londres: le hasard m'a très-bien servie en cela. Cet ecclésiastique est un excellent homme, il est très-simple dans ses discours, mais ses ex-

hortations sont touchantes, et je n'ai pas voulu le quitter.

J'ai pris un maître, c'est un vieux peintre en miniature qui montre fort bien, et qui, très-content de mon application, me prend fort peu d'argent, et me donne de longues leçons. Je voudrois bien pouvoir perfectionner un talent si agréable.

12 juillet.

J'ai reçu aujourd'hui la plus charmante lettre du monde écrite en français, et par une jeune personne angloise, lady Charlotte Williamson. On a donné ce billet à monsieur Purvis, qui me l'a envoyé sur-le-champ. Il paroît par quelques expressions de cette lettre, que ce n'est pas la première que cette jeune dame m'écrit, mais je n'en ai reçue aucune autre. Lady Charlotte désire depuis long-temps, dit-elle, être mon écolière, et me demande instamment, si je ne veux pas lui don-

ner des leçons, de la recevoir du moins une seule fois. Tout cela est dit avec une grâce et une politesse extrêmes, il n'y a pas une faute d'orthographe dans la lettre, et l'écriture est parfaite. Comme madame Purvis est sortie, je suis descendue dans le laboratoire de monsieur Purvis, et je lui ai demandé s'il connoissoit lady Charlotte Williamson; il m'a répondu qu'il ne l'avoit jamais vue, mais qu'il savoit qu'elle est d'une famille illustre et respectable: c'est tout ce qu'il a pu me dire. Quand madame Purvis rentrera, je la questionnerai là dessus.

14 juillet.

Comme je l'ai écrit hier, madame Purvis m'ayant fait un portrait fort désavantageux de lady Charlotte, j'ai voulu savoir à cet égard l'opinion de monsieur Godwin. Il a blâmé madame Purvis d'avoir dit tant de mal de cette jeune dame; mais c'est, je crois,

par un sentiment de charité chrétienne, car il convient que c'est une dame à la mode (*a lady of fashion*) et je lui ai entendu dire mille fois que cette expression ne signifioit rien autre chose qu'une *coquette*. Enfin il m'a conseillé de ne point la recevoir, et je l'ai promis: Madame Purvis m'exhortoit à ne faire aucune réponse à la lettre; j'ai témoigné que je trouvois cela bien mal-honnête. Là dessus monsieur Godwin a été de mon avis; il a dit que je devois répondre avec respect, mais très-froidement, et en refusant formellement la visite. C'est ce que je ferai, et il m'en coûte beaucoup de répondre ainsi à une si jolie lettre.

*premier août.*

La réponse d'Espagne est enfin arrivée, mais ne nous apprend rien de bien satisfaisant. On mande que mes parens ont quitté Madrid il y a huit mois; on soupçonne qu'ils sont en

Portugal, on n'en est pas sûr, on s'en informera. Monsieur Godwin n'a rien trouvé de nouveau dans sa collection de gazettes. Il vient d'écrire en Portugal . . . —

18 août.

Ma pauvre bonne est encore plus malade aujourd'hui qu'hier; depuis trois semaines sa santé est bien mauvaise! . . . —

25 août.

J'ai trouvé un moyen de calmer les agitations dont ma bonne est tourmentée, particulièrement tous les soirs; c'est, aussitôt qu'elle est dans son lit, de jouer de la harpe dans mon cabinet en laissant la porte de notre chambre ouverte, mais il faut jouer piano et sans aucune interruption ni augmentation de son pendant deux ou trois heures; au bout de ce temps elle est calmée, et elle s'endort . . . —

27 août.

27 août.

Grâce à Dieu, ma bonne est visiblement mieux depuis trois jours . . . —

28 août.

Aujourd'hui ma petite amie, miss Watson, ne m'a parlé que de lady Charlotte Williamson, qu'elle a rencontrée à un concert particulier chez une cousine de miss Watson. Cette dernière a joué de la harpe avec un grand succès dans cette société, et elle a été bien questionnée sur sa *petite maîtresse* de harpe. Comme elle m'aime à la folie elle a fait de moi des éloges bien exagérés, mais elle a dit que j'étais à peu-près de son âge, car elle croit véritablement que je n'ai que dix ou onze ans. Quoique je sois fort petite je suis pourtant beaucoup plus grande qu'elle, et j'ai bien l'air d'avoir au moins douze ans. Lady Charlotte a dit qu'elle mouroit d'envie de me voir, et miss Watson lui a promis sa pro-

*tection* pour cela, de sorte que cette charmante petite m'a persécutée pour que je fasse connoissance avec lady Charlotte, en m'assurant qu'elle est bien bonne et bien aimable. La gouvernante de miss Watson, qui est une personne très-sensée, dit aussi le plus grand bien de lady Charlotte, et vante extrêmement sa modestie. Je crois réellement que monsieur Godwin a été trompé au sujet de cette jeune personne, mais comme il a une grande prévention contre elle, et que je lui ai promis de ne la pas recevoir, j'ai résisté à toutes les prières de miss Watson, qui m'a dit avec dépit qu'elle sait bien que c'est madame Purvis qui m'empêche de recevoir lady Charlotte, parce qu'elle *veut me garder pour elle toute seule*. Elle m'a conté que madame Purvis avoit vu deux fois lady Charlotte, et l'avoit si mal reçue que lady Charlotte l'a trouvée bien *méchante*

29 août.

Le mieux de ma bonne se soutient . . .

30 août.

Ce matin, après la leçon de miss Watson, nous sommes montées dans mon cabinet. J'avois dans une terrine un grand savonnage que j'ai commencé, et j'ai proposé à miss Watson de faire des boules de savon. Comme nous étions à jouer j'ai entendu frapper doucement à la porte; j'ai cru que c'étoit madame Purvis qui revenoit de la cité, car elle étoit sortie de la maison: j'ai crié d'entrer sans me déranger de notre jeu; dans ce moment j'étois montée sur une chaise afin de pouvoir jeter les boules de savon jusqu'au plafond. Quelle a été ma surprise en voyant paroître une jeune dame jolie comme un ange! . . . . Miss Watson a frappé dans ses mains en sautant de joie et en s'écriant: J'en suis pourtant venue à bout! et puis tout de suite

R 2



elle m'a dit: Voilà lady Charlotte. J'étois bien honteuse qu'elle me trouvât jouant ainsi comme un petit enfant; je suis vite descendue de ma chaise et j'ai fait une grande révérence. Lady Charlotte s'est approchée de moi les bras ouverts, elle m'a embrassée trois ou quatre fois de suite, et m'a dit des choses si aimables et avec tant de naturel et de grâces, que de ce moment j'ai été bien persuadée qu'elle n'est point *a lady of fashion*. Elle a tant de douceur, elle paroît si sensible! je me sens si à mon aise avec elle! . . .

Miss Watson a conté que sachant dès avant-hier que madame Purvis sortiroit ce matin, elle avoit fait dire à lady Charlotte de venir aujourd'hui, et de passer par la boutique où elle ne trouveroit que monsieur Purvis, qui est, dit miss Watson, un *bon homme* qui la laisseroit passer; enfin miss Watson lui a fait conseiller de ne point

arriver avec ses gens, et en effet lady Charlotte est venue dans la voiture de lady Elisabeth sa tante. Nous avons beaucoup ri de toutes ces précautions; lady Charlotte est restée plus d'une heure avec moi, je n'ai point pris l'engagement positif de lui donner des leçons, mais je n'aurois pu sans une extrême grossièreté refuser ses visites; elle m'a dit qu'elle tâchera de revenir après-demain.

Cette après-midi j'ai conté naturellement tout ceci à madame Purvis, et j'ai bien vu qu'elle en étoit infiniment mécontente.

*5, septembre.*

Ma bonne m'inquiète bien depuis deux jours; il me semble qu'elle s'affaiblit d'une manière effrayante. Cependant le médecin dit que son poulx n'est pas mauvais, et qu'il n'y a rien à craindre tant que la plaie qui s'est ouverte à sa jambe gauche, ne se fer-

mera pas. Je la panse régulièrement deux fois par jour, chose qu'elle ne souffriroit certainement de nulle autre personne . . . — Depuis mes entrevues avec lady Charlotte je redoutois beaucoup de revoir monsieur Godwin; il est trop austère, et je le respecte trop pour ne pas le craindre. J'ai été très-agréablement surprise, car au lieu de me parler sèchement là dessus, il m'a fait des plaisanteries douces et fort aimables, et puis il a dit que le monde est si méchant qu'il étoit bien possible qu'il fût injuste pour lady Charlotte. Seulement il m'a renouvelé la prière de ne point lui parler de mes affaires, et il m'a rappelé ma promesse de ne confier mes secrets à qui que ce soit, sans le consulter et le prévenir d'avance, et assurément je serai fidelle à cet engagement. Il faudroit que je fusse bien ingrate pour y manquer.

D'ailleurs, quand on a donné une parole, rien ne dispense de la tenir.

*12 septembre.*

Hélas, la plaie de ma pauvre bonne est presque entièrement desséchée et fermée! . . . Ce qu'il y a d'extraordinaire c'est qu'à mesure qu'elle s'affaiblit, sa connoissance paroît revenir. Elle ne déraisonne plus du tout, et jamais elle n'a été plus tendre pour moi . . . elle me perce le coeur! . . . .

*13 septembre.*

Ma pauvre chère bonne ce matin m'a demandé un prêtre, j'ai envoyé chercher mon confesseur. . . . —

*6 octobre.*

J'ai perdu ma chère et respectable amie le 28 septembre dernier à cinq heures du matin. . . . Dieu qui ne l'appelle à lui que pour la récompenser de ses vertus, lui a fait la grâce de lui rendre toute sa raison dans les derniers jours de sa vie. Elle est morte

avec la piété d'un ange, je ne l'ai pas quittée une seule minute. Grâce au ciel elle n'a point souffert, et sans crainte comme sans douleur elle a rendu son dernier soupir dans mes bras. . . . Madame Purvis et monsieur Godwin dans cette funeste occasion m'ont témoigné la plus grande sensibilité. Ils vouloient m'emmener tout de suite chez madame Godwin pour quelques jours, ce que j'ai absolument refusé. J'ai seulement accepté de coucher dans la chambre de Sarah, où je suis encore. Je n'ai reçu aucune de mes écolières à l'exception de miss Watson; cette aimable enfant vient presque tous les jours, elle me console mieux que qui que ce soit, parce qu'elle pleure avec moi. Lady Charlotte est à la campagne depuis trois semaines . . . — On s'étonne de la durée de ma douleur! cependant cette excellente amie, quoique privée de sa

raison, n'a jamais cessé de me connoître : mais quand elle n'auroit conservé aucun sentiment pour moi, il m'eût encore été doux de la voir, de la regarder, je l'aurois aimée comme on aime un portrait d'une personne qu'on a chérie, et j'aurois eu de plus le plaisir de la soigner et de la servir ! Et elle me connoissoit, elle m'aimoit, elle me sourioit ! . . . ô que son sourire étoit touchant ! . . . Comment pourrois-je dépeindre ce que je ressentais lorsque dans ses accès les plus violens il me suffisoit pour l'appaiser de lui répéter deux ou trois fois : *regardez-moi, je suis Adelaïde !* . . . alors ses yeux effrayans, ses yeux si ouverts, si égarés, se fixoient sur mon visage, et bientôt redevenoient doux et naturels ! . . . Je la regretterai toute ma vie : . . . elle ne pouvoit plus me guider, il est vrai, mais depuis qu'elle a disparu tout-à-fait, il me semble que je suis entière-

ment abandonnée. Je ne m'accoutumerai point à ne plus voir près de moi cette figure vénérable et chérie qu'il me suffisoit de regarder pour me rappeler tous mes devoirs! . . . .

Je n'ai rien épargné pour que sa pompe funèbre fût convenable et décente. Monsieur Godwin a acquis de grands droits de plus à ma reconnoissance, en se chargeant de conduire le convoi, il y étoit avec tous ses gens en habits de deuil. Si je n'étois pas obligée de me cacher je lui ferois élever un petit monument, mais cela est impossible puisque je n'ose dire son nom et le mien. — J'ai pris le deuil, et je le porterai quatre mois; quand je ne passerois pas pour être sa nièce je l'aurois pris tout de même . . . Que je suis abattue, et que mon coeur est profondément affligé! . . . Ce dernier malheur me renouvelle et me rend plus accablant le chagrin de tous les

autres! . . . Je pleure à la fois ma pauvre bonne, ma bonne maman, et l'absence de mes parens! . . .

3 octobre.

Madame Purvis m'a renouvelé le conseil d'accepter un asyle chez madame Godwin, à présent que je puis malheureusement disposer entièrement de moi-même. Je persiste à refuser, et j'ai avoué naturellement à madame Purvis que j'avois un éloignement invincible pour madame Godwin; je me le reproche puisqu'elle est très-respectable, mais je ne puis le vaincre. En tout, j'aime mieux vivre de mon travail que de recevoir des bienfaits d'une personne qu'il me seroit impossible d'aimer. D'ailleurs, il me faut si peu de chose maintenant, que je me bornerois à trois écolières si je ne voulois pas amasser une petite somme, afin de n'être pas obligée de toucher à l'argent envoyé par ma tante, pour le



voyage qu'il me faudra faire quand j'aurai le bonheur d'aller rejoindre mes parens. Si madame Godwin étoit le moins du monde en état de me guider, je crois qu'à mon âge je ferois bien, isolée comme je le suis, de me mettre sous sa protection. Mais le ridicule de son ton et de ses manières a quelque chose de si grossier et de si choquant, que je suis certaine que maman seroit au désespoir de me voir entre les mains d'une telle personne. Comme j'ai quelques talens et que mon âge intéresse, je crois pouvoir raisonnablement me flatter de trouver avec un peu de temps une dame aimable et vertueuse qui voudra bien se charger de moi; en attendant je suis dans une maison très-honnête et très-paisible, et je ne me presserai point de la quitter.

20 octobre.

J'ai fait aujourd'hui une chose qui

m'a bien coûté. Je suis rentrée dans mon appartement pour quelques heures; ô qu'il étoit silencieux et désert! . . . . J'ai mis dans un coffre fermant à clef, tout ce qui appartenoit à ma pauvre bonne, et puis aussi les quarante louis qu'elle emporta de France. J'ai fait cela sous les yeux de madame Purvis et de Sarah, et j'ai mis le tout en dépôt entre les mains de monsieur Purvis, qui le gardera jusqu'à ce que l'on puisse sans inconvénient le faire passer en France à monsieur Roussel . . .

23 octobre.

Ne pouvant me résoudre à recoucher dans ma chambre, j'ai désiré de rester pour les nuits seulement dans celle de Sarah; mais madame Purvis a fait là dessus de grandes difficultés, parce qu'elle a de l'humeur depuis que j'ai renouvelé le refus d'aller chez madame Godwin. C'est par intérêt pour moi, ainsi j'aurois grand tort de m'en

fâcher. J'ai parlé au bon monsieur Godwin de ce changement d'appartement, et il a tout arrangé à ma satisfaction, car il a le plus grand pouvoir sur l'esprit de madame Purvis. On a porté mon lit dans la chambre de Sarah, et on l'a placé à côté du sien. Je couche là, et je me tiens toute la journée dans mon appartement. J'ai fait de ma chambre un second cabinet, mais où personne n'entre que madame Purvis, Sarah et moi. A la place où étoit le lit de ma pauvre bonne, j'ai posé un prie-dieu, au dessus duquel est un crucifix; sur deux grandes planches qui sont au dessus du crucifix, j'ai mis toutes mes carafes et tous mes pots de fleurs . . . Elle s'amusoit à les cueillir, je n'en veux pas hériter, elles ne pareront plus mon cabinet, je les consacre à sa mémoire! . . . C'est là que je vais tous les matins et tous les soirs prier Dieu pour elle! . . . Je re-

prends toutes mes leçons après - demain.

*24 octobre.*

J'ai dit hier au soir à monsieur Godwin que je voudrois bien avoir quelques reliques pour mon oratoire (c'est ainsi que j'appelle mon ancienne chambre à coucher.) Ce matin à dix heures monsieur Godwin et madame Purvis sont entrés dans mon cabinet. Le pieux monsieur Godwin m'apportoit des présens que j'ai reçus avec autant de joie que de respect. Un bénitier de cristal, deux superbes chapelets, l'un en lapis-lazuli et l'autre en corail, et puis deux tableaux de reliques de Rome; elles sont encadrées et recouvertes de glaces. Cela m'a fait un plaisir inexprimable. Toutes ces reliques, et même le bénitier, ont été bénis par le pape. Le chapelet de lapis servoit depuis quinze ans à monsieur Godwin qui le disoit soir et matin, et

certainement cette circonstance y donne un prix de plus. J'étois fâchée de l'en priver, mais il en a un autre tout pareil. Il m'a fait observer que dans les reliques il y a un petit os de ma patronne. Le nom *d'Adélaïde* est écrit dessus, et c'est une relique vraiment bien authentique et un sacrifice que me fait monsieur Godwin, car il dit qu'il a une dévotion particulière pour cette sainte, dont la vie est en effet admirable. J'ai remercié monsieur Godwin de toute mon ame, et je lui ai demandé en grâce de venir dans mon oratoire faire une petite prière pour ma pauvre bonne; nous y sommes entrés tous les trois, monsieur Godwin avec un recueillement extrême s'est mis à genoux sur le prie-dieu, et me faisant une petite place à côté de lui, m'a fait signe de m'y placer aussi, madame Purvis est restée derrière nous. Comme j'étois sur le petit bord du coussin

coussin pour ne pas gêner monsieur Godwin, j'ai glissé, il m'a retenue, et a passé son bras dans le mien pour me fixer et m'empêcher de retomber. Ce saint homme prioit avec une ferveur réellement extraordinaire, et sa prière a été très-longue. En se relevant il avoit les yeux pleins de larmes; je ne crois pas que parmi les gens du monde il soit possible de trouver encore une autre personne d'une piété comparable à la sienne. J'ai enfin congédié la pauvre miss Dennis qui n'apprenoit rien du tout, mais je ne la remplacerai point, j'ai bien assez de cinq écolières. Madame Maitland après une très-longue absence est revenue, et veut reprendre des leçons. — —

3 novembre.

Lady Charlotte est de retour de la campagne; elle est venue tout de suite chez moi, et me témoigne la plus tendre amitié. Plus je la vois, et plus je

la trouve aimable. Je ne sais que d'avant-hier que sa tante est veuve de lord Selby qui a voyagé en France. Ce nom de *Selby* m'a fait battre le cœur, parce que je me suis parfaitement rappelée que mon père a parlé mille fois devant nous de lord Selby, et je verrois avec intérêt lady Elisabeth en pensant qu'elle est la veuve d'un homme que mon père a aimé. Lady Charlotte voudroit bien me mener chez elle, mais je ne dois pas aller dans le monde, surtout d'après les dernières lettres que monsieur Godwin a reçues de Portugal, dans lesquelles on lui mande que l'on croit que mes parens ont quitté Lisbonne il y a quatre mois, pour passer en Irlande ou en Angleterre sous des noms supposés . . . Je dois redoubler de mystère et de prudence. — —

15 novembre.

Lady Charlotte ne me tourmente pas

pour aller chez sa mère, parce que cette dame n'aime ni les talens ni les enfans, mais elle me répète toujours qu'il faut absolument que sa tante me connoisse. Cette dernière va partir pour la campagne, et n'en reviendra qu'après les fêtes de Noël.

Lady Charlotte joue un peu de la harpe, et a voulu absolument prendre des leçons de moi, mais j'ai refusé décidément de recevoir d'elle de l'argent, et je lui montre seulement par amitié.

Madame Maitland étant la seule de mes écolières qui aille à la cour et dans le grand monde, je lui ai parlé de lady Charlotte; elle ne la connoît pas personnellement, mais elle m'a dit qu'elle avoit une réputation parfaite. J'ai conté cela à monsieur Godwin, qui en a été enchanté. Monsieur Godwin m'a proposé de lire Télémaque, ce que j'ai accepté, car maman m'avoit promis de me donner cet admirable



ouvrage quand je serois dans ma quinzième année. Je le lis avec un plaisir inexprimable. Combien je m'intéresse à ce fils malheureux, séparé de son père ! je voudrois pouvoir comme Télémaque parcourir toute la terre pour chercher mes parens ! . . . Souvent je me reproche l'inaction où je suis, mais hélas ! que puis-je faire toute seule et à mon âge ? — — —

6. décembre.

Lady Charlotte m'a confié qu'elle va se marier. Il m'en coûte bien de ne pas lui confier aussi mes secrets, mais outre que je ne le puis sans consulter monsieur Godwin, la seule raison m'en empêcheroit ; lady Charlotte, ainsi que toute sa famille, est extrêmement aristocrate, et elle montre la plus grande indignation contre tous ceux qui n'ont pas toujours détesté la révolution. Elle m'a demandé si j'étois *royaliste* ; j'ai répondu qu'à cet égard je n'étois rien

du tout, que je n'entendrois jamais rien à la politique, que j'avois horreur de la cruauté et de l'impiété, mais que je m'intéresserois toute ma vie à mon pays; que je priois Dieu tous les jours, non pas qu'il lui rendît la royauté ou qu'il maintînt la république, parce que je ne sais pas quel est le meilleur de ces deux gouvernemens, mais qu'il rétablît en France la religion et la paix. — —

2 janvier 1796.

Lady Charlotte a été si occupée des apprêts de son mariage, que j'ai passé plus de trois semaines sans la voir. Elle est revenue aujourd'hui, et me charge d'une grande entreprise pour moi. Voici ce que c'est. Lady Elisabeth a dans une de ses maisons de campagne un portrait de son fils lord Arthur Selby; ce portrait, peint par le chevalier Reynolds, est superbe et d'une ressemblance parfaite, à ce qu'en dit.

Lady Elisabeth désire depuis longtemps de l'avoir en miniature; sa nièce l'a fait venir à son insçu, et me charge de le copier. Je crois avoir fait de grands progrès, surtout depuis que j'ai copié les belles miniatures que m'a prêtées monsieur Godwin; j'avois mal peint la première (le saint Jérôme), mais il me semble que ma Madelaine et ma Ste Cécile n'étoient pas mal. Enfin je vais entreprendre de copier ce portrait. Mon maître est parti pour Dublin il y a trois mois, je le regrette bien dans ce moment, ses conseils me seroient bien utiles,

2 janvier,

J'ai commencé le portrait. L'ébauche n'est pas mal dessinée, mais la tête est trop grosse. Je ne puis me lasser d'admirer ce tableau; outre qu'il est peint à ravir, la figure est charmante. Je n'ai jamais vu une tête d'homme si agréable. Lady Charlotte

dit que lord Selby est rempli d'esprit, de sensibilité, de vertus; on voit tout cela dans sa physionomie . . . . Je m'enferme pour copier ce portrait, et puis ensuite je le serre dans mon armoire. Je ne me soucie pas que madame Purvis le voie, tout ce qui vient de lady Charlotte lui déplaît, et puis monsieur Godwin est si austère! . . . . Si lord Selby étoit ici, je crois qu'il ne seroit pas convenable que je me fusse chargée de copier le portrait d'un si jeune homme . . . Il a vingt-sept ans, j'ai demandé son âge à lady Charlotte. Vingt-sept ans, c'est pourtant un âge mûr, mais son visage est beaucoup plus jeune que cela. Il voyage, il est en Danemarck, tout au fond du nord, assurément je puis bien copier son portrait sans scrupule . . . .

9. janvier.

Je ne suis occupée que de mon portrait. La ressemblance y est déjà, j'en

suis sûre. Je ne me suis jamais tant appliquée, j'ai tant d'envie de plaire à lady Charlotte, je l'aime tant! . . . . . Hier comme je peignois, madame Purvis a frappé à ma porte, et j'ai entendu la voix de monsieur Godwin; j'ai eu un battement de coeur! . . . mais avant d'ouvrir j'ai tout serré bien vite; ils n'ont rien vu . . . . . Récemment j'ai peur de monsieur Godwin comme s'il étoit mon tuteur. Pourtant je ne lui ai pas promis de ne point copier de portraits. Lady Charlotte m'a conté des choses charmantes de son cousin. Il a aimé passionnément une jeune personne, belle comme le jour, et malgré cela il n'a pas voulu l'épouser parce qu'elle étoit joueuse. Le jeu a coûté cher à cette jeune personne; elle doit le haïr à présent, car lady Charlotte dit qu'elle aimoit lord Selby.

10 janvier.

J'ai recommencé le portrait, la tête

étoit trop grosse. Je ferai celui-ci plus promptement et mieux, et je suis sûre à présent de ne pas le manquer. Je m'éveille tout naturellement avec le jour pour y travailler. J'aime la peinture à la folie.

*22 janvier au soir.*

J'ai bien des choses à conter . . . .  
J'ai fini ce matin à midi mon portrait, et véritablement je n'ai jamais rien fait d'aussi bien. A midi un quart lady Charlotte est arrivée; je lui ai montré mon ouvrage; elle en a été dans l'enchantement, et tellement qu'elle a voulu le faire voir sur-le-champ à sa tante; et elle m'a conjurée de venir avec elle, m'assurant qu'il n'y auroit personne chez elle, et que nous reviendrions dans une heure. Je n'étois point habillée, mais lady Charlotte a ouvert ma commode, en a tiré une robe, m'a arrangée, m'a coiffée, et m'a emmenée. Sa voiture étoit à la porte, nous y

sommes montées, elle ne m'a pas seulement permis d'aller prévenir madame Purvis, et nous voilà parties. Lady Charlotte rioit, m'embrassoit, étoit charmée; moi, j'étois attendrie et tout interdite. Nous arrivons chez lady Elisabeth Selby. — — Dès la porte du salon lady Charlotte s'écrioit: *La voilà, la voilà, cette chère petite; je vous l'amène!* . . . Aussitôt lady Elisabeth a paru, elle s'est avancée précipitamment vers moi, m'a prise et emportée dans ses bras, s'est assise dans un fauteuil, et m'a retenue sur ses genoux. . . . Elle est charmante de toutes manières, elle a dû être bien belle, son fils lui ressemble beaucoup; elle a les mêmes yeux, et je n'ai jamais vu un regard si doux et si intéressant . . . Elle m'embrassoit, et puis me regardoit, et me disoit des choses remplies de bonté. Il ne m'étoit pas possible de répondre; je ne pouvois que lui

baiser les mains. Elle a été réellement enchantée du portrait de son fils. Je n'oserois répéter tout ce qu'elle a eu l'indulgence de dire là dessus . . . Elle baisoit ce portrait, en disant qu'il ne la quittera jamais. Quel éloge touchant elle a fait de son fils! . . . Surement c'est un jeune homme bien vertueux et bien aimable, sa mère l'adore . . . Elle a voulu me garder toute la journée; j'ai écrit un petit billet à madame Purvis pour lui mander que je ne rentrerois qu'à huit heures du soir . . . . Lady Charlotte a envoyé chercher sa harpe, et après le dîner j'en ai joué et j'ai chanté. Pendant tout ce temps lady Elisabeth avoit les larmes aux yeux . . . Je me sens pour elle une affection que je ne puis exprimer; c'est la seule personne qui m'ait rappelé maman. Elle est bonne et sensible comme elle, et je trouve aussi qu'elle a les mêmes manières. Elle



avoit fait fermer sa porte, personne n'est venu. Enfin une heure avant mon départ elle m'a repris sur ses genoux, et m'a demandé si à son retour de la campagne je voudrois bien venir demeurer chez elle, en ajoutant qu'elle n'avoit point de fille, et que je deviendrois la sienne. Pour toute réponse j'ai passé mes deux bras autour de son cou en fondant en larmes ... Elle a pleuré, et lady Charlotte aussi; puis elle a dit: Allons, voilà qui est décidé; ce tendre embrassement, ma Cordélie, est un doux consentement: recevez aussi ma parole; dans trois semaines j'irai vous chercher, vous reviendrez ici, et vous y serez chez vous. Dès aujourd'hui l'on préparera votre appartement qui sera tout près du mien, et nous ne nous quitterons plus. Je l'ai remerciée du fond de l'ame, je pleurois toujours, et il m'a fallu bien du courage pour ne pas lui avouer que

je suis. Si j'eusse été tête-à-tête avec elle, j'aurois eu plus de peine encore à me taire, mais lady Charlotte me génoit quoique je l'aime extrêmement. Enfin, grâce à Dieu, je n'ai point manqué à la parole que j'ai donné à monsieur Godwin. Demain je lui conterai tout, et quelque chose qu'il me dise, je lui déclarerai que je suis décidée à confier qui je suis à lady Elisabeth, et à me mettre sous sa protection.

Lady Elisabeth, au moment où je l'ai quittée, a mis à mes bras deux bracelets charmans de perles fines avec des agrafes de diamans, et lady Charlotte m'a donné une bien jolie bague. Je suis sortie de chez lady Elisabeth véritablement pénétrée, et en même temps bien triste. Je suis fâchée de penser qu'elle va faire un voyage de trois semaines; pendant tout ce temps je serai désagréablement ici: madame

Purvis est si injuste pour toute cette bienfaisante famille, mais monsieur Godwin est si généreux et si raisonnable ! J'ose croire qu'il m'approuvera, car certainement il ne veut que mon bien.

Madame Purvis, quand je suis rentrée, m'a fort bien reçue, ce qui m'a surprise ; pourtant elle avoit l'air un peu contraint. Je suis sûre qu'elle a vu monsieur Godwin, qui lui aura dit qu'il seroit ridicule de me bouder parce que j'ai été chez lady Elisabeth. Monsieur Godwin a plus d'usage du monde que madame Purvis, il a une grande austérité, mais cela vient de la perfection de sa vertu, et d'ailleurs il montre en toutes choses une raison supérieure.

En rentrant j'ai été tout de suite dans mon cabinet, ne voulant rien dire à madame Purvis avant d'avoir parlé à monsieur Godwin. Je n'ai pas encore

rendu le portrait de lord Selby; depuis que j'ai vu sa mère il est devenu plus intéressant pour moi, il est là devant ma table . . . Cela me touche de le regarder! . . . Il est certain qu'il ressemble étonnamment en jeune à lady Elisabeth, c'est le même regard, la même expression; . . . comme cette tête est bien peinte, on diroit que cette douce figure va parler! . . . C'étoit un grand peintre que le chevalier Reynolds! . . . le premier peintre de l'Europe à ce que je crois . . .

Demain est de toutes manières un jour bien intéressant pour moi, c'est demain matin que monsieur Godwin attend de nouvelles lettres de Portugal. O s'il m'apportoit des nouvelles positives de mes chers parens! . . . Il m'a dit l'autre jour qu'il l'espéroit, parce que son correspondant de Lisbonne est l'homme le plus actif et le plus intelligent qu'il connoisse . . . . Il est tard,

il est près de minuit; cela est inconcevable, j'ai écrit bien lentement ce soir . . . Sarah pour m'avertir a déjà frappé deux fois à ma porte. Allons, il faut se coucher . . . .

23 janvier.

O mon Dieu! quel est mon trouble et ma joie! . . . Je pars demain, je vais retrouver mes parens, je sais avec certitude où ils sont . . . . Ce matin à huit heures madame Purvis et monsieur Godwin sont entrés chez moi. Ce dernier avoit un visage rayonnant de joie; en m'apercevant il s'est écrié: Mademoiselle, il faut que vous me permettiez de vous embrasser pour vous faire mon compliment. . . . Ce début étoit bien singulier pour monsieur Godwin. Bon Dieu, ai-je dit, vous avez découvert où sont mes parens, et ils se portent bien? Oui oui, a-t-il répondu. En disant ces mots il m'a pris la main: je lui ai sauté au cou, et je

je l'ai embrassé de toute mon âme. Il étoit si ému qu'il trembloit, (il est réellement bien bon): il s'est assis, et moi aussi; il tenoit toujours ma main qu'il serroit, et moi je répétois en pleurant: Eh bien, eh bien! cher monsieur Godwin? . . . Je puis vous dire à présent, a-t-il répondu, que depuis deux mois je suis dans des inquiétudes cruelles que je vous ai soigneusement cachées. — Bon Dieu! . . . — Soyez tranquille puisque je vous en parle; tenez, lisez cette lettre de mon correspondant. Et je lis ce qui suit:

„Monsieur le comte d'Armilly est  
 „revenu d'Angleterre d'où il a été obli-  
 „gé de repartir précipitamment. J'ai  
 „enfin découvert sa retraite aux envi-  
 „rons de Lisbonne; je l'ai vu ainsi que  
 „toute sa famille, qui se porte bien;  
 „je lui ai dit que vous me mandiez  
 „que vous aviez à lui communiquer  
 „une chose de la plus grande impor-

„tançe. Je n'ai pu répondre à toutes  
 „leurs questions là dessus, puisque j'ig-  
 „nore cette affaire; ils ne peuvent eux-  
 „mêmes deviner de quoi il s'agit, mais  
 „ils m'ont dit positivement qu'ils sont  
 „fixés pour six mois dans le lieu de  
 „leur résidence actuelle. Écrivez-leur,  
 „ou chargez-moi de vos ordres pour  
 „eux; je les leur ferai passer sur-le-  
 „champ.“ . . .

En lisant cette chère lettre j'étois suf-  
 foquée par mes larmes. O bon monsieur  
 Godwin, me suis-je écriée, je veux partir,  
 je veux les aller rejoindre. — C'est pour  
 vous un devoir sacré; à Dieu ne plaise  
 que je vous en détourne. Mais sachez  
 donc quelle frayeur j'ai pu vous épar-  
 gner; monsieur votre père a passé vingt-  
 quatre heures à Londres . . . — Grand  
 Dieu! si près de moi? — Quoiqu'il  
 fût sous un nom supposé il a été re-  
 connu, et a reçu l'ordre de partir sous  
 deux heures . . . — Juste ciel! . . . —

J'ai su cela par une gazette que j'ai lue dans ce temps, et que voici. En disant ces paroles il m'a remis la gazette. J'ai lu ce papier imprimé où cet article se trouve en effet. On y dit que mon père voyageoit pour chercher une fille chérie qu'il a perdue! . . . Quelles peines, quelles inquiétudes je leur cause! . . . Cher monsieur Godwin, ai-je repris, comment ferai-je pour me rendre à Lisbonne? — N'avez-vous pas un ami? ne vous ai-je pas promis de vous remettre entre les bras de vos parens? . . . A ces mots je suis tombée à ses pieds. Cet homme modeste autant que généreux a tressailli; il vouloit me relever, mais embrassant ses genoux: O mon vertueux protecteur, ai-je dit, Dieu qui vous inspire, vous récompensera; c'est pour lui seul que vous-agissez, je le sais, mais souffrez que mon cœur se soulage en vous exprimant la reconnoissance dont il est



pénétré . . . Vous allez me rendre une famille adorée! . . . ô croyez que jamais je ne recevrai les doux embrassements de mes parens, sans songer à vous, sans vous bénir! désormais chaque instant de bonheur doit vous rappeler à ma mémoire! . . . Que votre ame généreuse jouisse de son ouvrage; songez combien j'étois à plaindre; et combien je suis heureuse! songez que Dieu notre juge suprême nous voit et nous entend . . . O puisse-t-il à votre heure dernière vous retracer le souvenir de ce que vous faites aujourd'hui pour moi! . . . C'en est trop, s'est écrié monsieur Godwin, c'en est trop, je ne puis supporter une telle scène. A ces mots il s'est dégagé de mes bras, s'est retourné brusquement, et est sorti. Madame Purvis m'a dit que j'avois blessé son humilité, et cela est certain. Quelle piété incomparable! c'est sans aucune exagération la piété d'un saint.

Madame Purvis est allée le retrouver, et n'est revenue avec lui qu'au bout d'une demi-heure. Il étoit sérieux, mais il avoit l'air touché. Je lui ai demandé quand nous partirions. Je suis tout prêt, m'a-t-il répondu, demain si vous voulez. — Oui, demain. Mais je ne puis voyager sans une femme. Madame Maitland m'a offert de me donner une femme-de-chambre dont elle me répond; je vais l'envoyer chercher. — Non non, pour l'exacte bienséance il faut pour vous accompagner une personne qui ait plus de poids qu'une femme-de-chambre, madame Godwin viendra avec nous, et vous aurez pour vous servir une de ses femmes qui parle l'anglois et le françois.

Quoique je n'aime pas madame Godwin je suis pourtant charmée qu'elle soit du voyage, car certainement cela sera beaucoup plus conve-

nable pour moi. Nous avons fixé tous nos arrangemens. Je partirai demain un peu avant la pointe du jour avec la bonne madame Purvis, qui me conduira jusqu'au port de mer où nous devons nous embarquer; monsieur et madame Godwin iront de leur côté, nous ne nous retrouverons qu'au port de mer. Je n'ai pas dit un mot à monsieur Godwin de ma visite à lady Elisabeth, cela étant à présent absolument inutile. . . . J'ai fait mes paquets, tout est prêt . . . Je n'ai point encore emballé le portrait de lord Selby; je le laisserai à monsieur Purvis, qui le remettra à lady Elisabeth, avec une lettre que je veux lui écrire. J'écrirai aussi à lady Charlotte.

*même jour, à huit heures du soir.*

Je laisse pour lady Elisabeth la copie de mon journal que je destinois à mon frère. Cette preuve de confiance est tout ce que je puis faire pour re-

connoître la bonté touchante qu'elle  
 m'a montrée, et dont mon coeur con-  
 servera le plus tendre souvenir. En  
 emballant le portrait de lord Selby  
 j'ai regardé avec attendrissement pour  
 la dernière fois cette figure intéressante  
 qui me retraçoit les traits de celle qui  
 daignoit me recueillir et m'adopter :  
 mes pleurs ont coulé! . . . Je croyois  
 dire un éternel adieu à lady Elisabeth!  
 . . . J'ai cru devoir placer dans la caisse  
 la première ébauche que j'ai faite du  
 portrait de lord Selby, elle est ressem-  
 blante, je n'ai pu me résoudre à l'effa-  
 cer! . . . Puisse lady Elisabeth jouir à  
 jamais de tout le bonheur qu'Adélaïde  
 lui désire! . . . Puisse-t-elle bientôt  
 revoir son fils, et ne plus s'en sépa-  
 rer! . . .

Fin du journal d'Adélaïde.

---

## LÉTTRE XXIV.

D'EUGÈNE *de* VILMORE  
à EDQUARD D'ARMILLY.

*Londres, 15 février 1796.*

**M**adame la baronne de Flemming et Lolotte sont parties pour Vienne il y a quelques jours. Mon cher Edouard, vous imaginez facilement que cette séparation qui sera longue, m'a fait bien de la peine! mais nous nous écrirons régulièrement, et nous nous reverrons dans quatre ou cinq ans pour ne plus nous quitter. D'ici là, je ne songerai qu'à me rendre digne, autant qu'il me sera possible, du bonheur que la providence et nos chers bienfaiteurs nous préparent. Il faut que je vous conte une singulière chose qui vous étonnera bien. La surveillance du départ de madame la baronne elle nous mena tous à l'opéra; à la fin du premier acte

nous vîmes avancer sur le bord du théâtre une jeune actrice assez jolie et fort gauche, qui chanta une ariette : en jetant les yeux sur elle il me sembla bien que j'avois déjà vu cette figure ; cependant elle avoit tant de rouge et de blanc que je ne la reconnoissois pas encore, quand Lolotte qui la regardoit aussi, s'écria : Ah bon Dieu ! c'est mademoiselle Ulrique ! et c'étoit elle en effet . . . Cette effrontée créature leva la tête vers notre loge ; elle nous reconnut, et se mit à sourire. J'avois bien envie de la siffler.

Ce n'est pas tout ; nous avons appris depuis, qu'après avoir épousé son indigne amant en arrivant à Londres, elle a dépensé dans deux ou trois mois tout l'argent qu'elle avoit emporté ; alors elle s'est brouillée avec son mari (qui est tombé dans une misère affreuse), elle est entrée à l'opéra ; elle y gagne fort peu de chose parce qu'elle

n'est pas capable de jouer de grands rôles, mais elle est entretenue par un vieux vilain lord irlandais qui a plus de soixante ans. Voilà un dénouement digne de cet infame roman. Qu'on est heureux, mon cher Edouard, d'avoir reçu des principes et une éducation qui préservent à jamais de pareilles bassesses et d'une telle ignominie ! Mon père disoit à ce sujet que des paréns et des instituteurs vertueux sont pour leurs élèves une providence bienfaisante, qui disposant de l'avenir, retranche de leurs destinées tous les maux véritables, la seule infortune réelle, celle de s'avilir et de se déshonorer.

J'espère toujours, mon ami, que vous viendrez ici ce printemps; nous ne retournerons en Suisse que l'automne prochain, ainsi nous pourrons passer quelque temps ensemble; et vous savez bien, mon cher Edouard, que ce sera toujours un véritable bonheur pour moi.

## LETTRE XXV.

*De lady ELISABETH à lord  
SELBY son fils.*

*Londres, 22 février.*

J'espère, cher Arthur, que vous trouverez quelques motifs de consolation dans le paquet que je vous envoie. Voici comment ces lettres sont tombées entre mes mains. Monsieur Purvis, comme je vous l'ai mandé, n'étoit pour rien dans l'infame complot qui nous cause une si juste douleur. Quand il m'apporta le journal et la caisse que cette angélique enfant l'avoit chargé de me remettre, son abominable femme n'étoit point encore revenue; elle étoit restée avec Adélaïde jusqu'au moment de l'embarquement, que les vents absolument contraires ont retardé pendant onze jours. Divers accidens ont ensuite arrêté madame Purvis, de sorte



qu'elle n'est revenue à Londres que quatre jours après moi. Le lendemain de mon arrivée, après avoir lu le journal, j'allai chez monsieur Purvis, et je l'instruisis de tout; cet homme est parfaitement honnête, son indignation égala sa surprise, il me mena dans la chambre de sa femme, fit forcer en ma présence ses coffres et ses armoires, fouilla tout, trouva trois-cents guinées en or et cent en billets, et toutes les lettres de Godwin. Nous en lûmes quelques-unes qui ne laissoient aucun doute sur l'atrocité de cette femme. Alors monsieur Purvis me remit toutes ces lettres, pour les envoyer, si je le jugeois à propos, à la famille de la jeune infortunée, parce qu'elles contiennent une infinité de détails qui non seulement prouvent la candeur et la scrupuleuse vérité du journal dans tout ce qui se rapporte à Adélaïde, mais ajoutent encore, s'il est

possible, à l'admiration que doivent inspirer sa conduite et son caractère. Quant à l'argent acquis par le crime, trouvé chez madame Purvis, son mari le donna le jour même à l'hôpital du Christ. Tout ceci s'est fait sans éclat parce que je désirois que madame Purvis revînt avec sécurité dans sa maison. Je convins avec son mari de la manière dont il devoit se conduire, et tout s'est passé comme je l'avois proposé. Une lettre de madame Purvis l'instruisant du jour précis de son arrivée, il envoya la veille à dix-neuf milles de Londres Sarah sa fille, qui n'a pas eu la moindre part à toute cette infamie. Madame Purvis arriva à quatre heures après-midi; elle ne trouva dans la boutique, où elle entra d'abord, qu'une servante; elle passa dans le parloir, et y vit avec surprise trois hommes inconnus: l'un étoit le *constable*, et les deux autres mes gens

d'affaire. Monsieur Purvis ferma la porte, et lui dit sans préambule qu'elle étoit accusée d'avoir favorisé l'enlèvement d'Adélaïde. Madame Purvis commença par nier avec effronterie le fait, soutenant qu'Adélaïde alloit retrouver ses parens. Alors on lui montra quelques lettres de Godwin que j'avois remises à mes gens d'affaire; à cette vue l'infame créature perdit la tête, et pénétrée de terreur tomba sur une chaise. Dans ce moment monsieur Purvis s'approcha d'elle, et fouillant dans ses poches il en tira une bourse contenant cent et cinquante guinées; il la posa sur une table en disant froidement: *ce sera encore pour l'hôpital du Christ.* Il trouva encore dans ses poches un portefeuille renfermant seulement une lettre cachetée adressée à *William Nelson écuyer.* Cette adresse étoit écrite de la main de Godwin. Madame Purvis eut l'audace de vouloir l'arracher

des mains de son mari; dans ce débat le cachet fut brisé, et monsieur Purvis lut la lettre qu'il remit ensuite à monsieur Smith pour me la donner. Je vous l'envoie avec tous les autres papiers. Commencez par lire cette lettre, vous y verrez beaucoup de détails rassurans; nous n'avons à craindre aucune espèce de violence, et le plan de Godwin nous laisse plus de temps qu'il n'en faut pour réclamer Adélaïde, et la retirer de ses mains avant qu'elle ait pu devenir la victime des fourberies de ce scélérat. Cette lettre mérite de toutes manières d'être à jamais conservée: combien elle honore l'angélique créature dont on y médite la perte! Jamais le vice ne rendit à la vertu un hommage moins suspect et plus éclatant.

Vous verrez par les autres lettres, que la prétendue madame Godwin dont parle Adélaïde dans son journal, n'étoit

point la femme de ce monstre; mais qu'en effet il est marié, et que sa véritable femme est en Irlande. Vous verrez que *mistriss Stopford*, une des écolières d'Adélaïde, n'étoit aussi qu'une courtisane gagnée par Godwin. La crainte et les menaces ont fait avouer à madame Purvis beaucoup d'autres choses. Elle a déclaré aussi le nom du vaisseau sur lequel Adélaïde est embarquée; je vous en envoie la notice. Ce vaisseau va véritablement en Portugal. Godwin ne l'a choisi qu'après s'être assuré qu'il ne portoit point d'émigrés, et qu'Adélaïde n'y verroit personne qui pût l'éclairer. Il a pris pour elle une femme-de-chambre *hon-nête* (à ce que dit madame Purvis; il a loué *the cabin* \*), et lui couchera dans la salle commune avec les autres pas-

---

\*) La petite chambre.

passagers. Madame Purvis sera gardée à vue jusqu'à ce que nous ayons des nouvelles de l'arrivée du vaisseau; ensuite son mari lui donnera une petite pension alimentaire, à condition qu'elle passera le reste de sa vie dans un couvent d'Allemagne qu'il a désigné, et dans lequel il l'enverra: chose qu'elle est obligée d'accepter, pour n'être pas traduite en justice, et parce qu'elle n'a d'ailleurs aucun moyen personnel de subsistance.

Je ne vous ai pas envoyé ce paquet plutôt, parce que je ne voulois pas le confier à la poste, et monsieur Smith étoit retenu par une affaire qui n'a été terminée qu'hier. Adieu, mon cher fils, le ciel nous rendra cette enfant incomparable . . . Je ne pense qu'à elle, je ne suis occupée que d'elle; mais c'est l'être aussi de vous.

## LETTRE XXVI.

*De monsieur* GODWIN à WIL-  
LIAM NELSON.

de . . . . 28 janvier. \*)

Enfin Nelson, l'ange est dans mes filets! . . . Nous attendons les vents, et bientôt, sous ma seule garde, enfermée dans un vaisseau, son sort ne dépendra plus que de moi! . . .

J'ai admiré le ton moraliste de ta dernière lettre, mais que parles-tu de *corruption*? . . . Moi! corrompre Adélaïde! m'en préserve l'amour: sa vertu fait partie de sa beauté; c'est la pureté de son ame qui donne à son regard, à son sourire, à sa physionomie ce charme enchanteur qui m'a séduit et qui m'enchaîne pour la vie! Oui, je

---

\*) Cette lettre est celle qui fut trouvée dans le porte-feuille de madame Purvis, et ensuite remise à lady Elisabeth, et que cette dernière envoie à son fils.

veux toujours l'abuser et toujours lui conserver son caractère et sa vertu; je veux éterniser son erreur, me charger seul de tous les crimes: voilà mon nouveau plan et mes dernières résolutions. Il est vrai que j'eus d'abord le dessein vulgaire que tu me supposes, mais je ne la connoissois pas encore, je n'avois alors pour elle qu'une fantaisie; j'appris à ma honte qu'on pouvoit la tromper facilement, mais qu'il étoit impossible de l'égarer; sa candeur et sa bonne foi, confondant sans cesse mon génie et le vil manège de la Purvis, déjouoient tous nos projets, et rendoient superflues nos plus savantes combinaisons.

Che difesa miglior ch'usbergo e scudo  
E la santa innocenza al petto ignudo. \*)

---

\*) Car pour le coeur ingénu,  
Sans art et sans défiance  
Une plus sûre défense  
Que la cuirasse et l'écu,  
Est la douce et sainte innocence.

le Tasse



Les autres femmes, Nelson, remplies de ruse et de foiblesse, voient le piège et s'y laissent prendre; celle-ci sans défiance et sans artifice, mais guidée par des principes invariables et par une ame angélique, ne peut ni découvrir ni soupçonner les fourberies les plus grossières, et cependant échappe à toutes les embûches par le seul ascendant d'une parfaite droiture. D'ailleurs, n'en doutons point, Nelson, il est un instinct sublime, inspiré par la vertu, qui dirige mieux sans doute que la prévoyance et le raisonnement! Le croirois-tu? malgré le succès complet de mon hypocrisie, j'ai vu clairement dans le coeur d'Adélaïde un invincible éloignement pour moi! J'ai pu sans peine exciter sa reconnoissance, usurper son estime et son admiration; et je n'ai pu gagner sa tendresse! Je n'ai pas été surpris de son aversion pour la vieille Miller qui jouoit si gauche

ment le vénérable personnage de la *sainte Godwin*; mais l'adroite et jolie *Betsy*, sous le nom de *mistriss Stopford*, n'a pas eu plus de succès; malgré son esprit, ses flatteries, ses grâces et ses caresses, Adélaïde l'a toujours traitée froidement. Et moi, j'ai reçu plus d'une fois des preuves de sa confiance et quelques témoignages de sensibilité momentanée, mais jamais ce coeur si pur et qui n'a rien à cacher, ne s'est ouvert à moi sans réserve; et sans pouvoir s'en rendre raison elle m'a toujours craint, je lui ai toujours inspiré un insurmontable embarras. O Nelson! le métier de *séducteur* que nous avons fait jusqu'ici, cesse d'être amusant dès qu'on est véritablement amoureux; je le suis à perdre la tête, et pour la première fois de ma vie, à *trente-six ans*! Quelle honte! quelle dégradation de caractère! . . . et quel bouleversement d'idées et de

sensations! . . . Tout ce qui m'en-  
 chantoit jadis me trouble aujourd'hui,  
 et j'ai la foiblesse de rougir souvent  
 de mes succès mêmes! . . . Je ne puis  
 dépeindre ce que j'éprouvai quand cette  
 enfant incomparable, également pru-  
 dente, touchante et crédule, s'avisâ de  
 désirer mes *saintes prières* pour sa  
 bonne! . . . Elle étoit à genoux à côté  
 de moi, je tenois son bras sous le  
 mien; je jetai à la dérobée un regard  
 sur elle, son visage étoit céleste . . .  
 elle prioit! . . . je crus voir un ange.  
 . . . Je demeurai interdit et tremblant  
 devant le Dieu qu'elle invoquoit! . . .  
 Mes yeux se remplirent de larmes,  
 j'eus horreur de moi-même! . . . Que  
 n'ai-je pas souffert encore le jour où  
 je la décidai à se remettre entre mes  
 mains pour aller retrouver ses parens!  
 Je la vis à mes pieds; elle embrassoit  
 mes genoux! . . . J'entendis sa voix  
 mélodieuse et touchante demander à

Dieu de me retracer à *ma dernière heure* le souvenir de ce que je faisais pour elle. Et dans son erreur elle croyoit me bénir! . . . Oui, Nelson, je l'avoue, ces paroles frappantes retentirent jusqu'au fond de mon ame . . . Je fus au moment de me trahir, je m'échappai . . . Son image et mes remors me poursuivirent; je conçus l'idée de la détromper, de la servir, de me sacrifier: . . . l'amour l'emporta. Passion funeste! qui m'entraîne au crime qu'elle m'apprend à détester! . . . Mais il est une autre passion plus fatale et plus impérieuse encore, celle qui conduit mon exécrable confidente, la vile cupidité! je n'ai pu surprendre dans l'aine de l'abominable Purvis l'apparence d'un remors! . . . La première nuit où j'entrai dans l'appartement d'Adélaïde, tandis qu'elle dormoit dans la chambre de Sarah, je fus saisi d'un tremblement universel; il me sembloit

que je profanois le temple sacré de la vertu! tout me retraçoit la douce image de l'innocence, et l'enfer étoit dans mon coeur. Tandis que la Purvis d'un air intrépide fouilloit tranquillement les armoires, je restois immobile et glacé! je me représentois Adélaïde dans toutes les situations intéressantes où je l'avois surprise dans ce même lieu, soignant, servant sa bonne; je croyois la voir encore aux pieds de cette femme en démenée, se laissant couvrir de ses fleurs arrachées, ces fleurs, son seul amusement, . . . qu'elle sacrifioit avec délices aux caprices d'une imbécille! . . . La Purvis tira d'une commode un petit coffre sur lequel étoit collé une bande de papier avec ces mots de l'écriture d'Adélaïde: *Ce que j'ai sauvé de plus précieux.* Sais-tu, Nelson, ce que contenoit ce coffre? des cheveux de ses parens, et une rose blanche desséchée,

collée sur du papier bleu; ces mots étoient écrits au bas de la page: *Du rosier de Romeval*. La découverte de cet innocent secret fit beaucoup rire la Purvis! . . . Détestable et vile créature! . . . Combien la stupidité ajoute à la scélératesse! N'est-ce pas une preuve, Nelson, que le vice est essentiellement absurde, puisque pour s'y livrer sans réserve et sans remors, il faut être réduit au dernier degré d'abrutissement? . . . Explique-moi aussi d'où peut naître cette invincible admiration que des disciples de la philosophie moderne tels que nous ne peuvent refuser à la vertu? Cette admiration ne vient ni de l'habitude, ni des préjugés de la première jeunesse; nous fûmes l'un et l'autre corrompus avant de savoir raisonner: rappelle-toi l'éducation que nous avons reçue, les exemples qu'on nous a donnés, et dis-moi, si tu le peux, pourquoi n'ayant

jamais connu les scrupules, je ne puis  
 me délivrer des remors? . . . Ah! si  
 j'étois libre, si je pouvois légitimement  
 recevoir la main d'Adélaïde, je rejette-  
 rois sans balancer des systèmes affreux  
 que j'abhorre . . . Regrets superflus!  
 engagé dans une route ténébreuse, je  
 la poursuis avec effroi malgré les lueurs  
 de clarté qui m'en font entrevoir l'hor-  
 rible perspective! . . . Je suis sembla-  
 ble au voyageur égaré dans une nuit  
 orageuse et marchant sur le bord des  
 précipices; je cours à ma perte sans  
 pouvoir m'abuser; je crains le jour, et  
 je désire envain l'obscurité profonde;  
 l'éclair éblouissant de la foudre mena-  
 çante me montre à chaque pas des  
 abymes entr'ouverts! . . . J'enlève Adé-  
 laïde, je livre à d'éternelles douleurs  
 une famille respectable, je vais dans  
 quelques mois déchirer l'âme de l'ob-  
 jet que j'idolâtre, en lui persuadant que  
 ses parens n'existent plus; à force

d'impostures je saurai la contraindre à s'unir à ma destinée, ma main sacrilège recevra son innocente main, je changerai de nom, je fuirai avec elle en Amérique . . . A quoi bon tant de travaux, de forfaits et de sacrifices; elle ne m'aimera jamais! non jamais! J'ai lu son journal qu'elle laissoit sur sa table en allant se coucher; . . . son jeune coeur a déjà reçu une impression que tous mes soins et mes services apparens n'ont pu produire . . . . Ce portrait de lord Selby, comme elle en étoit occupée! et elle le cachoit! . . . Adieu, Nelson, plains-moi, je ne suis plus rien, je n'ai plus l'audace et l'aveuglement d'un *esprit-fort*, je n'ai point les principes d'un homme de bien, l'incertitude m'agite et me trouble, et les plus noirs pressentimens m'accablent. Adieu.

---



LETTRE XXVII.

*De monsieur PARKINSON,*  
*banquier de Londres, à lord*  
*SELBY.*

*d'Aylesworth \*), 4 mars.*

Mylord,

J'ai reçu de funestes nouvelles du vaisseau qui vous intéresse, et malheureusement avec certitude. Il a péri sur les côtes de Portugal, mais nous ignorons encore si l'on a pu sauver la cargaison. J'ai écrit pour avoir des détails. Aussitôt qu'ils me parviendront j'aurai l'honneur de vous les communiquer.

Je suis avec respect etc.

---

\*) Près de Londres.

## LETTRE XXVIII.

D'EDOUARD D'ARMILLY à  
EUGÈNE de VILMORE.

*d'Hambourg, 15 mars.*

Vous savez, cher Eugène, combien depuis deux mois je suis inquiet de la santé de lord Selby. Cette inquiétude n'étoit que trop fondée; il est véritablement malade depuis quatre jours, et dans son lit, avec une grosse fièvre et un tel accablement qu'il ne peut supporter aucune espèce de mouvement et de bruit autour de lui, et qu'il veut être absolument seul avec le domestique qui le veille. Il m'est doublement douloureux de le savoir malade, et de n'avoir pas la permission de le soigner. . . . Tous les chagrins m'accablent à la fois; nous n'avons aucune nouvelle d'Adélaïde, mes parens se désespèrent, ma mère à la fièvre tierce . . . . Je

suis bien malheureux ! Je n'ai pas voulu laisser passer ce courrier sans répondre à votre dernière lettre qui étoit si aimable, mais je ne suis pas en état de vous écrire plus longuement ; votre cœur reconnoissant et sensible vous donnera l'idée de tout ce que je souffre, et beaucoup mieux que je ne pourrois l'exprimer.

Adieu, mon cher Eugène, je ne sais plus quand nous partirons, et même si nous partirons ! . . .

---

## LETTRE XXIX.

*De la comtesse de LURCÉ à  
la baronne de BLIMONT.*

*du château de \*\*\* près de Vienne, ce vendredi  
18 mars.*

È istinto di natura

L'amor del patrio nido . . . \*)

Je retourne en France, ma chère amie, je suis rayée de *la liste fatale*, et resuscitée de ma *mort civile*. Me voilà réintégrée dans tous mes droits; et vous devez être bien glorieuse qu'une fière républicaine, une *citoyenne françoise*, ait la condescendance d'écrire à une *émigrée* comme vous. Au reste, vous connoissez ma bonne foi, elle ne se démentira jamais: puisque je vais à Paris, j'y porterai les sentimens qu'on

---

\*) L'amour du *nid paternel* est un instinct de la nature . . . .

Métastase.

me suppose et que promet mon retour; je veux la république *une et indivisible*, je veux tout ce qu'on voudra, à l'exception de renier mes parens et d'abandonner mes amis. J'écrirai aux *proscrits* dont les lettres me consolent quand j'étois fugitive; je jouirai de ma fortune en la partageant avec mes amis malheureux; je rendrai ce que je dois à mon pays, en ne me mêlant d'aucune intrigue, en désirant sincèrement qu'il puisse conserver la nouvelle forme de gouvernement qu'il a choisie, et que je vais moi-même adopter; et je rendrai en même temps ce que je dois à la reconnoissance et à l'amitié. Il est absurde de penser que ces devoirs sont incompatibles, car une personne ingrate et dénaturée ne sera jamais une bonne citoyenne. Mais j'ai les plus belles choses à vous conter. Je me doute bien cependant que vous en savez déjà quelques détails;

n'im-

n'importe, il faut que vous écoutiez un récit circonstancié de toutes mes aventures. C'est une histoire dont le dénouement est un peu brusqué, (défaut assez commun dans les romans qui ne sont point d'imagination); d'ailleurs tout s'y trouve, reconnoissances, déguisemens, déclarations etc. Ecoutez donc.

La baronne *ma maîtresse*, qui s'est amusée en chemin, n'est arrivée ici que lundi dernier. Elle brûloit d'envie de voir *mademoiselle Angelini*, et c'est la première chose qu'elle ait demandée en entrant dans son château: on m'appelle à tue-tête, je descends, j'entre dans la chambre de *madame* qui se retourne, et fait ainsi que Lolotte un cri perçant, en se précipitant vers moi les bras ouverts; je me jette à son cou, Lolotte se pend à ma robe, tout cela avec des exclamations: *C'est elle! grand Dieu! ô ciel! . . . Je*

riois, et à vous dire la vérité, je pleurois un peu aussi. — La baronne fut charmante, elle est sensible et bonne autant qu'aimable . . . Mais voici bien un autre coup de théâtre! . . . La porte s'ouvre, et je vois paroître un des gens de la baronne portant une cassette et un sac de nuit; je regarde ce domestique et je reste pétrifiée, la bouche béante et les yeux hagards, en reconnoissant le chevalier d'Iselin! . . . Il me fait un signe mystérieux qui m'impose silence; un moment après on se met à table, et le chevalier avec une serviette sous le bras s'établit derrière ma chaise. Pendant le souper Lolotte fit la remarque que j'étois *bien altérée*, car je demandai à boire plus de vingt fois; c'étoit la seule manière dont je pouvois m'occuper de mon galant chevalier, mais je fus un peu scandalisée de l'adresse avec laquelle il me servoit: point *d'émotion*, point de

*tremblement*, ni vin répandu, ni carafe cassée . . . En sortant de table la baronne l'envoya coucher. Je la questionnai sur ce domestique; elle me dit qu'il étoit Polonois, qu'elle le tenoit de son banquier de Bâle, qui le lui avoit arrêté avant son voyage d'Angleterre. Elle ajouta que c'étoit un excellent sujet, et sachant toutes les langues; je devinai que le chevalier pendant son séjour à Bâle, ayant appris que la baronne avoit retenu un domestique qu'elle n'avoit jamais vu, s'étoit arrangé avec lui pour se substituer à sa place, et en conséquence s'étoit rendu sous ce titre au lieu du rendez-vous indiqué par elle. Je veillai avec la baronne jusqu'à deux heures, ce qui ne m'empêcha pas de me lever le lendemain à la pointe du jour; comme j'achevois de m'habiller, j'entendis gratter modestement à ma porte; c'étoit le chevalier. Il m'apprit qu'il avoit oh-



tenu mon rappel en France et le sien, et sans préambule m'offrit *sa main* pour m'y conduire. Sa *déclaration* fut très-impertinente; pas un mot de *flamme* et de *passion*, il prétendit que nous étions trop vieux l'un et l'autre pour songer à l'amour, il ne fut donc question que d'estime et d'*amitié parfaite*. J'étois si abasourdie que je ne sais plus quelle fut ma réponse, je plaisantois, je m'attendrissois, je balbutiois, quand tout-à-coup la baronne vint interrompre cet entretien. Elle fut étrangement surprise de trouver son nouveau domestique polonois, assis familièrement à côté de moi, et tenant une de mes mains dans les siennes. Nous lui avons tout confié, tout conté; elle s'afflige de notre séparation, mais elle se réjouit de l'événement qui la cause. Elle est dans l'enthousiasme de la conduite du chevalier, et elle veut que je l'épouse avant

mon départ. J'ai beau me récrier, beau répéter que je n'ai point donné ma parole, que je veux réfléchir : . . . elle me soutient que je suis décidée au fond de l'ame, que je l'épouserai à Paris, et elle appelle cela un *mauvais procédé* pour elle. Que peut faire une pauvre concierge pour résister aux volontés d'une maîtresse si impérieuse ? Enfin, ma chère amie, cette personne despotique dit que *la nœce* se fera dans ce château d'aujourd'hui en quinze, et que huit jours après le citoyen et la citoyenne Iselin partiront pour Paris. Tout cela n'est-il pas merveilleux ? . . . Je ne regrettois point nos grandeurs passées, je ne pensois plus à la France, mon nouvel état m'amusoit, je ne voyois dans mon isolement qu'une heureuse indépendance, je serois restée avec plaisir toute ma vie concierge de ce château ; et voilà que je suis ravie de n'être plus émigrée, de retourner à

Paris, et même de me remarier ! N'est-ce pas-là un heureux caractère ? il semble fait tout exprès pour un temps de révolution.

Adieu, mon aimable amie, puisque j'aurai le bonheur de vous revoir en passant à \*\*\*, préparez toutes vos commissions pour Paris, et soyez sûre que je suivrai vos affaires avec tout le zèle d'une amitié éprouvée et fortifiée par le malheur. Adieu, pensez à moi le *vendredi, premier avril, à midi*. O que ne pouvez-vous être aussi de la fête ! rien n'y manqueroit pour moi !

---

## LETTRE XXX.

*De lord SELBY à monsieur  
D'ARMILLY.*

*ce mardi 19 avril 1796, d'Hambourg.*

**E**lle est sauvée! . . . Le ciel lui devoit un miracle, et l'a fait pour elle! . . . Adélaïde existe, elle est en parfaite santé, et nous la verrons dans un mois! . . . Ah monsieur, j'ai pleuré sa mort! . . . rien jamais ne m'eût consolé! . . . vous saurez tout. Je vous porte son journal et sa dernière lettre, datée du six mars et adressée à ma mère. Cette lettre a été fort retardée par les vents contraires; je la reçois à l'instant. Je ne puis partir aujourd'hui, ma voiture est cassée, je partirai demain matin, et en attendant je vous envoie Tony, afin que vous sachiez quelques heures plutôt que vous êtes le plus heureux des pères! . . . O

que j'ai d'impatience de jouir de votre bonheur, de celui de madame d'Armilly! . . . . Qu'il y a loin d'ici à Rarup! \*) Il me semble dans ce moment que nous sommes placés vous et moi aux deux extrémités du monde! . . . . Edouard est ivre de joie, la tête nous tourne . . . nous la verrons le mois prochain! . . . Ma mère la connoît et l'adore, et moi! . . . mais c'est aux pieds de madame d'Armilly que je dois déclarer tout ce que je sens et les vœux que j'ose former! . . . . Tony va partir; adieu monsieur, je suivrai de près cette lettre.

---

\*) 36 lieues de France.

## LETTRE XXXI.

D'ADÉLAÏDE à lady ELISA-  
BETH.

*de \*\*\* , en Portugal, ce 6 mars 1796.*

Madame,

**D**aignerez-vous encore vous intéresser à l'imprudente Adélaïde? . . . Mais vous êtes si bonne et j'ai tant souffert, que j'ose compter sur votre indulgence. Je vais vous faire un récit sincère de tout ce qui m'est arrivé. Cette lettre ne pourra partir que dans quelques jours, ainsi j'ai tout le temps de vous conter avec détail des choses qui vous surprendront bien. O madame, qui l'auroit cru! ce malheureux monsieur Godwin étoit un homme affreux! un hypocrite! . . . . Voilà certainement la chose la plus étonnante et la plus incompréhensible que je puisse vous apprendre. Vous aurez sans doute bien

de la peine à le croire après avoir lu mon journal, mais c'est pourtant un fait, et je vais vous en donner des preuves incontestables.

Quand nous arrivâmes, madame Purvis et moi, au port de mer où nous devions nous embarquer, non seulement nous n'y trouvâmes point monsieur Godwin, mais il ne parut pas pendant les onze jours que nous attendîmes les vents. Au bout de ce temps je fus réveillée un matin par madame Purvis, qui me dit que monsieur Godwin arrivoit, que le vent étoit favorable, et qu'il falloit partir sans délai. Elle me pressa beaucoup pour m'habiller, il n'étoit pas encore jour; quand je fus prête nous sortîmes précipitamment, une servante avec une chandelle nous éclairoit, au bas de l'escalier parut monsieur Godwin enveloppé dans un grand manteau, je lui demandai où étoit madame Godwin, il me ré-

pondit seulement: *Venez, venez, dé-  
pêchons-nous.* Il prit mon bras gau-  
che, je donnai l'autre à madame Pur-  
vis, et tous les deux m'entraînèrent  
hors de l'auberge; nous marchions si  
vîte que je perdois la respiration, un  
matelot portant une lanterne nous  
montrait le chemin. J'étois surprise  
et tremblante, cependant je ne soup-  
çonnois rien d'extraordinaire. Arrivés  
au vaisseau, madame Purvis se déga-  
gea brusquement de mon bras et dis-  
parut. Dans ce moment deux mate-  
lots me saisissent, m'enlèvent et me  
portent dans le vaisseau; je me trouve  
dans une petite chambre, je tombe sur  
une chaise, on met à la voile, et le  
vaisseau part. Je ne sais quel senti-  
ment, quelles idées confuses firent cou-  
ler mes larmes: je pleurois amèrement  
quand monsieur Godwin survint; je  
fus frappée de son air et de son habil-  
lement lugubre, il étoit en grand



deuil . . . Je répétais la question que j'avois déjà faite, je demandai où étoit madame Godwin. Quel fut mon étonnement, lorsque monsieur Godwin me répondit qu'elle n'existoit plus. Il me fit là dessus une longue histoire, disant que cette maladie l'avoit empêché de me rejoindre plutôt; il ajouta à cela beaucoup de détails, et montra une grande douleur de la mort d'une personne qu'il appeloit *la plus vertueuse des femmes*. J'étois stupéfaite, et je l'écoutois sans répondre un mot. Il finit par me dire qu'il avoit amené une femme-de-chambre pour moi; il me la présenta, et elle me parut douce et honnête. Je fus d'ailleurs assez satisfaite de mon établissement, j'avois à moi toute seule la petite chambre du vaisseau, et il fut *décidé* que j'y ferois coucher Molly (c'est le nom de cette fille angloise qui me servoit). Monsieur Godwin après notre explication,

me dit qu'il ne reviendrait dans ma chambre qu'à l'heure de mon dîner, à moins que je n'eusse quelque chose à lui dire, et il me laissa seule. J'avois une si grande opinion de sa vertu que je croyois fermement tout ce qu'il venoit de me conter, ou pour mieux dire je ne me permettois pas de réfléchir là dessus; cependant j'étois triste à mourir, et j'avois bien mal à la tête. A dix heures Molly voyant que je ne faisois rien, me proposa d'aller prendre l'air sur le pont, et j'y fus avec elle. Monsieur Godwin n'y étoit pas, mais j'y vis un homme assis qui me tournoit le dos. En entendant du bruit il se leva, et me regarda avec étonnement. Il ne me reconnut pas d'abord, pour moi je n'hésitai pas . . . c'étoit un libérateur que le ciel m'envoyoit, c'étoit le vénérable curé de Romeval, émigré depuis quatre ans . . . Je fus transportée de joie de le retrouver, et

je fondis en larmes, car sa vue me rappeloit bien vivement le souvenir de ma chère grand' maman et de ma bonne! . . . Je me nommai tout de suite: Eh bon Dieu, mademoiselle, s'écria-t-il, que faites-vous ici? . . . — Je vais rejoindre mes parens. — Vos parens! et ils sont dans le pays de Holstein . . . — Non non, ils sont en Portugal . . . — En Portugal! on vous trompe indignement. Toutes les gazettes depuis deux ans indiquent les lieux qu'ils habitent, j'en ai deux sur moi où cet article que j'ai lu tant de fois se trouve encore répété; tenez, lisez . . . *Monsieur d'Armilly et sa famille sont établis à Rarup près de Schleswig, et promettent deux-cents guinées à quiconque pourra leur donner des nouvelles de leur fille aînée dont ils ont perdu les traces . . .* — Juste ciel! seroit-il possible . . . — Mais avec qui êtes-vous? . . . —

Avec monsieur Godwin. — Monsieur Godwin ? un homme perdu de réputation ? . . . — Oh vous parlez d'un autre Godwin, celui-ci passe pour un saint . . . — Je parle de celui qui est sur ce vaisseau. J'ai connu sa femme qui est en Irlande, et qu'il a trompée et abandonnée . . . Comme le curé disoit ces paroles, monsieur Godwin et plusieurs autres passagers arrivèrent sur le pont. Je frissonnois d'horreur et d'effroi, je me pressai contre le curé en passant mon bras sous le sien. Monsieur Godwin d'un air très-ému me dit en anglois, qu'il me prioit de descendre sur-le-champ dans ma chambre, parce qu'il avoit à m'apprendre quelque chose de la plus grande importance. Non, monsieur, répondis-je tout haut en françois, j'ai retrouvé un ancien et véritable ami pour lequel je n'ai rien de caché; vous pouvez parler devant lui. A ces mots monsieur

Godwin pâlit, et s'adressant au curé : Eh bien, monsieur, dit-il, venez m'entendre, je m'expliquerai tête-à-tête avec vous. Non, non, reprit mon généreux protecteur, cette jeune demoiselle s'est mise sous ma garde, je ne la quitterai point. O combien cette réponse confondit l'imposteur ! . . . . Il devint couleur de pourpre, ses regards étoient étincelans et sa physionomie si effrayante que je fermai les yeux pour ne le point voir, mais je serrai de toute ma force le bras du bon curé en m'écriant : O mon père, ne m'abandonnez pas ! Ne craignez rien, dit-il. Dans ce moment je sentis qu'on vouloit m'arracher des bras du curé, et j'entendis que tous les passagers s'opposoient à cette violence . . . J'étois plus morte que vive, et bientôt l'excès de ma frayeur m'ôta presque entièrement ma connoissance ; cependant j'entendois toujours comme dans le

loin-

lointain des cris et un grand mouvement, et puis je n'entendis plus rien, et au bout de je ne sais combien de minutes je r'ouvris les yeux, et je me trouvai assise entre le curé de Romeval et un autre vieillard dans la grande chambre des passagers. Je fus tout-à-fait rassurée en voyant ces deux respectables personnes; après m'avoir fait boire de l'eau et du vin, le curé me conta des choses terribles: il y avoit eu sur le pont une espèce de combat, monsieur Godwin étoit devenu frénétique, il vouloit me ravoir de force, disant qu'il étoit mon tuteur, il avoit appelé ses deux domestiques, et tiré de sa poche un pistolet en menaçant de tuer tout le monde; le capitaine du vaisseau et tous les passagers prenant mon parti s'étoient mis dans une grande fureur contre lui, on avoit fini par le désarmer et par l'enfermer dans la petite chambre avec ses deux domesti-

ques. Ce récit me fit frémir, et quoique le danger fût passé, mes cheveux se dressaient sur ma tête en écoutant le curé. Il m'apprit aussi que le vieillard assis près de moi étoit un négociant portugais nommé monsieur Xavier. Cet homme bienfaisant (qui a soixante-trois ans et qui est fort riche) a recueilli notre curé, et l'emmenoit en Portugal pour y être instituteur de son fils qui est à Lisbonne. Le curé, par prudence, pour passer la mer et pour éviter toute persécution en pays étranger, avoit pris par le conseil de monsieur Xavier le nom et le titre d'un prêtre irlandois. Monsieur Xavier me fit les offres les plus généreuses. Il me dit qu'il me logeroit à Lisbonne chez sa soeur, et que sur la fin de mars il me reconduiroit lui-même en Angleterre où il étoit forcé de retourner pour son négoce; qu'en attendant il se chargeroit de faire pas-

ser mes lettres, et de m'avancer tout l'argent dont j'aurois besoin. Cet entretien fut interrompu par les passagers, au nombre de dix, qui vinrent dans la chambre; je les remerciai bien de leur bonté pour moi, ils me témoignèrent tous beaucoup de bienveillance, on m'en montra un qui avoit un oeil tout noir d'un coup de poing de monsieur Godwin, ce qui me toucha extrêmement. Je lui offris de mettre sur son oeil une compresse d'eau salée, il ne le voulut pas. C'étoit lui qui s'étant jeté sur monsieur Godwin, l'avoit désarmé; il étoit jeune, parloit toutes sortes de langues, mais assez mal; il avoit l'air fort pauvre, sa physionomie étoit douce et agréable, et son oeil poché ne la rendoit que plus intéressante à mes yeux. Nous soupçonnâmes, le curé et moi, qu'il étoit émigré, quoiqu'il se donnât pour Ecossois et qu'il s'appelât John Burkley.



Je n'étois connue dans le vaisseau que sous le nom de *Cordélie*, mais comme je n'avois point d'intérêt à me cacher, le curé dans le cours de la conversation, parlant de moi, me désigna sous mon nom de famille. A ce nom d'*Armilly*, le jeune Burkley tressaillit en s'écriant: *Bon Dieu!* . . . . Il rougit et se tut aussitôt; cela me donna beaucoup de curiosité, mais je n'osai rien dire. Je remarquai qu'il devenoit rêveur et d'une grande tristesse. Molly vint dans la chambre commune. Je ne voulus plus me servir d'elle, parce qu'elle m'avoit été donnée par monsieur Godwin; je crois pourtant qu'elle étoit innocente, je lui donnai quelque argent, et on lui promit de la faire repasser en Angleterre. Les passagers alloient de temps en temps écouter à la porte de monsieur Godwin, qui après avoir fait beaucoup de tapage et d'extravagances, étoit tombé dans un ané-

antissement total et si effrayant que ses gens le crurent mort. Le capitaine attiré par leurs cris répondit à travers la porte, que s'il étoit mort il n'avoit besoin d'aucun secours; cependant on entra dans la chambre, le chirurgien trouva ce malheureux homme dans un état affreux et avec une fièvre ardente, il le saigna deux fois dans la journée. Lorsque la nuit fut venue et qu'il fallut se mettre au lit, il me parut bien étrange et bien fâcheux de coucher dans une chambre où se trouvoient tant d'hommes; je choisis mon lit entre ceux de mes protecteurs, le curé et monsieur Xavier, et je me couchai presque tout habillée, ce que j'ai toujours fait. Je dormis bien mal, j'avois toujours peur de monsieur Godwin, et dès que je m'endormois je révois qu'il venoit me prendre, et je me réveillais en sursaut en appelant le curé de toute ma force. Le lendemain matin le chi-

rurgien nous dit que monsieur Godwin étoit fort mal et qu'il n'en reviendrait pas. Il s'agitoit, soupiroit, pleuroit, mais n'avoit plus du tout d'emportement; cela me fit pitié, et je priai Dieu de lui rendre la santé et de le corriger de ses vices. La religion nous ordonne de prier pour nos ennemis mêmes, ainsi je devois faire cette prière; j'avoue pourtant que je ne desirois pas que la force et la santé lui revinssent pendant notre voyage, j'aimois bien à le savoir foible et malade et dans l'impossibilité de sortir de son lit. A dix heures du matin il m'envoya mon porte-manteau et mes cassettes qui étoient restées dans la chambre, et une heure après il fit demander le curé, qui y fut sur-le-champ. Pendant ce temps monsieur Xavier me mena sur le pont, je m'assis à côté de lui, il se mit à lire, et moi à tricoter. John Burkley vint près de moi; je vis qu'il

avoit envie de me parler, et pour entrer en conversation je lui demandai pour la seconde fois du jour des nouvelles de son œil; il me répondit en françois, (langue que n'entend pas monsieur Xavier), que son œil n'étoit pas guéri parce qu'il avoit pleuré toute la nuit. J'étois gênée qu'il me parlât françois, je ne trouvois pas cela convenable à cause de monsieur Xavier; ce dernier étant mon mentor, je voulois qu'il entendât tout ce que je disois; je n'osai pourtant pas répondre en anglois, dans la peur de compromettre ce jeune homme. Je gardai le silence. Il reprit la parole; Ce qui cause mon chagrin, dit-il, c'est de vous voir seule ici, . . . et puis j'avoue que j'ai entendu plusieurs mots que vous avez dits à monsieur le pasteur (c'est ainsi qu'on appeloit le curé). Ah! mademoiselle! si vous sachiez qui je suis! . . . O monsieur, dis-je en anglois, si

vous voulez bien me faire une confidence, je la recevrai avec reconnoissance, pourvu que vous la fassiez aussi à monsieur Xavier . . . Ici monsieur Xavier ôtant ses lunettes et posant son livre sur ses genoux, nous regarda tous deux. Eh bien, mademoiselle, reprit John, j'y consens. Je vais vous dire mon secret. Je suis françois, et le fils unique de madame Roussel . . . A ces mots je fus près de m'évanouir; je ne pleurai point, le saisissement et la surprise me causèrent une oppression affreuse; monsieur Xavier me fit respirer de l'eau-de-luce, et John fut chercher un verre d'eau. Je me remis promptement et je fondis en larmes, j'expliquai tout en peu de mots à monsieur Xavier, John revint, et je recommençai à pleurer en lui disant: Hélas! je suis cause que vous n'avez plus de mère! . . . Il me dit qu'une grande consolation pour lui seroit que je con-

sentisse à le prendre à mon service. Monsieur Xavier l'interrompit pour lui dire que s'il étoit véritablement le fils de ma gouvernante, qu'il pût le prouver, et montrer d'ailleurs, de bons certificats, cela pourroit s'arranger; mais qu'il falloit pour cela qu'il s'adressât à monsieur le pasteur, qui décideroit la chose. Je trouvai cette réponse un peu dure, moi j'aurois donné ma parole tout de suite; cependant monsieur Xavier agissoit prudemment, ce jeune homme auroit bien pu être un imposteur, monsieur Godwin n'en étoit-il pas un? Je crois pourtant que de tels monstres sont des espèces de phénomènes, il n'est guères possible d'en rencontrer deux dans sa vie.

Le curé revint. Il nous dit que l'infortuné monsieur Godwin étoit dans des angoisses inexprimables, qu'il montrait beaucoup de terreurs et de repentir, et qu'il l'avoit chargé d'obtenir de

moi le pardon de toutes ses tromperies. Je fis dire sur-le-champ à ce pauvre homme tout ce que je pus imaginer de plus consolant. Ensuite je contai au curé la rencontre que je venois de faire du fils de madame Roussel. Il interrogea John, (dont le vrai nom est Baptiste), et vit tous ses papiers, qui ne laissèrent aucun doute sur sa sincérité et sa bonne conduite. Ce jeune homme avoit été élevé par monsieur le comte de \*\*\*, qui par la suite en fit son valet-de-chambre, et l'emmena à St Domingue dont il fut nommé gouverneur. Monsieur le comte de \*\*\* revint en France au commencement de la révolution, et se retira dans ses terres où Baptiste le suivit. Ils vécurent là assez tranquilles pendant long-temps, et puis le comte de \*\*\* fut mis en prison, et Baptiste s'y enferma volontairement avec lui pour le servir. Ce fut dans ce temps

que j'envoyai en Suisse à mes parens le bon père Roussel; pendant son absence monsieur le comte de \*\*\* fut conduit à l'échafaud. On mit Baptiste en liberté, mais désespéré de la mort de son maître et de son bienfaiteur, il émigra tout de suite. Je me sauvai à la même époque, et madame Roussel apprit seulement trois jours avant notre fuite que son fils étoit libre, et elle ne fut pas instruite de son émigration. Je n'avois jamais vu Baptiste parce qu'il étoit toujours avec monsieur le comte de \*\*\*, mais j'en avois souvent entendu parler à sa mère, qui disoit qu'il avoit toujours été bien sage et bien vertueux. Ainsi je suis sûre que mes chers parens m'approuveront d'avoir recueilli un compatriote malheureux, un bon sujet, et le fils d'une personne à laquelle j'ai dû tant de reconnoissance, et dont la mémoire m'est si chère.



Monsieur Godwin sachant que je ne gardois pas Molly, lui envoya cinquante guinées. Il fit aussi distribuer de l'argent aux matelots, et puis il demandoit tous les jours le curé qui passoit deux heures chaque matin avec lui; mais il ne s'étoit pas encore confessé. Enfin voyant que son état empirait toujours, il s'y décida, mais il voulut absolument que j'allasse le voir et l'assurer moi-même que je lui pardonnois. Le curé m'y conduisit, j'étois bien tremblante, et je fus pénétrée d'entendre un homme de cet âge et mourant me demander pardon! . . . Je pleurois: il s'attendrit aussi, et finit par me dire ces paroles: J'ai cédé à toutes mes passions, et je n'ai jamais goûté un seul instant de vrai bonheur, et l'horreur de mes derniers jours est inexprimable! . . . Il n'est sur la terre qu'un seul bien réel, c'est celui que procure une bonne conscience. Re-

merciez Dieu toute votre vie de vous avoir donné des parens et des instituteurs vertueux, et croyez que nul bienfait de la providence n'est comparable à celui-là. Ce malheureux homme étoit bien repentant, aussi j'écoutai ce discours avec beaucoup de respect, et je l'écrivis même sur mes tablettes avant de me coucher, afin de ne pas l'oublier.

Nous étions tout à la fin de notre voyage, monsieur Godwin vivoit toujours, il étoit même moins mal, et l'on commençoit à croire qu'il en reviendrait, lorsque nous eûmes cette terrible tempête qui dura deux jours. Dès le soir du premier jour tout le monde étoit horriblement malade, et monsieur Godwin ne pouvant supporter cette affreuse agitation et des vomissemens continuels, tourna tout d'un coup à la mort. Il fit appeler le curé qui m'a dit n'avoir jamais vu une ago-

nie plus effrayante, car cet infortuné désespéroit de la miséricorde de Dieu, et ses terreurs faisoient frémir tous ceux qui l'approchoient. Il mourut le matin du second jour de la tempête. J'espère que Dieu, en faveur de ses remors, lui a pardonné ses fautes.

Cependant la tempête duroit toujours, et sa violence paroissoit augmenter à chaque instant. J'étois si malade que je ne m'inquiétois presque pas du danger. Ce qui me faisoit le plus de peur c'étoient les craquemens du vaisseau; je croyois à tout moment qu'il alloit s'ouvrir. Quand la nuit vint, cela fut encore plus affreux; à onze heures du soir le grand mât se cassa, et un passager rentrant dans la chambre, nous dit tout brusquement que nous allions périr. Monsieur Xavier le gronda pour cela, et tous les jeunes passagers sortirent pour aller travailler; monsieur Xavier et le curé

malgré leur âge avoient travaillé toute la journée . . . . Le bruit s'appaisa un peu, je crus que le danger diminueoit, l'émotion que je venois d'avoir m'avoit ôté le mal de mer. Je me relevai sur mon séant, car j'étois couchée à terre sur une couverture; j'aperçus ma petite cassette de bijoux qui avoit roulé jusqu'auprès de moi; comme elle ne ferme qu'avec un ressort, je l'ouvris, je mis à mes doigts les anneaux qui me viennent de mes parens, je mis aussi la bague de lady Charlotte et les bracelets que m'a donnés lady Elisabeth. Je ne parle point de ma petite croix de rubis, parce qu'elle ne me quitte jamais, ni pendant le jour ni durant la nuit. Le curé s'étonnant de ce que je m'amusois à cela, je lui répondis en souriant, que si nous avions le malheur d'échouer, je voulois sauver avec moi ces petites choses que le sentiment et la reconnoissance me ren-

doient précieuses. Je ne croyois faire qu'une plaisanterie; pourtant au fond de l'ame cela ne me paroissoit pas impossible, et j'aimois à penser que je pourrois conserver ces dons de l'amitié, ou du moins mûrir en les portant. Au bout d'une demi-heure le vent redoubla avec une force inconcevable; un passager revint et dit que le capitaine perdoit la tête, ce qui n'étoit que trop vrai. Nous entendions des cris terribles et des lamentations; nous vîmes bien alors que nous étions perdus. Monsieur Xavier se retourna vers le curé et lui dit gravement: *Pasteur, donnez-nous votre dernière bénédiction.* A ces paroles je me mis à genoux, le curé nous bénit. Je m'étois confessée le matin, j'avois eu l'absolution, ma conscience étoit bien tranquille. Le souvenir de mes chers parens me troubla, mais je priai Dieu de les consoler; je pensai que la vie en com-

comparaison de l'éternité n'est qu'un instant, et que je retrouverois bientôt dans le sein de Dieu tout ce que j'aimois, que nous serions tous réunis dans le ciel et pour toujours! . . . .

Le curé qui étoit à côté de moi, me tenoit la main. Ce digne homme nous exhortoit tous à la mort. Surement il étoit inspiré, il parloit d'une manière surnaturelle et avec une douceur et un sentiment qui alloient à l'ame. Je lui serrois la main de temps en temps, je l'écoutois avec ravissement, j'étois si pénétrée de ce qu'il disoit, que je me trouvois tout-à-fait détachée de la vie, je croyois voir Dieu me tendre ses bras paternels. — — Si je ne l'avois pas éprouvé, je ne me serois jamais fait cette idée de l'attente de la mort . . . . A présent que je sais ce que c'est pour ceux qui aiment Dieu, c'est une consolation pour moi de penser que ma respectable grand' mère et

ma pauvre bonne moururent ainsi, et que par conséquent elles n'ont pas souffert.

Nous fûmes dans la situation que je viens de dépeindre, jusqu'à deux heures un quart du matin. Nous étions tout près de la terre sans le savoir; tout d'un coup le vaisseau est jeté sur la côte, il se brise, s'ouvre, se disperse. . . . Je ne puis dire ce que je sentis, ce qui se passa, et ce que je fis . . . . Je ne me rappelle qu'une chose outre le bruit effroyable, c'est qu'il me sembla que je recevois un coup terrible sur la tête et une violente secousse dans l'estomac. Mais ce n'étoit qu'une imagination, car je n'ai eu aucune blessure . . . Je me trouvai dans une obscurité totale, étendue sur quelque chose de froid et d'humide . . . c'étoit le rivage . . . Je ne savais où j'étois, ni si je veillois ou si je rêvois . . . Je n'osois remuer . . . J'avois un froid

extrême . . . Je sentis de la pluie, ce qui me donna la première idée distincte; alors je pensai que j'étois à l'eau, et non sur le pont du vaisseau, puisque je ne sentoie plus de mouvement. Je me dis: Nous avons fait naufrage, et je suis sur la terre, je suis sauvée! . . . et je remerciai Dieu, mes larmes coulèrent, je m'écriai: O maman! ô mon père! ô famille chérie, je pourrai vous revoir encore! . . . Ce moment fut délicieux! . . . Je repris tout mon courage, mais j'étois brisée, je ne pus me lever tout-à-fait, et voulant avancer sur la terre, je tâtai avec mes mains, et je me traînai sur mes genoux. Au bout de quelques minutes je sentis de l'herbe, ce qui me fit un plaisir extrême; alors j'avancai avec plus de promptitude et d'assurance, mais tout-à-coup je trouve un grand vide, un affreux précipice, et j'y tombe en roulant, sans avoir ni la force



ni le dessein de me retenir. Pour cette fois je pensai bien que c'étoit le dernier montent de ma vie; je dis: *O mon Dieu, recevez mon ame!* et je me laissai aller en croisant mes deux bras de manière qu'ils garantissoient mon visage, ce que je fis sans réflexion, et ce qui m'a peut-être empêchée d'être défigurée; mes mains et mes bras étoient tout écorchés, et je n'ai pas eu une seule égratignure au visage. Je roulai fort vite, mais sans douleur, du moins je n'en ai pas le souvenir; tout ce que je me rappelle c'est que j'entendois comme une espèce de bourdonnement très-fort, c'étoit une illusion, car aussitôt que je m'arrêtai ce bruit se dissipa. En cessant de rouler je me trouvai couchée sur des branchages. \*) Je me crus au fond

---

\*) On verra tout-à-l'heure dans une note que tous ces détails ne sont point inventés.

du précipice. J'étois bien étonnée de n'être pas morte, mais je n'en avois pas une grande joie, parce que je n'espérois pas pouvoir sortir de là, et que je croyois avoir une jambe cassée; elle me faisoit beaucoup de mal, et je ne pouvois pas la remuer. Cependant au bout de quelques minutes je réfléchis que tout est possible à Dieu, et l'espérance me revint . . . Je me décidai à rester tranquillement où j'étois jusqu'au jour, et c'est ce qui m'a sauvée. Il ne pleuvoit plus, le froid n'étoit pas excessif, et les branchages touffus qui m'environnoient me formoient une espèce d'abri; cependant je souffrois extrêmement, et le temps me paroissoit bien long. Enfin le jour parut; quand je pus distinguer les objets, je me soulevai doucement et je regardai autour de moi. Je vis que les buissons m'avoient arrêtée à la moitié du précipice, je découvris avec horreur au

dessous de moi un épouvantable abyme parsemé de rochers ; je me trouvois, pour ainsi dire, suspendue sur ce gouffre, n'étant retenue que par des arbrisseaux. . . . Je fus glacée d'épouvante, je joignis les mains et je dis : *O mon Dieu, vous seul pouvez me tirer de là !* . . . et je pleurai . . . J'entrelasai mes bras dans les branches afin de me mieux assujettir à ma place. Dans ce mouvement je rencontrai sous les feuilles plusieurs épines qui me piquèrent, je regardai l'arbuste sur lequel j'étois posée et qui m'avoit sauvé la vie, c'étoit un grand rosier sauvage tout couvert de roses blanches épanouies. \*) Le me rappelai le *rosier de Romeval*, et je fis un vœu à la sainte Vierge, je lui promis que si je sortois de ce précipice je lui élèverois

---

\*) Il faut se rappeler qu'elle est dans un climat chaud, où tout commence à fleurir au mois de février.

une petite colonne de pierre pareille à celle qu'on avoit détruite à Romeval, que je l'entourerois de rosiers blancs, et qu'à moins d'absence je ferois là tous les matins une prière en mémoire de ma délivrance. Après avoir fait ce vœu je me sentis toute autre, je comptai avec une foi vive sur la protection divine, et je repris une force réellement surnaturelle. Je levai les yeux en haut, et je connus qu'il me seroit impossible de remonter sans secours. Après quelques réflexions je me mis à crier à plusieurs reprises, un écho seul me répondit . . . ce qui m'attrista, mais ne me rebuta point. Je recommençai plus de vingt fois, et toujours inutilement. Cela me fatigua beaucoup ; j'avois très-mal à la gorge, et en outre une soif ardente qui me tourmentoit cruellement. Comme les efforts que je venois de faire en criant m'avoient affoibli, je résolus de me re-

poser, et je restai tranquille. Au bout d'un demi-quart d'heure à-peu-près je tressaillis, parce que je crus entendre marcher et courir; j'écoute, et je distingue parfaitement le bruit d'une sonnette . . . C'étoit une vache égarée d'un troupeau qui s'approchoit du précipice. . . . Sans deviner ce que c'étoit je recommençai à crier de toutes mes forces! . . . O joie que je ne puis dépeindre! . . . J'entends une voix humaine qui me parle! . . . Je me soulève, je lève les yeux, et j'aperçois un visage! . . . On me parloit un langage inconnu: je ne pouvois répondre, mais je fondis en larmes, et j'élevai mes mains jointes vers la figure qui me regardoit. C'étoit un berger qui en suivant sa vache échappée, avoit été conduit par la providence au bord de mon précipice. Il me fit plusieurs signes, et je compris fort bien qu'il vouloit me faire entendre qu'il alloit chercher

du secours et revenir. Alors je regardai l'état où j'étois; je n'avois qu'un simple jupon et un déshabillé de nuit, j'avois perdu mon mouchoir de cou et un de mes bracelets, mon bonnet de nuit étoit encore sur ma tête, parce qu'il étoit attaché sous le menton; j'otai une épingle, je secouai un peu la tête et il tomba tout de suite, je me fis de mes cheveux qui sont très-longs, une espèce de fichu pour cacher ma poitrine qui étoit toute nue, et je passai le bout de mes cheveux dans la ceinture de mon jupon afin qu'ils ne s'accrochassent pas aux branches, et puis je remis mon bonnet sur ma tête: de cette manière j'étois plus chaudement, et je pouvois paroître avec décence. Quand cela fut fait, j'entendis un grand bruit, c'étoit une troupe de pâtres qui venoit à mon secours. Je remerciai et j'invoquai Dieu . . . Les pâtres me parlèrent tous à la fois; ô que le son

de leur voix m'étoit agréable! . . . .

Ils déroulèrent un gros paquet de cordes remplis de nœuds, et m'en jetèrent un des bouts . . . . Quand je tins le bout de cette corde, le coeur me battit avec tant de violence que je ne pouvois plus respirer . . . . Je restai immobile un moment . . . . et je sentis une frayeur excessive en songeant à ce que j'avois à faire. Je pensois avec horreur à l'abyme qui étoit au dessous de moi; je regardois en frémissant la pente si roide et si élevée que j'avois à gravir; . . . je craignois de n'avoir pas la force de me traîner et de me tenir à la corde . . . . Les pâtres me parloient toujours, et me jetèrent un autre bout de corde; je ne sus d'abord ce que cela signifioit, cette corde étoit moins grosse que l'autre, et je compris à la fin qu'ils me proposoient de l'attacher autour de moi, ce qui me fit un grand plaisir, parce qu'alors j'étois sûre que si la

force me manquoit, ils pourroient me tirer à eux sans que je m'aïdasse. Il s'agissoit de bien attacher cette corde, et c'est ce que je fis assez adroitement. Après cela je pris la grosse corde à noeuds, je fis le signe de la croix, et je commençai à grimper. Pendant ce trajet, uniquement occupée de ce que je faisais, je n'eus pas la moindre peur; mon bonnet tomba, mon jupon s'accrocha deux fois, du reste il ne m'arriva aucun accident. . . . Les bons pâtres m'encouragèrent par des cris pleins d'allégresse, et j'étois si animée que je ne sentois plus le mal de ma jambe et la courbature générale qui m'avoit tant fait souffrir . . . J'approche du bord, je vois une quantité de mains libératrices tendues vers moi. . . . Mon coeur palpite de joie et de reconnoissance . . . enfin me voilà hors de danger, je saisis avec transport la main d'une bonne femme qui se



trouvoit vis-à-vis de moi, je baise cette main bienfaisante, on me saisit par les épaules, on m'enlève, et me voilà hors de l'abyme, je me prosterne pour remercier mon vrai libérateur; la bonne femme dont je tenois toujours la main, se mit aussi à genoux près de moi . . . . Quand j'eus fait ma prière je me soulevai, mais dans ce moment toutes mes forces m'abandonnèrent, je me penchai vers la bonne femme, et je tombai évanouie dans ses bras. \*) Les

---

\*) A l'exception du petit détail sur le *rosier blanc*, tout est vrai dans ce récit. Une jeune Angloise, il y a dix-huit mois, fit sur les côtes de Portugal le naufrage que j'ai décrit; elle tomba dans un précipice; une vache égarée, cherchée par des bergers, fit découvrir cette infortunée; on la retira avec des cordes. Le gouvernement instruit de son aventure, lui envoya des secours. La reine voulut la voir, et la combla de bienfaits. Elle repassa en Angleterre avec des lettres pour un banquier de Londres qui l'épousa. Mon frère et ma belle-sœur connoissent particulièrement cette personne intéressante.

bergers me portèrent dans la cabane la plus prochaine, et me secoururent de leur mieux. Je repris l'usage de mes sens, mais non ma connoissance. J'avois une fièvre brûlante et un délire affreux. Nous étions à dix-huit lieues de Lisbonne, et à quatre d'une petite ville où les pâtres envoyèrent chercher un chirurgien qui vint le lendemain; il me trouva trop foible et trop mal pour être transportée à la ville, mais il resta trois jours dans la chaumière et me soigna parfaitement. Le troisième jour le bon curé de Romeval et monsieur Xavier, échappés aussi du naufrage, ainsi que plusieurs autres, découvrirent où j'étois, et vinrent sur-le-champ. Ils me trouvèrent toujours sans connoissance, et le chirurgien leur dit qu'il ne pouvoit encore répondre de ma vie. Monsieur Xavier, qui ne s'étoit arrêté dans la petite ville que pour s'informer si j'existois encore,

laissa le curé avec moi, en promettant d'envoyer de l'argent, ce qu'il fit en arrivant à Lisbonne. Le curé fit acheter pour moi du linge, des meubles et tout ce qui m'étoit nécessaire, et il me veilla et me soigna avec la plus tendre affection. Le lendemain de son établissement dans la chaumière il eut le plaisir d'y voir arriver le jeune Baptiste Roussel, qui m'a donné aussi dans cette occasion toutes les preuves possibles d'attachement. Je fus pendant six jours entre la vie et la mort; au bout de ce temps je repris peu-à-peu ma connoissance. Ma joie fut extrême en revoyant le curé et Baptiste, mais on me défendoit de parler. Je me levai pour la première fois le 23 février, et deux jours après j'étois en pleine convalescence. Je suis maintenant en parfaite-santé; on ne m'a permis de m'appliquer et d'écrire qu'il y a trois jours,

et sur-le-champ j'ai commencé cette lettre.

Les bergers de cette cabane sont les meilleures gens du monde, la famille est composée d'un homme, de sa femme et de cinq enfans, deux filles et trois garçons. Le gouvernement instruit de mon aventure, m'a envoyé des habits, du linge et beaucoup d'argent. J'ai commencé par rembourser à monsieur Xavier tout ce que je lui devois, et puis j'ai bien payé le chirurgien et les bons pâtres qui ont eu tant de soin de moi. Ce sont les hommes de la chaumière qui m'ont tirée du précipice; ils sont bien contents de ce que je leur ai donné: je n'oublierai jamais ce que je leur dois, et je compte leur envoyer tous les ans un petit présent, pour leur rappeler le souvenir de leur bonne action. J'ai voulu voir la vache qui en s'égarant a conduit mes libérateurs au bord du précipice; je bois

tous les jours un verre de son lait, qui me paroît meilleur que tout autre. J'ai fait promettre aux pâtres qu'ils ne tueroient jamais cette vache, et je voulois leur donner une petite somme express pour cela; ils l'ont refusée en disant que la raison qui me faisoit aimer cette vache, les y attachoit aussi. Baptiste qui sait le portugais, me sert d'interprète. Il a fait une jolie chose pour moi; il a eu l'idée d'acheter la sonnette pendue au cou de la vache, parce que c'est le son de cette sonnette qui me rendit le courage et l'espérance. Il compte donner cette sonnette à maman.

La première fois que j'ai pu prendre l'air, j'ai désiré aller du côté du précipice qui est fort près de chez nous. J'y fus de très-grand matin avec monsieur le curé. Il faisoit le plus beau temps du monde. En approchant du précipice il me prit un violent battement

ment de coeur, et lorsque je fus sur le bord, je me jetai à genoux et je remerciai Dieu avec toute la tendresse de mon ame; j'avois le visage baigné de larmes, et le bon curé pleuroit aussi! . . . Les bergers avoient fait porter-là des escabelles de bois, nous nous assîmes. Je dominois sur le précipice et je voyois le rosier blanc; on y distinguoit encore la place que j'y avois occupée pendant deux ou trois mortelles heures; les branches et les feuilles étoient toutes froissées à cet endroit. Nous remarquâmes que si j'étois tombée quinze pas plus haut j'aurois rencontré des rochers qui m'auroient tuée, et dans toute autre partie du bord j'aurois été jusqu'au fond de cet abyme. Comme j'admirois la divine providence: O ma fille, me dit le curé, n'oubliez jamais pour quelle fin elle vous a sauvée! ce n'est pas pour plaire à un monde frivole, c'est

pour que vous donniez l'exemple d'une vie pure et sainte. Vos jours rachetés par un miracle, doivent être tous consacrés à la vertu. Si vous deviez vous écarter de cette route fortunée, il vaudrait mille fois mieux pour vous et pour ceux qui vous aiment, que vous eussiez péri sous les flots ou dans le fond de ce gouffre; vous auriez laissé après vous un intéressant souvenir, et mourir avec l'innocence est le sort le plus digne d'envie . . . . Oui, mon père, repris-je, oui, je promets à Dieu sur le bord du précipice dont sa bonté m'a tirée, de vivre pour le bénir, pour le servir, et de suivre jusqu'au tombeau les préceptes sacrés de la religion. Ce sera vivre pour le bonheur, répondit le curé, car il n'est que dans la vertu. Mais pour tenir cette promesse salutaire, vous aurez long-temps besoin de conseils et de guide. A votre âge une ame pure ne suffit pas pour se

bien conduire. N'avez-vous pas eu l'imprudence de vous remettre entre les mains d'un scélérat qui ne méditoit que votre perte? Que seriez-vous devenue, si monsieur Xavier n'eût pas été sur le vaisseau? . . . Gardez-vous donc de la présomption qui a perdu tant de jeunes personnes bien nées; songez que tout l'esprit du monde ne peut suppléer à l'expérience, et consultez en toute occasion des parens qui vous chérissent, ou des gens d'un âge mûr et d'une réputation irréprochable. Ainsi parloit ce vénérable et vertueux pasteur; tous ses discours sont à jamais gravés dans ma mémoire. Depuis ce jour je n'ai pas manqué une seule fois d'aller avec lui chaque matin au lever du soleil faire ma première prière sur le bord du précipice; nous nous mettons tous les deux à genoux; nous prions d'abord chacun en particulier, ensuite le curé récite tout



haut en françois des pseumes ou des hymnes.

Monsieur Xavier voudroit que j'allasse à Lisbonne jusqu'au moment de notre départ, qui ne sera qu'au mois de mai, parce qu'il craint à présent les orages de mars et d'avril. Mais je me trouve si bien dans ma cabane avec mon bon curé, que je ne la quitterai que pour m'embarquer. Comme le pauvre Baptiste s'ennuyoit beaucoup ici, ce qui est fort naturel n'ayant ni société ni occupation, je l'ai envoyé à Lisbonne; il n'en reviendra que pour me chercher avec une voiture qui nous conduira au port où nous nous embarquerons. Après tout ce qui m'est arrivé j'ai besoin de solitude et de repos, et je ne veux rien perdre des conversations et des conseils de mon respectable mentor. Je me promène beaucoup, j'écris et je dessine: c'est tout ce que je puis faire ici.

Voilà, madame, un récit exact de tout ce qui m'est arrivé. J'ose vous conjurer, quand vous aurez lu cette lettre, de l'envoyer à mes parens. Je prends la liberté de mettre aussi dans ce paquet à votre adresse des lettres pour mon père, ma mère et mes frères et soeurs. Le curé m'assure que maman est établie à Rarup près de Schleswig, à trente-six lieues d'Hambourg. Il pense que la manière la plus sûre de lui faire parvenir mes lettres, est de les mettre sous votre protection. Il imagine que vous aurez la bonté de les envoyer à Hambourg à un banquier, en les lui recommandant bien. Oserois-je, madame, vous prier encore de faire remettre à mes parens la copie de mon journal, car l'original a péri avec le vaisseau. Je voudrois bien encore que le petit billet pour madame Purvis, inséré dans le paquet, lui fût remis. Cette bonne et honnête per-

sonne qui a été comme moi dupe de l'hypocrisie de monsieur Godwin, sera bien aise d'apprendre que je suis échappée à tant de dangers, et je lui dois bien cette preuve de souvenir et de reconnaissance.

Nous partirons dans les premiers jours de mai; nous nous rendrons à Londres, où mon premier soin, madame, sera d'aller vous réitérer mes remerciemens de toutes vos généreuses bontés. Ensuite je partirai pour Hambourg sous la conduite du curé de Romeval, qui veut bien me mener lui-même à Rarup.

Si vous daignez m'écrire tout de suite, je pourrai recevoir votre réponse avant notre départ. Je serois bien heureuse, madame, d'avoir une lettre de vous; je la conserverois toute ma vie.

Je suis avec respect etc.

---

## LETTRE XXXII.

D'EDOUARD D'ARMILLY à  
EUGÈNE *de* VILMORE.

*d'Hambourg, 25 avril 1796.*

**C**her Eugène, je suis le plus heureux des hommes. Je vous ai déjà mandé que nous avions d'excellentes nouvelles de ma soeur, de notre incomparable et chère Adélaïde! . . . mais écoutez tout ce qui m'est arrivé depuis cinq jours.

Lord Arthur et moi, nous partîmes pour Rarup le 20 de ce mois; Tony nous a devancés d'un jour. En arrivant à l'auberge de la poste à Schleswig sur les huit heures du soir, on nous dit que deux personnes nous attendoient; nous entrons dans une salle, et j'aperçois mon père. Je me jette dans ses bras, je me sens presser par derrière, j'entends sangloter, je me re-

tourne, et je vois mon cousin, mon cher Auguste! . . . Vous pouvez juger de ma surprise et de ma joie! . . . . Mon père est rappelé en France, ce qu'il doit surtout aux soins de monsieur d'Elſenne. Ce dernier a voulu porter lui-même à mon père cette heureuse nouvelle; il a proposé à ma tante Palmène de faire ce voyage avec lui, ce qu'elle a accepté; ils ont obtenu les passeports nécessaires, et sans nous prévenir, sont partis ensemble avec Adriène et Auguste. Ils arrivèrent à Rarup un jour avant nous.

Nous partîmes tout de suite de Schleswig, mon père monta dans la voiture de lord Selby avec lui, et moi j'allai avec Auguste dans le cabriolet de mon père. Vous imaginez bien que pendant la route qui est de cinq lieues, la conversation n'a pas languie entre nous. J'avois tant de choses à dire et à demander à ce cher ami! . . .

sur Adriène, sur ma tante, sur lui! . . .

Il me conta que l'entrevue de ma mère et de ma tante avoit été bien touchante, ainsi que celle de monsieur d'Elsenne avec mes parens et sa fille.

Tony arriva à Rarup quelques heures après ma tante; ma mère en lisant la lettre de lord Selby éprouva une révolution de joie qui coupa sa fièvre tierce; elle ne l'a pas eue depuis, et se porte à merveille.

Nous arrivâmes au moulin de Rarup à dix heures trois quarts, toute la famille sortit de la chaumière aussitôt qu'on entendit les voitures; il faisoit très-obstur, mais je me jetai au cou de tout ce que je rencontraï, et j'em brassai tout ce qui étoit autour de moi. Ma tante m'appela; je reconnus sa voix, et je volai près d'elle: elle me serra dans ses bras, et mon père nous cria d'entrer dans la maison . . . . . J'étois éperdu! . . . nous entrâmes . . .

Je tenois la main de ma tante, je baisois cette main, je pleurois . . . . .  
 Adriène lui donnoit le bras de l'autre côté . . . O comme je la trouvai grande et embellie ! Elle est charmante et elle a quatorze ans, j'ai un an et dix-huit jours de plus qu'elle, et j'aurai quinze ans le quinze du mois prochain . . . Ma tante me dit : Mon Edouard, embrassez votre cousine . . . Nous nous embrassâmes en fondant en larmes . . . O cher Eugène, quels doux momens ! . . . Quelle félicité pure que celle de trouver dans sa famille les objets de ses plus tendres affections, et d'aimer jusqu'à la fin de sa vie ceux qu'on a chéris dès le berceau ! . . . Ma tante me présenta à monsieur d'Elsenne, qui me fit mille caresses ; c'est un spectacle délicieux pour moi de voir cet ancien ennemi devenu l'ami le plus ardent de ceux qu'il a tant haïs ! et de lui voir prendre un

intérêt si touchant à tout ce qui nous regarde ! J'ai bien partagé aussi sa joie et celle de Gabrielle, qui est une aimable personne et bien sensible . . .

A peine étions-nous entrés dans le petit salon, que mon père et ma mère prenant lord Selby par la main, l'emmenèrent dans un cabinet ; là ma mère embrassant lord Selby lui demanda s'il n'avoit rien à lui dire ? Il répondit avec une extrême émotion : Hélas ! le puis-je encore ? vous êtes rappelées, consentez-vous à vous séparer d'une telle fille ? . . . Oui, pour son bonheur, répondit ma mère. Vous seul nous paraissez digne d'elle ; qu'importe toute autre considération ! et la plus juste reconnaissance se joint encore à cette raison décisive. A ces mots lord Selby tomba aux genoux de ma mère : il étoit dans un état inexprimable de joie et d'attendrissement . . . En rentrant dans le salon il avoit une tout



autre figure; il vint à moi, il me serra fortement la main, je devinai tout. On le présenta à ma tante, qui l'embrassa ainsi qu'Adriène, Juliette et mademoiselle d'Elsenne, car cette dernière sera à jamais une des soeurs d'Adélaïde. Alors on envoya coucher Pierrot et Gogo. Tout cela s'étoit passé en moins d'un quart d'heure: il étoit onze heures; ma mère s'assit entre lord Selby et monsieur d'Elsenne, Gabrielle se mit à ses genoux, tenant une de ses mains et la main de son père, et les baisant alternativement; j'étois placé entre ma tante et Adriène, Auguste étoit assis sur un coin de ma chaise . . . Que j'étois heureux! Lord Selby fit la lecture de la dernière lettre d'Adélaïde, mais il commença par la fin, et sans cette précaution ma mère n'auroit jamais pu soutenir les détails déchirans que contient cette lettre, quoique nous lui eussions bien répété qu'Adélaïde est

hors de toute espèce de danger et en parfaite santé. Pendant la lecture ma mère fut dix fois au moment de se trouver mal, tout le monde fonda en larmes, je pleurois comme les autres quoique j'eusse déjà relu tant de fois cette lettre, mais je ne la relirai jamais de sang-froid, et d'ailleurs je jouissois de l'étonnement et de l'admiration de ceux qui entendoient ce récit pour la première fois. Lord Selby lut ensuite quelques morceaux détachés du journal, il les choisissoit sans feuilleter, car depuis que ce journal est entre ses mains, (et il y a assez long-temps) il n'a fait autre chose que le relire, et il le sait exactement par coeur d'un bout à l'autre. Combien cette lecture a été délicieuse pour moi ! à chaque moment on interrompoit lord Selby pour admirer le caractère angélique de ma soeur, et souvent l'attendrissement forçoit lord Selby lui-même de suspendre

cette intéressante lecture. Et mon père et ma mère! quelle étoit leur émotion, leur bonheur! . . . Heureux! mille fois heureux les enfans aimés du ciel qui peuvent procurer de telles jouissances aux auteurs de leurs jours! . . . Le lendemain on lut et relut le journal tout entier, et puis la lettre encore, et ce fut-là l'occupation de toute la journée. Il fut décidé que mon père, lord Selby et moi, nous partirions le jour suivant pour Hambourg et pour l'Angleterre, afin d'y aller attendre Adélaïde. Ma mère auroit bien voulu venir avec nous, mais cela auroit trop d'inconvéniens, et mon père même n'y passera que sous un nom supposé. Monsieur d'Elsenne retourne à Paris dans six jours, il laisse sa fille afin qu'elle puisse voir Adélaïde que nous amènerons à ma mère, et qui restera trois mois avec elle. Ma tante ne partira qu'après l'arrivée d'Adélaïde. Aussi-

tôt que nous l'aurons remise dans les bras de ma mère, nous partirons pour Paris, mon père et moi, avec ma tante et ses enfans, Pierrot et Gabrielle; pour Juliette, elle restera avec maman qui ne viendra nous rejoindre qu'au mois de septembre. Maman va venir s'établir aux environs d'Hambourg. Lord Selby sachant qu'il y avoit une jolie maison de campagne à vendre à Wandsbeck, a chargé son banquier de l'acheter; il donna cette commission avant d'aller à Rarup: son intention étoit d'offrir cet asyle à mes parens, du moins de les engager à y demeurer, parce qu'il ignoroit alors leur rappel. La maison est achetée, et maman et ma tante viendront incessamment y attendre ma soeur.

Pour nous, mon cher Eugène, nous ne pouvons nous embarquer que dans quelques jours, parce que maman a fait promettre à mon père et à lord

Selby, que pour aller et revenir nous prendrions un vaisseau neutre, et celui qui part le plutôt ne met à la voile que samedi prochain ou même dimanche.

Que le temps va me paroître long jusqu'à l'arrivée de ma soeur ! non seulement pour moi mais pour mes parents. Combien ma mère va souffrir ! car qui peut concevoir les inquiétudes dont le coeur d'une mère est susceptible ! . . . Croiriez-vous, mon ami, que maman est épouvantée de savoir ma soeur dans cette paisible cabane ? premièrement parce qu'elle suppose gratuitement que cette chaumière est *humide et mal-saine*, ce qui est, dit-elle, bien dangereux dans la convalescence d'une grande maladie ; et puis elle ne peut sans effroi se représenter Adélaïde allant faire ses prières *sur le bord de cet abyme*. On a beau lui répéter que lorsqu'Adélaïde dit qu'elle

se met à genoux sur le bord du précipice, c'est une façon de parler qu'il est inconcevable de prendre littéralement, et qu'assurément on ne peut pas croire que le curé s'entende avec elle tous les matins pour l'exposer au danger de retomber dans ce gouffre. A ces réponses-là ma mère sourit, elle est charmée qu'on lui démontre le peu de fondement de ses craintes, mais un moment après elle dit en soupirant, que le curé auroit bien mieux fait de conduire ma soeur à Lisbonne; et si ma soeur étoit à Lisbonne, ma pauvre mère trouveroit encore le moyen d'avoir un autre genre d'inquiétude tout aussi incompréhensible. Elle est cependant en toutes choses d'un extrême courage et d'une raison supérieure, mais lorsqu'il ne s'agit pas de ses enfans; et tel est un coeur maternel. O combien on doit chérir une si tendre et si parfaite amie! quelle

ingratitude monstrueuse et quelle folie, de la négliger et de ne lui pas donner toute sa confiance!

Adieu, mon cher Eugène. J'aurai sûrement le plaisir de vous embrasser dans dix ou douze jours. J'ai bien parlé de vous avec Auguste et Adriène, qui vous disent mille choses tendres.

---

## LETTRE XXXIII.

*De JULIETTE à EDOUARD.**Wandsbeck, ce 6 mai.*

Nous ne sommes arrivés ici qu'hier, mon cher frère. Maman n'a toujours plus de fièvre, mais elle est dans une agitation inconcevable. Les bonnes gens du moulin ont été bien fâchés de notre départ; j'étois bien touchée de leur amitié. Nous fûmes la veille et la surveille faire nos adieux à Flarup, à Dolrott et à Brevel. Toute la famille du fermier de Brevel étoit rassemblée, ils nous donnèrent d'excellente crème. La bonne Léna nous fit bien des caresses, toute cette famille est aussi obligeante qu'elle est vertueuse. Nous n'oublierons jamais un pays où nous avons trouvé une hospitalité si généreuse, et où l'on nous a donné tant de preuves d'intérêt et d'amitié.

B b 2



Après avoir pris avec le fermier et sa femme du thé et du café, nous fûmes nous promener dans leur joli jardin. Par malheur il avoit fait beaucoup de vent la veille, et vous savez que ce jardin situé dans un lieu élevé, est bien plus exposé au vent que Rarup, qui est dans un fond et garanti par de grands bois. Maman en se promenant aperçut plusieurs branches cassées. Mon Dieu, dit-elle, il a donc fait *une tempête affreuse*? et les larmes lui vinrent aux yeux. Elle pensoit à ma soeur qu'elle supposoit sur la mer, quoique naturellement d'après ce qu'elle mande elle ne dût pas y être encore. Mais à présent qu'Adélaïde peut en effet être embarquée, ce que souffre maman n'est pas croyable. Quand il fait du vent (et cela est si commun dans ces pays-ci) elle ne dort ni ne mange, et parle à peine. Mademoiselle Benoît m'a dit qu'elle se relevait tou-

tes les nuits pour ouvrir une fenêtre et regarder le temps qu'il fait. Ma tante lui dit tout ce qu'on peut imaginer de raisonnable, mais bien inutilement. D'autres fois maman se tourmente de ce que ma soeur n'a point de femme-de-chambre; hier il lui vint dans l'esprit qu'il y a peut-être des voleurs dans cette campagne où est Adélaïde, et que sachant qu'elle a reçu de l'argent du gouvernement, ils ont pu attaquer la chaumière. Enfin, cher Edouard, vous n'avez pas d'idée de tout ce qui passe par la tête de cette bonne mère, et comme elle est à plaindre dans ce moment. Je suis même bien sûre qu'elle ne nous dit pas tout, et qu'elle a bien d'autres idées qu'elle nous cache. L'état où elle est nous désole, et j'en suis bien cruellement inquiétée. Ah! cher frère, combien des enfans doivent aimer leurs parens!

comment peuvent-ils s'acquitter des bienfaits qu'ils en reçoivent, et les dédommager de toutes les inquiétudes qu'ils leur causent? Notre chère Adélaïde est un ange, une mère ne sauroit désirer une fille plus tendre, plus charmante et plus accomplie, et pourtant quelles inquiétudes et quels chagrins n'aura-t-elle pas causés à nos parens! que de larmes ils ont versées pour elle! et combien maman n'en versera-t-elle pas encore! . . . Mais maman dit que malgré toutes ces peines qui sont inséparables de l'état de mère, une mère est heureuse dès que ses enfans se conduisent bien. Quel motif de plus pour aimer et suivre la vertu! . . . O comment peut-on s'en écarter quand on sait que ses égaremens porteroient la désolation dans le sein de ceux qui nous ont donné le jour! D'ailleurs, la vertu est si belle! .

elle prescrit des devoirs si naturels et si doux ! la piété, la reconnoissance, la bonté, la fidélité à ses engagements, tout cela n'est-il pas gravé au fond de tous les coeurs qui ne sont pas perversis et dénaturés ?

Je relis tous les jours le journal de ma soeur, une telle lecture ne me sera pas inutile ; quel bonheur de trouver dans sa famille un modèle si parfait ! Je n'aurai pas sans doute ses talens, son esprit et ses grâces, mais qu'importe si j'ai ses vertus ? ce ne sont pas ses agrémens qui font l'intérêt de son histoire ; ce qui excite l'admiration et l'enthousiasme, c'est sa sagesse, c'est sa piété, sa candeur, sa tendresse pour nos parens, sa reconnoissance pour madame Roussel ; c'est son ame enfin. Et voilà les qualités que je puis avoir au même degré ; oui, je les aurai, c'est toute l'ambition de mon coeur.

Adieu, mon Edouard, vous êtes heureux, vous verrez cette soeur chérie avant nous. O quel moment que celui où nous recevrons la lettre qui nous annoncera son arrivée!

---

## LETTRE XXXIV.

*De monsieur D'ARMILLY à  
madame D'ARMILLY.*

*de Londres, ce lundi 16 mai 1796.*

Elle est arrivée! Adélaïde est ici en parfaite santé, et grandie et folle comme un ange; elle n'est point *retombée dans le précipice*, elle n'a pas fait un *second naufrage* . . . Elle est ici! elle est là sous mes yeux! elle vous écrit! Ah! ma chère amie, que nous sommes heureux! . . . Je ne pourrois vous dire à quel point elle a été touchante! . . . Lord Selby l'adore. Il la trouve mille fois plus charmante que tous vos portraits, il dit qu'il n'existe point de peintre qui puisse rendre son regard et son sourire et l'expression de sa physionomie quand elle pleure; . . . mais vous n'aurez des détails que par le prochain courrier. Ce billet et ce-

lui d'Adélaïde vous suffiront . . . La poste part. Adieu, ma tendre, mon heureuse amie, vous à qui je dois tant de bonheur! croyez que je ne jouirai parfaitement de ma félicité que lorsque je saurai que vous aurez reçu ce billet.

Elle n'est point maigrie, elle est grandie de la tête, elle a des couleurs; dans ma prochaine lettre je vous indiquerai le jour de notre départ. Adieu, je vais la regarder et l'entendre.

---

## LETTRE XXXV.

D'EDOUARD à *madame* D'ARMILLY.

*Londres, 20 mai.*

Ma chère maman,

Mon père me charge de vous mander tous les détails; et ils sont trop bien gravés dans mon cœur pour que j'en puisse omettre un seul.

Tous les matins nous descendons à dix heures dans l'appartement de lady Elisabeth pour prendre le thé. Comme nous y étions lundi dernier, à onze heures, on apporta un billet à lady Elisabeth, elle l'ouvrit et s'écria: C'est d'elle! c'est un billet d'Adélaïde! — Jugez, chère maman, de notre joie! Adélaïde arrivée et dans une auberge, demandoit à lady Elisabeth à quelle heure elle pourroit la recevoir. On fit entrer le porteur du billet; c'étoit Baptiste



Roussel lui-même. Mon père et moi nous l'embrassâmes . . . On lui fit mille questions à la fois, lady Elisabeth demandoit ses chevaux, lord Selby envoyoit chercher un fiacre, on donnoit des commissions à tout le monde, toute la maison étoit en l'air, nous ne savions ni ce que nous faisions ni ce que nous disions . . . Enfin lady Elisabeth demanda la parole et l'obtint, (non sans peine): elle dit que la vue subite de mon père pourroit causer un saisissement dangereux à ma soeur. Elle proposa de l'aller chercher avec lord Selby, de l'amener et de la préparer tout doucement. Cela fut accepté. On convint que nous resterions, mon père et moi, dans un cabinet voisin du salon, et que lorsqu'Adélaïde y viendrait, nous attendrions que lord Selby vînt nous chercher. Lady Elisabeth et son fils partirent; ils furent à l'auberge où logeoient Adélaïde, le curé et monsieur

Xavier. Ce dernier étoit sorti depuis un quart d'heure. Ma soeur, en apercevant lady Elisabeth, se jeta dans ses bras avec cette grâce et cette sensibilité que vous lui connoissez. Ensuite elle regarda avec timidité et quelque apparence de surprise lord Selby; elle lui fit une profonde révérence que lord Selby rendit *bien gauchement*, à ce qu'il prétend; et lady Elisabeth dit: C'est mon fils . . . Je l'avois reconnu, madame, répondit Adélaïde, et elle rougit; . . . et puis tout de suite montrant le bon curé de Romeval, elle le nomma en ajoutant: C'est un de mes libérateurs que je vous présente. — Et pour nous un ami bien cher! . . . reprit lord Selby en s'avancant vers lui, et lui serrant la main qu'il secoua de toute sa force, comme font les Anglois quand ils sont attendris et touchés. Lord Selby avoit les larmes aux yeux, Adélaïde le regardoit avec éton-

nement, et elle rougit encore . . . — Tout cela se passoit dans une chambre de l'auberge. Lady Elisabeth pressoit Adélaïde et le curé de la suivre; l'un et l'autre vouloit écrire un billet pour monsieur Xavier, mais lady Elisabeth s'y opposa; on laissa Baptiste pour l'inviter à dîner et lui tout dire, et l'on partit. Le curé et lord Selby étoient sur le devant de la voiture, et lord Selby regardoit ma soeur et secouoit toujours la main du curé. Adélaïde dit qu'elle n'avoit point reçu la réponse de lady Elisabeth, de sorte qu'elle n'étoit au fait de rien, et ignoroit absolument nos liaisons avec lord Selby. Lady Elisabeth lui dit: Je vois que la joie et l'attendrissement de mon fils vous étonnent (ici Adélaïde rougit pour la dixième ou douzième fois, car j'en ai perdu le compte, et j'en demande bien pardon à maman); mais, poursuivit lady Elisabeth, c'est qu'il connoît inti-

mément vos parens . . . — O ciel, il les a vus! . . . — Oui, et depuis deux ans mon cœur a senti toutes leurs peines, et je partage aujourd'hui leur bonheur! . . . — Et sont-ils en bonne santé? . . . Quand les avez-vous quittés? . . . Et mes frères et mes soeurs? . . . Et où sont-ils? — Vous les verrez tous en parfaite santé, et sous très-peu de jours . . . — Ah monsieur! . . . ah madame! . . . en disant ces mots, Adélaïde en pleurs appuya son visage sur l'épaule de lady Elisabeth. Pour cette fois, au lieu de rougir elle pâlit, et lord Selby fut effrayé et dit: Grand Dieu, ne se trouve-t-elle pas mal? Elle le remercia de cette inquiétude par un regard si touchant qu'il me faudroit plus d'une page pour répéter tout ce que lord Selby m'en a dit; enfin c'est un regard qui exprimait un million de choses, et qu'il n'oubliera de sa vie. Elle reprit ses

couleurs naturelles, et recommença à faire une quantité de questions. Lord Selby lui dit que j'avois passé un an avec lui, que nous avions voyagé dans le Nord pour la chercher; ce détail lui valut un second regard rempli de reconnaissance, et puis Adélaïde pleura encore en cachant son visage sur l'épaule de lady Elisabeth. Lord Selby lui conta rapidement la rencontre d'Emilie comtesse d'Harfeld, ce qui toucha beaucoup ma soeur. Dans ce moment la voiture s'arrêtoit devant la maison, nous étions aux aguets; imaginez, maman, ce que nous avons senti en cet instant! . . . Nous avons couru du côté de l'escalier, nous nous sommes cachés derrière une porte battante que mon père a un peu entr'ouverte, et nous avons entendu sa douce voix, et nous l'avons vue passer. Lady Elisabeth la tenoit sous le bras, lord Selby de l'autre côté lui donnoit la main, le véné-

vénérable curé les suivoit. Elle avoit une robe de linon, une ceinture bleue, ses beaux cheveux étoient rattachés avec un peigne; elle est belle comme le jour . . . Quand nous l'avons perdue de vue, mon père m'a serré dans ses bras, nous fondions en larmes! . . . Nous avons regagné le cabinet, et nous nous sommes collés sur la porte qui donne dans le salon, nous pouvions tout entendre. Lady Elisabeth prit ma soeur sur ses genoux, et avec une tendresse inexprimable elle acheva de la préparer à nous voir. Lord Selby dit: Les irai-je chercher? — Dieu! s'écria ma soeur, ils sont donc ici? Dans ce moment mon père pousse la porte, et nous nous précipitons dans le salon . . . Adélaïde éperdue s'élance, et vient tomber aux pieds de mon père, qui la relève et la prend dans ses bras . . . . Elle sanglottoit, elle crioit, elle trembloit, et elle répétoit: *Et maman? et*

*maman* ? . . . On la porta dans un fauteuil, tout le monde à la fois lui explique que vous n'avez pu venir, que vous êtes à Hambourg avec ma tante et le reste de la famille, que vous l'y attendez, qu'elle vous verra sous peu de jours. . . . Alors elle nous embrassoit, elle serroit, elle baisoit avec transport les mains de mon père, elle s'écrioit: O que je suis heureuse! mais elle pleuroit avec une véhémence effrayante, elle étoit horriblement oppressée . . . Lady Elisabeth l'a délassée, on lui a fait boire un verre d'eau, enfin elle s'est calmée . . . Mon père commençant à respirer et un peu rendu à lui-même, s'est occupé du bon curé, et lui a témoigné toute la reconnaissance dont il est pénétré. Ce digne homme aime ma soeur avec une tendresse véritablement paternelle, il nous a conté d'elle une infinité de traits qui vous toucheront bien, ma chère ma-

man, et qu'il est impossible de rapporter dans une seule lettre. Adélaïde par un caractère aussi parfait que son ame est pure et sensible, se fait chérir de tout ce qui la connoît; le curé dit que monsieur Xavier, homme vertueux et bienfaisant, mais naturellement très-froid, n'a jamais eu d'enthousiasme que pour elle; enfin, chère maman, tout le monde voit notre Adélaïde comme nous la voyons. Monsieur Xavier vint à quatre heures, il fut reçu comme devoit l'être un des libérateurs d'Adélaïde, et il partagea bien sincèrement notre joie. On se mit à table à cinq heures, personne ne mangea, les yeux étoient fixés sur un seul objet, nous ne pouvions pas nous lasser de la regarder. On but plusieurs *santés*, et la vôtre, chère maman, fut la première, et puis celle de ma tante, d'Adriène, de Juliette, de tous les enfans, et puis bien d'autres *toasts*: la



*paix avec la France* ne fut pas oubliée. Monsieur Xavier avec une gravité qui lui est naturelle, en proposa une qui fut très-applaudie; ce fut celle-ci: *A tous les émigrés que l'esprit de parti n'a pas rendus injustes ou vindicatifs.*

Une heure après le dîner mon père emmena Adélaïde dans la chambre qu'on lui avoit préparée, et causa seul avec elle pendant plus de trois heures. Sans lui parler positivement *de mariage*, il lui détailla toutes les obligations que nous avons à lord Selby; ma soeur l'écouta avec beaucoup d'attendrissement, mon père lui apprit ensuite notre rappel en France, après quoi il la ramena dans le salon. Le reste de la soirée ma soeur fut un peu rêveuse. Lord Selby étoit bien inquiet, il me dit le lendemain qu'il n'avoit pas fermé l'oeil de la nuit. On passa encore le jour suivant à Londres. Le matin

ma soeur dit à mon père, qu'avant de quitter l'Angleterre elle voudroit bien, comme elle l'avoit projeté, faire élever un petit monument à la mémoire de madame Roussel, c'est-à-dire une simple pierre avec une épitaphe en français, qu'elle a fait elle-même et qui est extrêmement touchante. Mon père dit qu'il falloit charger de cela lord Selby, et il lui en parla devant Adélaïde. Lord Selby répondit qu'ayant lu le journal de ma soeur, il avoit prévu d'avance son désir à cet égard, et qu'il avoit écrit sur-le-champ d'Hambourg à un sculpteur pour lui commander ce monument, qui étoit tout prêt à être posé quand on y auroit ajouté l'épitaphe; il en montra le dessein, c'est une petite colonne tronquée de marbre blanc sur laquelle est une urne sépulchrale. Adélaïde remercia lord Selby avec une extrême sensibilité. Le monument a été posé hier, avec l'épitaphe,

dans le cimetière où madame Roussel a été enterrée, \*) Ma soeur passa une partie de cette journée à écrire à maman, à ma tante, et des billets à mes soeurs, à mon frère et à Adriène. Elle écrivit le lendemain à mademoiselle d'Elsenne et à la comtesse d'Harfeld. Le soir elle sortit avec mon père, elle fut faire une visite à monsieur Purvis, et porter un joli présent à Sarah. Elle éprouva bien de l'émotion en se retrouvant dans cette maison qui lui rappeloit si vivement sa pauvre bonne. Monsieur Purvis n'ayant point envoyé en France le coffre et l'argent de madame Roussel, il les a remis à son fils.

---

\*) On trouve encore en Angleterre un autre monument de ce genre. On voit dans l'église de Twickenham près de Londres, un tombeau dont l'épithaphe dit : qu'Alexandre Pope (le fameux poëte) érigea ce monument à la mémoire de *Marie Beach*, en reconnaissance des soins qu'il reçut d'elle dans son enfance.

En sortant de chez monsieur Purvis, mon père, pour distraire ma soeur, la mena chez des marchands où elle acheta une quantité de choses qu'elle doit distribuer à Wandsbeck. En rentrant elle trouva l'aimable petite miss Watson dans sa chambre, ce qui lui causa une grande joie.

Le 18 nous partîmes tous pour la maison de campagne de lord Selby. Lady Charlotte étoit arrivée le matin; elle a été véritablement transportée en revoyant ma soeur, et c'est une bien charmante personne. Monsieur Xavier, le curé, miss Watson, mon ami Eugène de Vilmore, et monsieur Truman furent aussi de la partie. Cette journée fut bien agréable; on trouva une harpe dans le salon, et Adélaïde en joua comme un ange, quoiqu'elle ait passé près de trois mois sans s'y exercer, mais elle en a une si ancienne habitude, et son talent est si supérieur,

qu'elle n'a presque rien perdu. Elle fit jouer ensuite miss Watson son écolière, qui est étonnante pour son âge. Après tout cela lady Charlotte apporta un grand vase rempli d'eau de savon avec des chalumeaux de paille, et pria ma soeur de *monter sur une chaise* et de faire des bulles de savon, afin de la revoir comme elle l'avoit vue le jour où elle fut chez elle pour la première fois. Ma soeur répondit qu'elle étoit bien *grandie* et bien *vieillie* depuis ce temps-là; cependant elle fit des bulles de savon de très-bonne grâce, et tout le monde se mit à en faire, et même monsieur Xavier. Nous fûmes ensuite dans les jardins qui sont ravissans. Lord Selby donnoit le bras à ma soeur; en approchant d'un certain endroit il doubla le pas, et nous conduisit sur le bord du plus joli *précipice* du monde. Il est assez profond, mais la pente en est si douce,

et il est revêtu intérieurement d'un gazon si fin et si épais, qu'on y pourroit tomber en toute assurance sans aucune crainte de se faire le moindre mal. Dans le point où lord Selby s'arrêta on dominoit tout le précipice, et l'on y voyoit à une certaine profondeur un superbe rosier couvert de roses blanches . . . Ma soeur tressaillit, et mon père lui disant de regarder à côté d'elle, aussitôt elle se retourna, et vit un grand autel de marbre blanc sans inscription. Elle regarda lord Selby comme pour lui demander ce que c'étoit, et lui, répondant à sa pensée: Ce n'est encore, lui dit-il, qu'un autel à l'espérance, mais si le ciel exauce tous les vœux de mon coeur, on y verra la statue de la Vierge, et sur l'autel ces mots touchans seront écrits: *Le vœu d'Adélaïde.* A cette réponse le visage d'Adélaïde se couvrit de la plus vive rougeur, elle baissa les yeux,

et deux larmes s'échappèrent sous ses longues paupières . . . Voilà, maman, quelle a été la première déclaration de lord Selby. Nous espérons qu'elle aura votre approbation, car nous en avons tous été bien touchés, et le bon curé en fut si content, qu'il vint de lui-même secouer la main de lord Selby à plusieurs reprises.

Après le dîner lord Selby remit à ma soeur la branche de roses blanches et la chaîne d'or données par la comtesse d'Harfeld, et dit sous quelles *conditions* on lui envoyoit ces présents. La pauvre Adélaïde rougit encore à faire pitié, mais tout de suite lord Selby parla d'autre chose et proposa de danser. Pendant qu'on alloit chercher les violons et avertir les gens et les femmes-de-chambre pour danser avec nous, lady Elisabeth se mit à jouer au whist avec mon père, monsieur Xavier et monsieur Truman; elle de-

manda à ma soeur si elle aimoit le jeu. Oh non, madame, répondit vivement Adélaïde, et je ne l'aimerai jamais. Ceux qui connoissent le journal de ma soeur ne purent s'empêcher de sourire, lord Selby fut bien attendri, et Adélaïde bien embarrassée.

On passa dans la salle de danse, et on dansa plus de trois heures, Adélaïde d'abord brouilla un peu les figures, mais elle s'y remit bientôt, et tout le monde trouva que personne ne danse avec autant de grâce et de légèreté. Elle dansa toujours avec lord Selby, et je vous assure, maman, que cela étoit charmant à voir, même pour les indifférens. On retourna à Londres le lendemain matin, qui étoit hier. Ma soeur fit une triste course, elle fut, avec le curé et Baptiste, prier et pleurer sur la tombe de madame Roussel; elle avoit les yeux bien rouges quand elle en revint. Mon père enfin lui parla



positivement sur le mariage : elle pleura beaucoup, et témoigna un grand chagrin de s'établir si loin de ses parens ; on lui dit que la paix se feroit bientôt, que lord Selby achèteroit la terre de Romeval et y passeroit six mois tous les ans ; mon père ajouta que lord Selby avant de l'avoir vue, l'avoit aimée, l'avoit choisie dans un temps où elle étoit fugitive et où ses parens étoient proscrits, et qu'en un mot cet homme si sensible et si généreux qui avoit été mon bienfaiteur, possédoit d'ailleurs toutes les vertus qui pouvoient faire désirer à des parens éclairés une telle alliance de préférence à toute autre. Mon père montra les lettres de maman ; et après avoir versé bien des larmes Adélaïde convint qu'elle étoit extrêmement touchée du mérite et des sentimens de lord Selby, et elle donna son consentement. Mon père la conduisit dans les bras de lady Elisabeth,

qui est bien véritablement pour elle une seconde mère. Il me seroit impossible de dépeindre la joie et le bonheur de lord Selby! . . . Il est décidé que le bon curé passera le reste de ses jours avec ma soeur; monsieur Xavier le regrette beaucoup, mais il est enchanté de la confiance qu'on lui a faite, et de savoir que tous les désirs du vertueux curé sont remplis. Nous irons encore demain avec les mêmes personnes passer deux jours à la maison de campagne de lord Selby, je sais que nous y trouverons sur le bord du précipice une belle statue de la Vierge, et l'inscription sera gravée sur l'autel. Lord Selby fera entourer cette partie du jardin par une haie de *rosiers blancs*, et ce sera le jardin particulier d'Adélaïde.

Nous partirons tous pour Hambourg mardi prochain. Le bon curé vient avec nous pour célébrer lui-même la

sainte cérémonie. Ma soeur qui n'oublie jamais rien de ce qui tient à la reconnaissance, s'est souvenue au milieu de tout ceci de ses pâtres de Portugal, et elle a chargé monsieur Xavier de leur faire passer de sa part une caisse remplie de choses qu'elle sait qui peuvent leur être utiles ou agréables. Mon père a fait mettre sur une très-belle tabatière le portrait qu'il avoit de ma soeur et qui est toujours fort ressemblant, et ma soeur l'a donné à monsieur Xavier. J'aurois, ma chère maman, bien d'autres détails à vous faire, mes seules conversations avec ma soeur pourroient remplir quinze ou seize pages, mais ce n'étoient que des questions sur toutes les personnes de notre famille, et particulièrement sur vous, ma chère maman; je crois que lorsque vous la verrez, vous la trouverez si instruite de tout ce qui vous regarde, que vous ne pourrez lui rien apprendre

de nouveau. Elle m'a bien questionné aussi sur monsieur Duplessis; elle est bien fâchée que cet excellent ami n'ait pas pu venir avec ma tante, elle compte lui écrire quand elle sera à Hambourg.

Adieu, ma chère maman. Si les vents ne nous forcent pas de différer notre départ, dans dix ou douze jours tous vos heureux enfans seront réunis autour de vous.

---

## LETTRE XXXVI.

*De madame D'ARMILLY*  
à lady ELISABETH.

*de Wandsbeck, 4 juin.*

Oui, madame, *elle est à vous!* . . .  
Le voeu si cher, le voeu irrévocable  
a été prononcé; lady Arthur Selby a  
reçu la bénédiction nuptiale et les plus  
tendres bénédictions paternelles et ma-  
ternelles ce matin à dix heures . . .  
Cette lettre ne partira que dans deux  
jours, mais je ne puis résister au désir  
de vous écrire, mon coeur a besoin  
de parler à une mère! . . . Ah! ma-  
dame, quel jour que celui-ci! . . .

J'ai lu dans une brochure nouvelle  
ces phrases:

„Si l'être tout-puissant qui a jeté  
„l'homme sur cette terre, a voulu qu'il  
„conçut l'idée d'une existence céleste, il  
„a permis que dans quelques instans  
„de

„de sa jeunesse il pût aimer avec passion,  
 „sion, il pût vivre dans un autre . . .  
 „Rien ne lasse de s'aimer, rien ne fatigue  
 „tigue dans cette inépuisable source  
 „d'idées et d'émotions heureuses . . .  
 „Ah! tous ces écrivains, ces grands  
 „hommes, ces conquérans s'efforcent  
 „d'obtenir une seule des émotions que  
 „l'amour jette comme par torrens dans  
 „la vie“ . . . .

Il y auroit de la vérité dans ces phrases, si elles se rapportoient à l'amour maternel. Loin que l'amour puisse *jeter dans la vie, comme par torrens,* ces émotions heureuses, il la remplit d'amertumes, alors même qu'il est légitime. Tout est égoïsme, tout est personnalité dans l'amour, on veut être aimé uniquement, on veut même plaire exclusivement. De là ces soupçons, ces inquiétudes, cette jalousie qui *jetent dans la vie, comme par torrens,* les émotions les plus douloureuses.

Au lieu que tout est désintéressé dans l'amour maternel. On ne veut que le bonheur de son enfant, et pour l'assurer on s'en sépare, s'il le faut, pour toujours et avec joie! . . . On jouit de tous ses sentimens, même de ceux qui doivent surpasser la tendresse qu'on a droit d'en attendre; une mère passionnée contemple avec délices sa fille entre un époux chéri et des enfans adorés . . . L'amour n'est qu'un sentiment factice exalté par l'imagination, ce n'est une passion ni chez les sauvages ni parmi les paysans; l'amour maternel est pour tous les êtres animés la plus impérieuse, comme la plus tendre et la plus touchante de toutes les passions. Sans elle s'anéantiroit l'oeuvre de la création; par elle l'homme associé à la divinité même, participe en quelque sorte à sa puissance en conservant son ouvrage. Aussi l'être suprême a-t-il voulu que la seule

passion nécessaire à ses desseins, fût aussi la seule irrésistible et sublime. Il étoit juste encore qu'une telle passion fût la source inépuisable du bonheur le plus pur que l'on puisse goûter sur la terre. Eh! quelle autre a jamais produit d'aussi douces émotions? quelle félicité peut être comparée à celle d'une heureuse mère? Est-il des émotions plus délicieuses que celles que j'ai éprouvées en lisant le journal d'Adélaïde, sa dernière lettre et celle de Godwin? en apprenant son arrivée à Londres, en découvrant du port le vaisseau qui la ramenoit, en la recevant dans mes bras, en la pressant contre mon cœur, en sentant ses larmes se confondre avec les miennes, en entendant sa voix, en la regardant, enfin en la conduisant à l'autel? \*) . . . Emo-

---

\*) Que sont les jouissances de la gloire personnelle en comparaison de celles que peu-



tions inexprimables! . . . est-il possible, lorsqu'on est mère, de supposer qu'il en puisse exister de plus ravissantes? . . . Et la crainte de les perdre un jour n'en peut corrompre la douceur; l'objet chéri qui les inspira dès le berceau, avant de pouvoir les partager, les procurera toujours aussi vives jusqu'au terme de la vie. Qu'importent la perte de la jeunesse et de la beauté, lorsqu'on voit chaque année embellir et croître ses enfans? . . .

vent nous procurer la gloire de nos enfans? Le cœur humain est-il susceptible d'un sentiment plus exalté que celui que durent éprouver messieurs de Sombreuil et Cazotte, lorsque leurs filles guidées par un courage héroïque et une tendresse sublime, vinrent les arracher au fer des assassins? . . . Enfin quel doit être depuis deux ans *le torrent d'émotions heureuses* de la mère de madame de la Fayette, et de celle de Buonaparte, si ces deux personnes existent?

Qu'importe la vieillesse, quand on est sûr d'y trouver tout entier le sentiment qui fait chérir l'existence? L'amour maternel, il est vrai, ainsi que toutes les grandes passions, produit de vives inquiétudes, et trop souvent de mortels chagrins; mais toutes ses douleurs sont intéressantes, aux yeux même les plus indifférens; on les éprouve sans en rougir, on peut les montrer sans contrainte, et les confier sans réserve, tandis que les peines de l'amour ne sont en général que des foiblesses ou coupables ou ridicules, et presque toujours l'un et l'autre à la fois.

Pardonnez, madame, ces effusions d'un cœur trop plein pour ne pas s'épancher; mais qui peut mieux me comprendre que la mère de lord Arthur?

Adieu, madame, si vous étiez à Wandsbeck, rien ne manqueroit au

bonheur de ses habitans, et j'ose vous assurer que ceux qui ont l'avantage de vous connoître personnellement, ne sauroient le désirer plus que moi.

---

## LETTRE XXXVII.

*De la même à sa fille, lady*  
ARTHUR SELBY.

*de Paris, 2 novembre 1796.*

J'ai enfin trouvé une bonne occasion bien sûre, ma chère enfant. C'est une personne qui va directement à Hambourg, ainsi cette lettre sera plus longue et plus détaillée que mes deux dernières.

Je reçois de votre belle-mère des lettres qui me rendent bien heureuse; elle est toujours charmée de vous. Continuez à profiter des soins et des conseils d'un guide aussi éclairé. \*) Pour moi, mon Adèle, à la distance où nous sommes, je n'ai que deux avis

---

\*) Il est dit dans quelques lettres supprimées, qu'Adélaïde, avant de s'établir avec son mari, doit passer une année entière avec sa belle-mère, afin d'achever son éducation.

à vous donner; le premier c'est de conserver cette candeur et cette sincérité qui vous caractérisent, et le second de vous préserver de la manie de vouloir devenir *a lady of fashion* \*). Vous voulez être vertueuse; eh bien, croyez que vous ne le serez solidement et toujours, qu'en vous imposant invariablement la loi de ne jamais mettre de mystère dans votre conduite. On commence par cacher des bagatelles, mais on prend ainsi l'habitude de la dissimulation et bientôt du mensonge, et enfin le goût de l'intrigue. Une mère, un mari s'aperçoivent facilement de tous ces petits détours, la confiance s'altère, on ne trouve plus dans son intérieur que de la contrainte et de l'embarras, c'est alors que le bonheur s'évanouit; c'est alors qu'on veut remplacer de vrais amis par des liaisons

---

\*) Une femme à la mode.

frivoles et dangereuses, et c'est de cette manière que l'on commence à s'égarer, et que l'on finit par se perdre sans retour.

La définition d'une *lady of fashion* que vous donna monsieur Godwin, est un peu sévère; mais il est vrai qu'en général elle est assez juste, et on ne peut nier que toute femme qui a le désir et la prétention d'être une femme à la mode, a l'esprit peu cultivé, le coeur très-vide, et le caractère extrêmement frivole. Pour être une *femme à la mode*, il faut avoir deux ou trois jeunes amies *intimes* pour montrer que l'on est *sensible*, et afin de pouvoir dans l'occasion dissenter savamment sur l'amitié, car dans la classe des femmes à la mode la sensibilité qui ne se rapporteroit qu'à une mère, un mari, des parens, ne prouve rien, on ne compte pas celle-là, ou pour mieux dire, on n'y croit pas. Outre

les amies intimes il faut encore au moins une douzaine de *liaisons intimes*, et il est indispensable d'écrire à toutes ces personnes, de sorte qu'il faut passer ses matinées à recevoir et à lire et à écrire une multitude de billets et de lettres. Ce genre d'écrire demande des talens qui s'acquièrent promptement, mais qui ont le petit inconvénient d'être absolument incompatibles avec le naturel, le sentiment et la vérité. Les lettres d'une femme à la mode sont toujours trouvées charmantes (par ses correspondans), dès qu'elles sont remplies de flatteries et de galimatias, et que le style en est bien alambiqué. Enfin, il faut qu'une femme à la mode, pour remplir toutes les obligations de son état, se montre publiquement chaque jour dans deux ou trois endroits différens, qu'elle se trouve à tous les soupers qui ont un peu d'éclat, à tous les bals et à toutes les

fêtes brillantes; qu'elle fasse une grande dépense en bijoux et habits; qu'elle prenne toutes les précautions nécessaires pour être informée promptement de toutes les modes nouvelles, et que pour soutenir sa réputation elle en invente elle-même, ou que du moins elle exagère l'extravagance de toutes celles qui sont reçues. Il faut convenir que ce métier est ruineux et fatigant; mais vous voyez que l'on peut s'y passer d'esprit et d'instruction, et qu'avec un tel genre de vie, les talens les plus distingués ne laisseroient au bout de peu d'années, que le regret de s'être donné la peine de les acquérir durant la première jeunesse. C'est la vanité qui produit toutes ces folies, mais quelle vanité mal-entendue! Une femme jeune et belle paroîtra-t-elle moins agréable, parce que les fats et les étourdis n'oseront la suivre et l'entourer? Quand elle se montrera moins



en public, quand elle acceptera moins d'invitations, fera-t-elle moins d'effet dans une fête? Quand elle joindra aux agrémens extérieurs, de l'instruction et des talens (que l'on ne peut conserver ou perfectionner qu'en menant une vie sédentaire), l'en trouvera-t-on moins aimable et moins jolie? Quand elle réunira à tous ces dons brillans, des vertus attachantes et une réputation irréprochable, en sera-t-elle moins recherchée? Non, sans doute; la recevoir chez soi sera une préférence flatteuse, être admis chez elle une distinction honorable. Elle sera dans un autre genre véritablement *à la mode*, mais cette mode-là ne passe point avec la jeunesse; fondée sur l'estime et sur l'admiration, elle procure une gloire réelle dont l'éclat se répand sur toute la vie. Et que faut-il pour l'acquérir et la conserver? Dédaigner les travers les plus puérils, et ne cher-

cher le bonheur qu'ou la nature et la vertu l'ont placé, chez soi, dans le sein de sa famille.

Adriène et Edouard viennent de m'apporter les lettres qu'ils vous écrivent, ils vous mandent toutes les nouvelles de société; ainsi, chère amie, je n'ai plus à vous parler que de vos commissions qui sont faites. Jeanneton se porte bien, elle a épousé le fils du jardinier, apparemment pour mieux soigner le *rosier blanc*; ils protestent qu'ils n'ont pas manqué d'y aller tous les soirs prier Dieu pour vous. Je leur ai envoyé l'argent que vous m'aviez remis pour eux et pour le bon fermier. Le père Roussel est revenu de son voyage, il a reçu votre présent avec reconnoissance, et il est bien heureux de savoir son fils fixé près de vous. Monsieur Duplessis attend avec impatience le portrait que vous lui promettez, et il vous conserve cette vive

affection dont il vous a donné tant de preuves. Adieu, ma chère et tendre amie . . . O mon enfant, ne me parlez plus de l'absence et de ses peines! songez que votre bonheur est tout pour moi. Vous êtes heureuse, vous devez l'être; rendez assez justice au coeur de votre mère pour ne pas la plaindre. Adieu, mon Adèle, je te presse contre ce coeur maternel, qui te doit tant d'émotions délicieuses, tant de sentimens inexprimables, et la seule gloire qui puisse le toucher et l'enorgueillir!

FIN.

---





